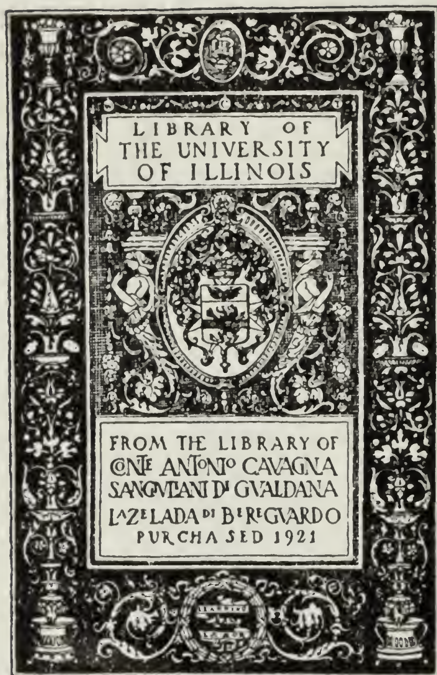
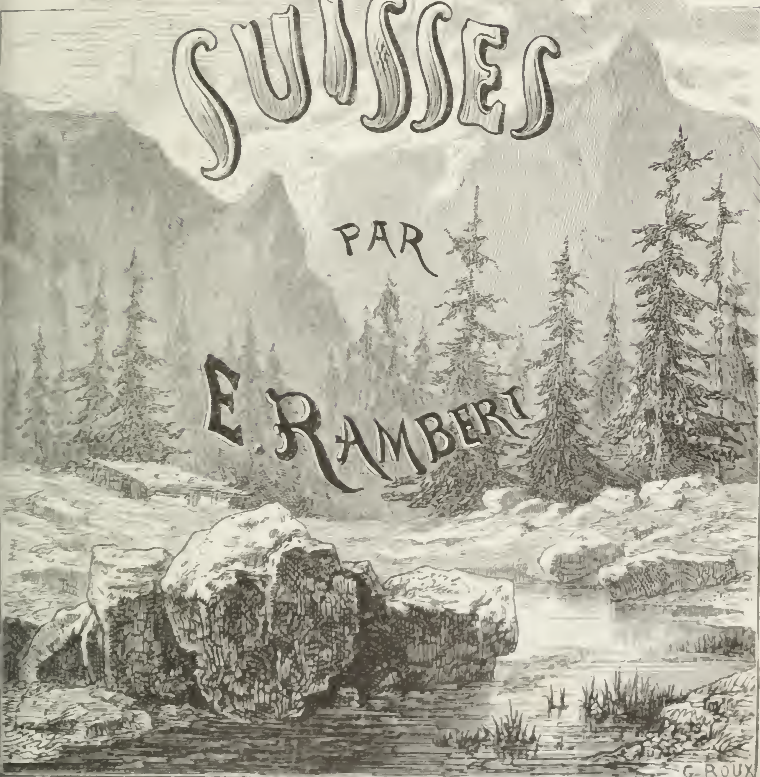

LIBRARY OF
THE UNIVERSITY
OF ILLINOIS
FROM THE LIBRARY OF
CONTE ANTONIO CAVAGNA
SANGIULIANI DI GUALDANA
LAZELADA DI BEREGUARDO
PURCHASED 1921

LES ALPES



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Corneille, Racine et Molière, deux cours sur la poésie française au XVIIme siècle. Lausanne, A. Delafontaine, M. Dardel, successeur, 1862. 1 vol. in-8 : 5 fr.

Alexandre Vinet, d'après ses poésies. Etude. Paris, Librairie Ch. Meyrueis, 1868. 1 v. in-12 : 3 fr. 50.

Les Alpes Suisses. Bâle et Genève, H. Georg, 1866. 1re et 2me série à 3 fr. 50.

LES

ALPES SUISSES

PAR

EUGÈNE RAMBERT

TROISIÈME SÉRIE

UNE COURSE MANQUÉE
UNE BIBLIOTHÈQUE A LA MONTAGNE
LE VOYAGE DU GLACIER
NOTRE FORTERESSE
INTERLAKEN — APPENDICE

BALE ET GENÈVE
H. GEORG, Libraire-Éditeur
1869

GENÈVE, IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT, PÉLISSERIE, 18

UNE COURSE MANQUÉE

La montagne passe pour inabordable en hiver, et il est vrai que l'hiver n'est pas une saison favorable pour y faire de longues excursions. De simples promenades pourraient être dangereuses, et dans la plupart des cas la moindre ascension ne réussirait qu'au prix d'extrêmes fatigues. On ne va pas loin lorsqu'à chaque pas on enfonce dans la neige jusqu'aux hanches ou seulement jusqu'à mi-jambe. Passe encore si c'est de la neige en poussière, légère, sèche, maniable, comme celle qu'on trouve en été à trois mille mètres et plus; mais si c'est de la neige de plaine ou de demi-montagne, et si le soleil a eu le temps de l'imbiber d'eau jusqu'à une certaine profondeur, la marche devient très pénible; elle le devient plus encore si c'est de la neige *pourrie*, comme disent les montagnards, c'est-à-dire de la neige en pleine fonte, tendre et pesante, qui ne se laisse point balayer, où le pied fait un trou comme dans une pâte molle, et reste pris et serré.

Cependant il n'est pas impossible de faire à la montagne de fort belles courses d'hiver. Le tout est de prendre son moment. Les cols deviennent bientôt malaisés à franchir; mais les cimes restent plus longtemps abordables, de sorte

qu'au commencement de l'hiver l'ascension du Titlis, par exemple, est souvent moins difficile que le passage des Surènes. Mon ami, M. Piccard, en a fait l'expérience l'année dernière, vers la fin de décembre. Cette anomalie s'explique. Les premières neiges ont de la peine à se fixer sur les arêtes trop exposées; le vent les balaie dans les bas-fonds, et il est pendant quelque temps plus facile de cheminer près des sommets que dans les creux des vallons. Cependant l'hiver continue à sévir; la neige tombe sans interruption pendant des jours et des semaines; elle prend pied partout; elle remplit les moindres anfractuosités des murailles les plus ardues; elle dissimule les coupures des arêtes; elle forme au bord des précipices des entassements qui surplombent; il semble même parfois qu'elle réussisse à se coller contre les parois verticales; on ne peut ni s'y fier ni l'éviter; partout où la pente dépasse un certain degré, elle menace de rouler en avalanches, et la plupart des cimes, même la plupart de celles qui sont aisées à gravir en été, deviennent à peu près inaccessibles. Plus tard la scène change, et quoique le chemin des cimes doive rester encore assez longtemps fermé, le moment arrive où l'on peut de nouveau s'aventurer jusqu'au cœur des hautes Alpes. Il est rare qu'à la fin de février le soleil du printemps n'ait pas déjà brillé quelquefois. Il s'est fait sentir à la montagne comme à la plaine; il a fondu légèrement la surface des champs de neige, et une nuit claire suffit pour y former une croûte gelée, cristalline et solide, sur laquelle on chemine comme sur un tapis. Rien alors de plus facile que de franchir

certains cols élevés, à pentes relativement douces, tels que le Pragel, le Klausen, les Surènes, le Grimsel, et le col d'Anzeindaz, dans les Alpes vaudoises. Mais il faut être matineux. Tout dépend de cette mince croûte durcie, et pour peu que le soleil soit ardent, elle commence à s'amollir vers dix ou onze heures sur les versants tournés au sud.

Comprend-on quel charme il doit y avoir à franchir ainsi les hauts plateaux des Alpes? Se figure-t-on bien, par exemple, ce que serait une promenade au clair de lune, par une belle nuit de février ou de mars, sur les pâturages d'Anzeindaz? Pas une pierre, pas une bosse, pas un creux ; tout a disparu sous un vaste tapis aux molles ondulations. Les blocs épars sont ensevelis; les chalets ne montrent pas même le faîte de leur toit : rien ne resserre la vue, le pied ne se heurte à rien ; la neige crie, mais ne cède point, et l'on chemine d'un pas alerte, coupant au court, passant de plain-pied sur les vallécules comblées, et tout surpris de voyager plus vite et plus allégrement que dans les beaux jours de juillet. A main droite s'élèvent des sommets arrondis; à main gauche, au-dessus de longues rampes, se dressent les pics des Diablerets, noirs, en hiver comme en été, et dans la zone du ciel ouverte au-dessus du col, la lune passe tranquille, versant sa lumière sur les cimes et dans les gorges : les pentes neigeuses en réfléchissent les rayons et se les renvoient de l'une à l'autre; ceux qui tombent sur le plateau se répercutent dans l'espace et remontent vers leur source; partout la neige scintille, et de tant de rayonnements il se forme dans le bassin du col une lueur éthérée, comme si l'air lui-même était devenu lumineux.

Il faudrait s'accorder le temps de jouir d'une scène pareille, puis il faudrait encore s'arranger pour arriver à l'aube au point le plus élevé du plateau, à l'endroit où la vue s'ouvre sur le Valais, et où le large entonnoir de la Derborenza se creuse soudain devant les pas du voyageur. Il n'y a rien de plus beau qu'un beau lever de soleil à la montagne en plein hiver. Si l'on n'en a point vu, on n'a pas encore l'idée de ce que c'est que la lumière, et de ce qu'il peut y avoir dans ses jeux de glorieuses féeries et de magiques splendeurs. Puis, quand le soleil aurait fait son apparition, et que l'air du matin commencerait à vous piquer au visage, on s'appuierait en arrière sur le bâton ferré, et d'un trait, d'une haleine, d'une seule et phénoménale glissade, on plongerait jusque tout au fond de l'entonnoir, pour s'échapper ensuite par les gorges de la Luzerne et tomber brusquement en Valais.

Tout n'est pas fantaisie dans la course que je viens d'esquisser, et si j'essaie d'en deviner la beauté, j'ai pour le faire d'autres secours que l'imagination. Les montagnards profitent de ces belles matinées de février ou de mars, les uns pour la chasse, d'autres pour aller chercher du foin dans les chalets, où ils ne pénètrent souvent qu'en se creusant un chemin dans la neige. En général ils ne pèchent pas par un excès de sensibilité esthétique ; ils regardent la nature d'un œil positif, et ne se préoccupent pas plus qu'il ne faut du clair de lune et de ses reflets. Néanmoins ils ne résistent pas à la tentation de courir sur ces parquets brillants, et tous sont d'accord pour dire que jamais la montagne n'est plus

belle. Le peu que j'en ai vu dans plusieurs excursions m'a convaincu qu'ils disaient vrai, et si quelque véritable amateur des scènes alpestres passait le col d'Anzeindaz, ou tel autre également favorable, par une belle nuit de fin d'hiver, il s'enrichirait d'ineffaçables souvenirs.

J'ai cru que ce bonheur me serait accordé. C'était par une des rares journées de mars qui, cette année (1867) ont pu faire croire au printemps. J'arrivais aux Plans, au-dessus de Bex, et tout annonçait une nuit claire, comme il en faut pour exécuter un pareil dessein. Mon fidèle compagnon, Philippe le jeune, que je n'ai plus besoin de présenter au lecteur, était tout heureux de ce qu'enfin nous pouvions réaliser un projet caressé depuis longtemps. Notre plan fut bientôt arrêté. Nous devions partir à minuit, une demi-heure avant le lever de la lune. En cheminant tout à notre aise, nous devions arriver entre quatre et cinq heures sur les plateaux d'Anzeindaz, ce qui nous donnait plus que le temps de jouir du clair de lune et de gagner le haut du col avant l'aube, après quoi rien n'était plus simple que d'aller prendre le chemin de fer à Sion. Déjà nos sacs étaient prêts, et il ne nous restait qu'à attendre l'heure convenue. Philippe, qui avait été la veille chercher du foin à la montagne, me promettait le plus beau voyage que j'eusse fait de ma vie. Mais il en est des projets de course comme de tous les autres ; le sort se plaît à déjouer ceux auxquels on tient davantage, et s'il n'y avait pas, en dépit de tout, du plaisir à les combiner, qui donc voudrait en faire encore ? La nuit tombée, des nuages envahirent le ciel, et bientôt un

dais grisâtre eut couvert toutes les cimes. En même temps la température, au lieu de fraîchir, devenait de plus en plus douce, et un vent chaud soufflait des gorges de la montagne. Comment par ce ciel voilé, sans rayonnement possible, avec cet air tiède et mou, les neiges pourraient-elles durcir? Longtemps nous espérâmes contre toute espérance; mais dès avant minuit il fallut nous résigner. Il faisait toujours plus sombre et toujours moins froid; les chemins de la montagne se fermaient devant nous.

Ma philosophie de touriste (malheur au touriste qui n'en a pas une forte dose!) a rarement été mise à plus cruelle épreuve. Pour nous, habitants de la plaine, qui ne sommes pas sur les lieux, prêts à saisir le bon moment, qui avons d'ailleurs nos occupations, nos devoirs et nos entraves de toute nature, un voyage pareil est de ceux dont l'occasion se présente rarement, et quand une fois on l'a manquée, on ne peut pas dire : « Ce sera pour l'an qui vient. » Cependant sur le matin le ciel se rasséréna, et un peu avant que le soleil fût levé pour le vallon, il y eut sur les prés une apparence de blanche gelée. Aussitôt nous partîmes. Notre intention n'était plus de passer le col et de pousser jusqu'à Sion, il était trop tard, mais de prendre une revanche quelconque, de gagner au moins les alpages supérieurs, et de voir le plus possible la montagne en hiver. Nous espérions pousser jusqu'aux chalets de la Vare, à deux petites heures des Plans.

Nous eûmes bientôt l'occasion de constater les effets de l'hiver. Il n'a pas été très-froid; mais il a été très-humide,

et il s'est tellement prolongé qu'il n'y a, pour ainsi dire, point eu de printemps, et qu'on a passé de plein saut de l'hiver dans l'été, pour retomber en hiver à la fin du mois de mai. Sur le plateau suisse il a neigé rarement, mais quelques chutes de neige ont été exceptionnellement abondantes. Dans les basses Alpes, l'hiver a été de même long et rigoureux sans être froid. Aux Plans, par exemple (1120 m.), la neige est tombée parfois en abondance ; mais elle n'a pas pu s'entasser autant qu'elle le fait à l'ordinaire, parce qu'il survenait aussitôt des jours de pluie qui en fondaient la moitié. On y a souvent plus d'un mètre de neige à demeure ; cette année, c'est à peine si le demi-mètre a été dépassé, et les enfants du village n'ont pas eu le plaisir de filer en traîneau sur les barrières qui bordent les chemins et qui séparent les champs. Au milieu de mars il ne restait dans le vallon que quelques taches blanches çà et là, et tous les prés étaient émaillés de safrans. Plus haut les choses se sont passées différemment. A partir d'un certain niveau, au lieu de pluies interminables, on n'a eu que de la neige, toujours de la neige, et elle s'est entassée à des hauteurs fabuleuses ; les vieillards ne se souviennent pas d'en avoir jamais vu des masses plus énormes. Aussi, dès que nous eûmes atteint la limite où elle commençait, en trouvâmes-nous tout de suite beaucoup. Il n'y avait pas de zone intermédiaire. Entre les pentes qui étaient dégarnies, et celles où l'on enfonçait jusqu'aux genoux, la différence de niveau était de cinquante mètres au plus, et de cinquante en cinquante mètres chaque sondage donnait un

chiffre presque double du précédent. C'était une véritable progression géométrique qui, si elle se fût continuée seulement jusqu'à la hauteur du col d'Anzeindaz, eût donné des résultats impossibles. Je ne sais trop jusqu'où elle se continuait ; mais nous avons pu constater que deux cent cinquante mètres au-dessus des prés où fleurissaient les safrans, il y avait en moyenne trois et quatre mètres de neige.

Notre espoir était donc de gagner les chalets de la Vare. Nous dûmes bientôt en rabattre. En même temps que les effets de l'hiver, nous constations ceux de la gelée de la nuit. Ils étaient nuls ou peu s'en faut. A peine devait-il avoir gelé un instant le matin. La croûte solide à la surface était justement assez forte pour porter le chien de chasse d'un voisin, que de longs jeûnes semblaient avoir amaigri, et qui s'était mis de la partie, sans doute dans l'espoir de quelque bonne fortune ; mais quant à des masses aussi pesantes que celles de deux êtres humains, qui n'avaient guère jeûné, c'était une autre affaire, et pour exécuter les premiers sondages nous n'eûmes qu'à voir de combien nous enfoncions.

De moment en moment la marche devint plus pénible. Ah ! qu'on a de longues jambes quand il faut à chaque pas les sortir d'un trou où elles disparaissent aux deux tiers ! Quelquefois nous arrivions sur un bloc caché, autour duquel commençait à se former un vide, où nous plongions jusqu'à la ceinture. D'autres fois nous rencontrions une traînée de débris, restes d'une avalanche récente, et c'était pis en-

core. Quand nous eûmes tâté de la première, nous fîmes notre possible pour éviter les suivantes ; mais il y en avait une, plus large et plus forte que les autres, qui nous barrait absolunent le passage. Force nous fut de l'attaquer de front. Quand cette neige imbibée d'eau tombe en avalanche, elle se roule en pelotes, s'agglomère en blocs irréguliers, qui vont bondissant pêle-mêle et s'accumulent au bas de la pente. Si le soleil donne quelque temps sur ces entassements informes, ils deviennent plus irréguliers encore. L'eau suinte le long des pelotes, la masse se désagrége toujours plus, et bientôt elle imite en petit le désordre de certains glaciers hachés de crevasses et hérissés d'aiguilles. Les pelotes se transforment en pyramides ébauchées, séparées par des trous, des fissures et des espaces vides. C'est ce qui était arrivé aux entassements que nous devions traverser; mais depuis qu'ils avaient senti le soleil, il était retombé de la neige par-dessus, et quoiqu'il eût fait chaud la veille, il en restait encore assez pour masquer les vides de cette masse poreuse. On ne savait jamais où l'on posait le pied, et à chaque instant nous disparaissions l'un et l'autre, sinon complétement, au moins jusque sous les bras. On ne se tirait d'un trou que pour retomber dans un autre. Il n'y avait aucun danger ; la neige est bonne personne, et l'on ne se casse pas les jambes pour s'y heurter; d'ailleurs les trous où nous plongions n'étaient pas des abîmes. Supposez un homme microscopique, haut d'un doigt tout au plus, cheminant sur une éponge grossière dont une mince couche de farine lui cacherait les accidents, et vous aurez la juste

image du genre d'exercice auquel nous devions nous livrer.

Quand l'avalanche fut traversée, nous fîmes halte, et il fut un instant question de rebrousser chemin; mais y a-t-il rien de plus sot que de s'arrêter au milieu d'une rampe? En toute chose il faut gagner un dessus quelconque, un point qui permette à l'imagination de se fixer et à l'amour-propre de se persuader qu'un but a été atteint. Heureusement qu'à la montagne les *dessus* abondent; il y en a pour toutes les ambitions, grandes et petites. Si l'on ne pousse pas jusqu'à une cime, on peut gagner un des épaulements qui la soutiennent; et si cet épaulement lui-même est trop élevé, il est facile de se rabattre sur quelque point saillant des arêtes qui y conduisent. Ainsi fîmes-nous. La vallée qu'il faut remonter pour aller des Plans à la Vare est disposée en étages séparés par des rampes assez ardues. Le premier est formé par le pâturage de Pont de Nant, où nous avions abordé la neige; le second par l'alpe du Richard; la Vare ne vient qu'ensuite. A défaut du troisième étage, nous pouvions nous contenter du second. Nous étions déjà très-haut sur la rampe qui y conduit. Encore un effort, et nous finirions bien par y arriver. Sans neige, c'eût été l'affaire de dix minutes; mettons-en vingt de plus pour la neige, et ne nous laissons pas arrêter pour si peu.

Vers le haut de la montée on arrive à des rochers; le chemin s'arrête respectueusement à quelques pas en dessous, tourne à gauche, et file à plat jusqu'à ce qu'il trouve un moyen de les escalader par une espèce de corniche. Nous fîmes comme lui, et nous eûmes bientôt le plaisir de

pouvoir mesurer exactement la quantité de neige sur laquelle nous marchions. Le chemin, en cet endroit, est large et bien tracé ; il forme un rebord plat qui retient à la fois la neige qu'il porte et celle qui s'amasse plus haut jusqu'au pied du rocher ; mais au-dessous la pente est continue, et une avalanche de belle taille avait roulé dans la profondeur. La cassure était franche sur une longueur d'au moins deux cents pas, et la tranche perpendiculaire, mise à nu, mesurait environ trois mètres. On y distinguait assez bien les diverses couches formées par les chutes de neige successives. Des lignes parallèles, fines et grisâtres, les séparaient. Philippe prétend que partout où l'on peut observer ainsi de fraîches cassures, on trouve des lignes semblables. Il y a toujours des débris quelconques, poussière, brins de feuilles, aiguilles de sapin, que le vent promène par la montagne, en sorte qu'une couche de neige qui reste quelque temps à découvert se souille plus ou moins. Il n'en faut pas davantage pour dessiner des lignes de démarcation analogues à celles que nous avions sous les yeux. Les unes étaient plus fortes, les autres moins, quoique toutes fussent très-fines, et Philippe soutenait encore que les lignes les plus fortes correspondaient à de plus longs intervalles de beau temps. C'est ainsi que l'hiver tient registre de son histoire dans les entassements de neige qu'il accumule sur les hauteurs.

Arrivés à l'entrée de l'alpe du Richard, il nous parut que le but atteint n'était pas assez visible et saillant, et nous nous mîmes à grimper encore contre une colline isolée, qui

nous dominait de vingt à trente mètres. Des sapins sortaient de la neige à quelques pas du sommet, et nous comptions sur leurs branches pour nous faire des siéges commodes. A notre grande surprise, nous trouvâmes beaucoup mieux que nous n'espérions. A côté des sapins, il y avait un assez gros bloc, que la neige entourait de toute part, mais dont le dessus était libre. Le printemps venait de s'en emparer. La bruyère rose (Erica carnea) y était en pleine floraison. Nous l'avions vue déjà briller au soleil sur les rochers, le long du chemin; mais sur toute l'étendue de la montagne, des Plans à la Vare, il n'y en avait sûrement aucune touffe plus aventurée dans les neiges, plus hardie à fleurir au cœur des frimas. Au-dessus de nous, il n'était plus question de blocs découverts, et ce devait être la pointe extrême de cette floraison précoce qui, d'îlot en îlot, empiétait sur l'hiver. Cette bruyère est charmante. Elle s'y prend très-adroitement pour devancer toutes les autres fleurettes de la montagne. D'abord elle aime à croître dans les lieux où la neige a le moins de prise, sur les saillies des rocs ou sur les blocs qui ressortent. Elle les tapisse de sa verdure touffue et branchue, qui donne l'idée d'une forêt en miniature. Ainsi perchée, elle est à l'affût des beaux jours. Et puis, elle ruse avec l'hiver. Elle se prépare en automne, et s'arrange de façon que, la neige fondue, elle n'ait plus qu'à achever de s'épanouir. En septembre, en octobre, ses petites branches, chargées de fines aiguilles, se couronnent d'une multitude de boutons verts. Le calice, composé de quatre paillettes, se développe presque complé-

tement ; à l'intérieur s'arrondit le tube étroit de la corolle, et il n'y a qu'à l'ouvrir pour y trouver huit étamines déjà bien formées et prêtes à sortir. C'est dans cet état que l'hiver surprend la bruyère rose, et elle simule si bien une véritable floraison que des botanistes ont pu s'y tromper, et lui donner un nom spécial tiré de la couleur verte de ses fleurs naissantes (herbacea), comme s'il s'agissait d'une espèce à part. Aussi, dès que la neige a disparu, a-t-elle de l'avance sur ses sœurs; elle est prête quand les autres commencent à se préparer. Quelques rayons suffisent pour que la corolle se gonfle et se teigne de carmin, pendant que les étamines sortent de leur prison et développent à l'air libre de jolies anthères d'un noir violet. Quand le temps est beau, c'est l'affaire d'un jour, et il n'y a rien de plus brillant qu'une touffe de bruyère fleurie de la veille. Chaque branche est pourvue d'une grappe de fleurs ; chaque fleur est couronnée de son bouquet d'étamines, et toutes les branches, toutes les fleurs, toutes les étamines regardent ensemble du côté du soleil.

La touffe que nous avions sous les yeux était bien l'une des plus grandes que j'aie jamais rencontrées ; elle avait buissonné longuement et de proche en proche couvert la moitié du bloc. Du côté où il s'appuyait contre la pente, elle était encore en partie cachée sous la neige, et en cherchant dessous on trouvait les grappes vertes dans l'état où l'hiver les avait surprises ; d'autres grappes, à peine dégagées, commençaient à se teindre de rose, et l'on passait de transition en transition jusqu'aux branches qui, libres

depuis quelques jours, brillaient, à l'autre bord, de tout l'éclat de leurs fleurs. Mais nous n'étions pas seuls à en jouir. A deux pas, moins que cela, et toujours sur le bloc, s'élevait une superbe fourmilière. Elle était peuplée de cette espèce de grandes fourmis brunes qu'on rencontre plus souvent à la montagne qu'ailleurs, et qui semblent ne pouvoir exister que dans le voisinage des sapins, dont les aiguilles leur servent de matériaux à bâtir. Ces fourmis construisent des édifices qui mesurent parfois plus d'un mètre de hauteur. Sans être d'une taille aussi exceptionnelle, la fourmilière de notre îlot n'en était pas moins considérable. J'ai rarement vu pareil remuement de foule. Les portes de la cité, quoique bien ouvertes, étaient encombrées, et le peuple en sortait à flots. La fourmilière avait subi quelques avaries du côté du soleil. La neige, en fondant, devait avoir entraîné une assez grande quantité de débris et les avait répandus à quelque distance. Des myriades d'ouvriers travaillaient à réparer le désordre. Une fourmi seule était plus qu'assez forte pour traîner les aiguilles de bruyère et les hisser sur la pente du cône ; mais les aiguilles et surtout les petites branches de sapin étaient bien pesantes ; elles les tiraient à deux ou à trois, et c'étaient des attelages sans nombre, qui se croisaient, se pressaient, se heurtaient, et passaient les uns par-dessus les autres. Soit que le soleil les aiguillonnât à l'ouvrage, soit qu'elles eussent l'instinct de la situation et des retours possibles de l'hiver, elles mettaient au travail non-seulement leur ardeur habituelle, mais une fièvre étrange. Dans leur impatience, elles se gênaient

mutuellement, et en voulant toutes agir à la fois, elles paralysaient une partie de leurs forces. Evidemment le garde-manger de la république était encore bien pourvu, et dans la perspective d'un retour de froid, il leur paraissait plus urgent de réparer la maison que d'en remplir de nouveau les greniers. Quelques-unes néanmoins avaient été envoyées en reconnaissance. On les voyait rôder autour de la fourmilière, curieuses et empressées. Aucune ne se hasardait sur la neige — les fourmis sont frileuses — elles erraient sur les bords de l'îlot, ou montaient aux branches de la bruyère, et quand elles se rencontraient en chemin, elles engageaient de vives conversations au moyen de leurs antennes mobiles. Sans doute elles se donnaient des nouvelles du printemps.

Il est bien probable que si notre bloc était découvert, la fourmilière y avait contribué. Une maison si peuplée doit être un poêle sous la neige. Ce serait donc à ce voisinage que la bruyère devait sa floraison hâtive. Peut-être est-ce un mauvais service qu'on lui a rendu. Que de fois dès lors, en voyant les hivers successifs que nous ont apportés les mois d'avril et de mai, — hier encore, au milieu de juin, il neigeait presque jusqu'à la plaine, — que de fois j'ai songé aux fourmis et à la bruyère du mont Richard ! Les fourmis ont dû s'en tirer vaillamment. Elles avaient de quoi vivre ; il leur a été facile de fermer les portes de la maison réparée et d'attendre à l'abri que le soleil reparût. Mais la bruyère ! Qu'aura-t-elle fait, ensevelie sous de nouvelles masses de neige ? Dans quel état aura-t-elle revu le jour ?

Pâle, flétrie, incapable de relever la tête, sans espoir de fécondité, obligée d'attendre une longue année pour courir de nouveau les hasards de son impatience et pour porter des fleurs, qui, peut-être, ne donneront pas plus de semence. Il en coûte de se hâter ainsi. Mais en coûte-t-il trop cher ? Ne lui reste-t-il pas l'honneur d'avoir répondu la première au premier appel du printemps? Ne faut-il pas qu'il y ait des fleurs pour saluer tous les rayons du soleil, et rendre aussitôt en profusion de vie ce qu'ils prêtent à la terre de lumière et de chaleur ?

Nous nous arrangeâmes dans cette étroite oasis pour faire le moins de tort possible à la bruyère et aux fourmis. Mais à peine étions-nous assis que nous entendîmes derrière nous un fracas prolongé. Il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était une avalanche. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, nous fûmes sur le point culminant de la colline, et nous vîmes en effet rouler sur les flancs de la montagne, en quartiers de neige compacte, une lourde et bruyante avalanche, qui tombait à sauts irréguliers d'escarpement en escarpement. On éprouve toujours une certaine émotion en voyant une avalanche de près, même quand on est à l'abri. Il est peu de spectacles qui donnent au même degré l'idée d'une puissance irrésistible, puissance de renversement et d'écrasement, devant laquelle l'imagination s'arrête saisie et soudain convaincue du peu qu'est l'homme et de l'inanité de ses moyens. A l'ordinaire la nature suit son cours avec une régularité tranquille, qui nous laisse le temps d'oublier les forces titanesques qu'elle recèle dans

son sein; aussi quand elle leur permet de se déchaîner, nous voit-on ouvrir des yeux hébétés, comme si la foudre, éclatant sur nos têtes, nous réveillait en sursaut d'un rêve paisible. Qu'on y soit habitué ou non, qu'on sache ou qu'on ne sache pas que ces forces sont aussi bien que les autres réglées et sujettes à des lois précises, il y a un moment où citadins et montagnards, ignorants et savants, s'arrêtent, cloués au sol, lorsque passe devant eux une véritable avalanche. Ce n'est que de loin qu'elles peuvent figurer de gracieuses cascades, des rubans argentés qui flottent sur la pente des monts ; de près ces apparences séduisantes font place au fracas des blocs qui se brisent et à la fureur de leurs bonds.

Pour nous, cette émotion fut prolongée. Qu'était-ce que cette avalanche? Un épisode insignifiant d'un drame formidable. Oh! le printemps! Les habitants de la plaine se le figurent sous les plus douces images ; ils ne rêvent à ce nom que bourgeons qui se gonflent, fleurs qui s'épanouissent, tièdes brises et chants d'oiseaux. A la montagne, il a aussi ses brises, ses bourgeons, ses oiseaux et ses fleurs ; mais au prix de quelles secousses et de quels ébranlements sauvages! A la plaine, il n'est que fécondité ; à la montagne, il commence par être destruction. Il mine tous les flancs où l'herbe peut croître, il jonche les bas-fonds de débris, et il y a bien peu de pelouses qu'il ne menace d'un renversement total, au moment même où il va en rajeunir les gazons desséchés. Que de ruines il entasse avant de faire fleurir la plus précoce des fleurettes alpines! Quelle lutte

de géant que sa lutte contre l'hiver, et de quelle terrible façon celui-ci se venge de sa défaite !..... C'est de cette lutte que le spectacle nous était donné, et nous n'avions qu'à pivoter sur nous-mêmes pour en voir tous les moments successifs, depuis le premier assaut jusqu'à la victoire complète.

L'aspect des montagnes qui nous dominaient au sud, est très-sauvage. Les précipices en sont partout compliqués d'arêtes entre-croisées, de corniches, de bastions. Les sommets en sont déchirés, et le plus élevé de tous, le Muveran, au lieu de se rejeter en arrière, comme il arrive aux sommets rois, se dresse carrément sur la vallée. En parcourant du regard cette moitié du cercle de la vue, nous pouvions contempler l'hiver dans sa tranquillité. La hauteur que nous avions atteinte nous donnait une ligne de niveau au-dessus de laquelle rien encore n'avait bougé. De jeunes sapins, assez élancés, ne montraient que leurs plus hautes branches, et la couche de neige suffisait pour changer, non-seulement la couleur, mais le relief du massif. Toutes les aspérités secondaires avaient disparu ; de vastes surfaces étaient arrondies ; les moraines d'un petit glacier caché dans une niche, moraines considérables et où règne en été un superbe désordre de blocs, n'offraient plus qu'une longue pente blanche et régulière, et jusque très-près des sommets, la neige dessinait une perspective montante de lignes flexibles et lumineuses. Cependant, à quelque cents pas de nous, dans l'anse même que forme le pâturage du Richard, on distinguait les traces d'un premier remuement ;

il n'y avait pas eu d'avalanche, ou plutôt il n'y en avait eu qu'une tentative avortée ; un peu de neige avait glissé ; mais sur les pentes que nous avions gravies le matin, on en comptait cinq ou six bien distinctes. Leur point de départ à toutes était à peu près à notre hauteur, et elles s'étaient précipitées avec plus ou moins de puissance, selon les accidents du terrain. Cependant aucune n'avait atteint le sol et formé ce que l'on appelle une avalanche de fond ; il n'y avait eu de rupture que dans les couches supérieures : c'était de la neige qui avait roulé en pelotes sur de la neige, et à voir ces sillons isolés, au milieu de champs encore tranquilles, on devinait que pour les produire il avait fallu des circonstances particulières et des amoncellements plus hasardés.

Mais la scène changeait lorsque nous faisions un demi-tour, et que nous considérions les montagnes opposées, celles qui regardent le soleil. Elles sont simples et régulières. C'est une chaîne sans ramifications, dont l'arête court en ligne droite, s'élevant par des croupes verdoyantes jusqu'à une tête de rochers, qui se dresse d'un mouvement soudain, et que suit une série de dents aiguës indéfiniment prolongée. Il n'y a qu'un nom pour le tout, l'*Argentine*. Entre elle et nous coulait au fond d'un ravin le torrent de la vallée, et nous avions la distance voulue pour que le flanc de la montagne se développât largement à nos yeux. La bataille y était engagée partout. Pour trouver des pentes où il n'y eût eu encore que quelques avalanches accidentelles, il nous fallait regarder aussi haut

et aussi en arrière que possible, chercher les pointes les plus reculées. Mais sur les flancs plus rapprochés de nous elles étaient tombées déjà par centaines. Des hauteurs d'Argentine jusqu'à l'alpe du Richard, il n'y a qu'une seule pente, en forme d'escalier, partout abrupte, coupée de rochers aux surfaces polies, qui alternent avec de larges bandes de gazon, et sillonnée de couloirs étroits, bien marqués sur les parties gazonnées, mais interrompus par les bancs rocheux. La neige s'était amassée en plus grande quantité dans ces couloirs. S'appuyant sur leurs parois à droite et à gauche, elle avait formé au-dessus de leurs coupures verticales des murailles à pic, même surplombantes. Le soleil et le fœhn n'avaient pas eu besoin de travailler longtemps pour faire craquer sous leur propre poids de si frêles édifices, et pour ébranler des masses énormes. Certains couloirs, hauts et reculés, en étaient encore à ces premiers commencements. Dans d'autres, mieux exposés, le mouvement s'était continué de proche en proche; de nouvelles masses avaient suivi; la neige, enlevée jusqu'au roc, avait formé des avalanches de fond, et le sol lui-même en avait été labouré. C'était une avalanche pareille que nous avions vue tomber. Neige, boue, menus débris et gros blocs avaient roulé pêle-mêle. Le désordre était grand dans les couloirs où se poursuivait ce travail de déblaiement, ainsi que sur les pentes qui s'y déversaient. On voyait des avalanches prises dans quelque étranglement, attendant d'être dégagées et entraînées. Les neiges qui restaient encore ne formaient pas des taches

arrondies, comme sur les pentes douces où la fonte se fait régulièrement, mais des masses disloquées et bizarres; leur couleur jaunâtre témoignait assez que tout ce renversement n'avait pas eu lieu sans soulever des flots de poussière terreuse, et de franches cassures indiquaient exactement les points d'où étaient parties les dernières avalanches, et d'où il allait sans doute s'en détacher de nouvelles. Les montagnards disent que la neige *casse*. Le mot est juste. Il y a toujours une rupture nette, qui laisse à nu une tranche de neige perpendiculaire, qu'on dirait coupée au couteau. Quelques-unes de ces tranches mesuraient certainement de dix à quinze mètres, peut-être davantage. Elles étaient surtout fortes en face de nous, au point où le désordre atteignait son maximum. Plus bas, vers l'issue de la vallée, elles diminuaient graduellement, de même que la quantité de neiges encore en place, et en continuant à pivoter ainsi sur nous-mêmes, nous arrivions à des couloirs presque entièrement vides, le long desquels, sur de vastes étendues, le sol se montrait nu et comme écorché de la veille. Enfin, sur les dernières pentes, à quelques pas du vallon des Plans, le soleil avait fini son œuvre, et les gazons semblaient prêts à verdoyer.

Pour se faire une idée juste du travail accompli, il suffisait de considérer les cônes de déblais au bas de chaque couloir. Etait-ce de la neige, de la terre, des cailloux? C'était tout à la fois, amas confus, jaunâtres, entassements de matériaux divers, avec des sapins broyés et triturés, et des pelouses arrachées par touffes et plates-bandes. Ces

cônes se terminaient au sommet en une pointe allongée, qui remontait plus ou moins haut dans leurs couloirs respectifs, mais ils s'élargissaient par le bas, empiétant les uns sur les autres, les plus gros s'étalant sur leurs voisins. Cependant le ruisseau de la vallée, dont ils obstruaient le cours et qu'ils obligeaient à former des lacs en arrière, avait aussi commencé son travail à leurs dépens; déjà il les rongeait par les bords. Mais quelle besogne pour ce filet d'eau! Si le soleil et le fœhn ne lui viennent en aide, il en aura pour de longs étés.

Voilà ce qui se passait sur les flancs d'Argentine et se préparait, dans des proportions bien plus vastes, sur ceux du Muveran. Mais avant tout, l'hiver devait une seconde fois prendre possession de la montagne; plus d'un mètre de neige a couvert de nouveau les pentes dégarnies; les vents l'ont entassée dans les couloirs, et le jeu des avalanches y a recommencé de plus belle. Trois fois au moins, en mars, en avril, en mai, le trop plein des hauteurs s'est ainsi déversé dans la vallée, avec le même tumulte et les mêmes fureurs. Et à l'heure qu'il est, qui sait si le soleil de juin, tombant sur les neiges fraîches qui pendant de longs jours viennent de s'accumuler sur les Alpes, n'y produit pas un dernier remue-ménage, et si les pâtres du Richard, chassés par les frimas vers le bas de la vallée, n'entendent pas encore quelque avalanche attardée gronder autour de leurs chalets. C'est ainsi que le printemps fait son entrée à la montagne. Il lui faut, pour demeurer le maître, toute une série de campagnes et de victoires

successives, marquées chacune par quelque ruine nouvelle. Lutte gigantesque, bien digne de cette âpre et grande nature, où la vie apparaît comme une conquête sur le chaos.

Nous passâmes deux grandes heures, peut-être davantage, sur la colline du Richard, tantôt au sommet, tantôt sur notre bloc, à dix pas en dessous. Nous étions fort bien sur ce bloc, quoiqu'un peu éblouis par l'éclat des neiges; mais bientôt quelque craquement se faisait entendre et nous courions au sommet. Pendant un intervalle de tranquillité, comme nous devisions et nous rafraîchissions à loisir, nous entendîmes le gloussement d'un oiseau.

— C'est un faisan, dit Philippe.

Les montagnards appellent faisan le petit tétras ou coq de bruyère à queue fourchue, qui n'est pas rare dans les Alpes en général, et qui est assez commun dans celles de Bex et des Plans.

— Voulez-vous que je l'appelle, reprit Philippe à voix basse?

— Comment?

— Oui, que j'imite le cri de sa femelle?

C'est par cette ruse qu'à certaines époques de l'année les chasseurs l'attirent à eux. Philippe avait déjà porté les doigts à sa bouche et se mettait en devoir d'*appeler*, lorsqu'une espèce de faux sifflet nasillard se fit entendre d'un autre côté.

— Oh! dit Philippe, en voilà une qui l'appelle mieux que moi!

C'était, en effet, une femelle, et les deux oiseaux s'entre-répondirent pendant plus d'un quart d'heure. Le coq était à deux cents pas de nous, dans un bouquet de sapins et de mélèzes ; nous fîmes tous nos efforts pour le voir, mais sans succès; le soleil dardait ses rayons sur la neige et l'on était trop ébloui pour rien pouvoir distinguer. La femelle était dans un autre bouquet de sapins, à notre gauche, masqué par ceux qui nous entouraient. Il fallut également renoncer à la voir ; nous n'osions bouger de peur de nous trahir. Ils n'avaient point l'air pressés de voler l'un à l'autre, ou peut-être avaient-ils auparavant beaucoup de choses à se dire. Si l'on devait en juger au point de vue de la musique humaine, il faudrait convenir qu'il n'y avait rien dans ce duo de très-poétique, ni de très-passionné. D'instant en instant le coq répétait son gloussement monotone; la femelle le laissait faire deux ou trois fois, puis elle répondait par le même sifflet nasillard. Peut-il y avoir de la passion dans un sifflet ou dans un chant nasillard? Mais les faisans ont sans doute leurs principes à eux, et il se pourrait que la musique humaine, avec ses roulades, ses variations, ses grands effets compliqués, ne leur parût pas un chef-d'œuvre de sentiment. Qui sait si nos deux faisans, après une ouverture de Verdi, voire même de Mozart, ne se diraient pas l'un à l'autre:

Non ce n'est point ainsi que *chante* la nature?

J'ignore ce que pense Philippe des ouvertures de Verdi ou de Mozart; il est capable de n'en rien penser du tout ;

mais la musique des faisans ne parut pas lui faire une bien vive impression.

— Bah ! dit-il, ces faisans, ça n'a point d'intelligence ; nous allons joliment l'*embrouiller*.

Il se mit à imiter la femelle, et il le fit en montagnard expert dans ces petites ruses de chasse, quoiqu'il ne fût pas lui-même grand chasseur. Il y eut un silence plus long qu'à l'ordinaire, ce qui nous parut de fâcheux augure, puis le coq gloussa. Cette fois la femelle répondit. Le coq ne se fit point attendre ; ce fut alors le tour de Philippe, et ainsi de suite. Nous étions fort intrigués et impatients de savoir ce qui en adviendrait. Il en advint qu'à un moment donné nous entendîmes un grand mouvement d'ailes, et que nous vîmes passer devant nous un bel oiseau noir, au vol bas et bruyant. C'était monsieur le coq, qui n'eut pas l'air le moins du monde *embrouillé ;* il alla droit aux bouquets de sapins où il était attendu, et ne parut pas même honorer d'un regard ceux d'où Philippe l'appelait.

— Pauvre Philippe, voilà de jolis débuts ! Tâchez de mieux vous y prendre quand vous chanterez pour votre compte.

Pendant quelque temps nous n'entendîmes plus rien, puis tout à coup retentit un aboiement aigu, l'aboiement sinistre d'un chien de chasse qui a trouvé soudain une proie. C'était le chien du voisin, qui nous avait quittés en chemin pour rôder et braconner seul. Il avait surpris les faisans. Mais un second et double battement d'ailes nous apprit qu'ils échappaient sains et saufs. Le chien les suivit

quelque temps en donnant de la voix avec fureur. Etrange musique, et où la passion ne manque pas! Mais que pouvait-il faire? Si pesantes qu'elles soient, les ailes de faisan sont des ailes. D'ailleurs la neige était devenue de plus en plus molle, et malgré sa légèreté il enfonçait jusqu'au ventre. Nous eûmes, je l'avoue, un singulier plaisir à l'y voir patauger lourdement, tandis que les deux oiseaux fugitifs allaient dans des régions plus inaccessibles renouer l'idylle interrompue.

Cependant l'heure vint de songer au retour. Il pouvait être midi, et Philippe commençait à craindre que si nous tardions davantage il n'y eût quelque danger à courir. Avant midi les avalanches ne tombent guère que sur les versants exposés au soleil; mais après midi elles commencent bientôt à se détacher sur ceux qui regardent le nord. Nous fîmes donc nos adieux à la bruyère et aux fourmis. La première partie de la descente fut pénible. La neige avait la consistance d'une gelée plus ou moins épaisse, moitié liquide, moitié solide. C'était une bonne fortune bien rare de n'enfoncer que jusqu'au-dessus du genou.

Arrivés au haut de la longue rampe qui tombe sur Pont de Nant, nous prîmes un grand parti, celui de construire des traîneaux. C'est très-simple: on coupe une demi-douzaine de fortes branches de sapin, bien chargées de feuilles: on les place les unes sur les autres, et on les lie par le gros bout. Puis on établit le traîneau sur la neige à l'endroit d'où l'on veut partir, le gros bout en avant; on s'assied sur le plus épais du feuillage, jambe de çà, jambe de là;

on empoigne des deux mains le faisceau des branches liées, après quoi on se rejette en arrière tant qu'on peut, et on se lance, les pieds en l'air ! Il faut seulement avoir soin de choisir un endroit où l'on puisse filer en ligne directe sans se heurter à quelque obstacle.

Avec ce procédé de locomotion, nous arrivâmes d'un trait au ruisseau, mais non sans avoir pu juger de la facilité avec laquelle sur les pentes ardues se produisent les avalanches. De grandes plaques de neige se mirent en mouvement sur le passage de chacun des deux traîneaux. Elles semblaient couler plutôt que glisser. Elles grossissaient d'instant en instant, et pour peu qu'elles eussent rencontré une pente plus forte, capable de leur donner de l'élan, elles s'y seraient précipitées, ébranlant des masses nouvelles, et une avalanche eût été lancée. Il n'en faut pas davantage, il en faut souvent beaucoup moins.

Une fois que nous fûmes au ruisseau, le plus difficile était fait. Nous en suivîmes le lit quelque temps; puis nous jetant sur les pentes de droite, de plus en plus dégarnies de neige à mesure que nous descendions, nous fûmes bientôt sur terre ferme.

Les montagnards disent que le faisan, comme ils l'appellent, est un fin connaisseur du temps qu'il fera, et le plus infaillible des animaux qui le prédisent. Malheureusement il ne le prédit guère que deux mois sur douze. On veut qu'au printemps, quand il lui arrive de chanter tard dans la matinée, ce soit un signe de pluie et de retour d'hiver. Il chante à double pour se dédommager d'avance

des mauvais jours qu'il pressent. Je ne sais ce que peut valoir ce présage; mais dans le cas particulier il se réalisa pleinement. Le ciel se couvrit de nouveau dans la soirée; il plut déjà pendant la nuit, et le lendemain de lourds nuages remontaient la vallée et assiégeaient les sommités. Il fallut reprendre le chemin de la plaine pour y passer tout un second hiver.

C'était donc une course manquée, la centième, peut-être; et pourtant, n'était-ce pas aussi une course bien payée de jouissances et qui, à sa manière, valait celle que nous avions rêvée? Touristes, mes amis, munissons-nous de bonne philosophie pratique, faite de patience sans doute, mais aussi de quelque adresse à se plier aux circonstances, et rappelons-nous que le plus sûr moyen d'être malheureux en ce monde est de négliger les petites fortunes qui s'offrent d'elles-mêmes, pour courir obstinément après les grandes fortunes que nous arrangeons dans notre cabinet, et que la réalité dérange quand nous en venons à l'exécution. On dit que la vie est une longue suite de déceptions; mais c'est qu'au lieu de la prendre comme elle vient, nous voulons toujours qu'elle vienne comme il nous plaît de la combiner. Combinons, si l'on veut; mais ne nous raidissons pas dans nos volontés impuissantes; souffrons que le ciel nous donne à son gré pluie ou soleil, et ne négligeons pas les petites compensations qui se rencontrent sur le chemin. Il y en a toujours pour qui veut les voir et sait les goûter. Applicable à la vie, qui passe pour un grand voyage, cette simple politique ne l'est pas moins aux petits voyages dont nous

l'égayons chaque été. Si le temps nous eût servi selon nos souhaits, nous aurions assisté sans doute à des scènes grandioses sur les plateaux d'Anzeindaz, au pied des noirs Diablerets ; nous aurions eu le clair de lune et la magie du soleil levant ; mais nous aurions cheminé d'un pas alerte, couru de nuit par la montagne, et à côté de combien de choses dignes d'intérêt aurions-nous passé sans rien voir ! Aurions-nous vu la bruyère du mont Richard et les fourmis ses voisines ? Aurions-nous entendu l'appel des faisans et leur long entretien ? N'était-ce donc rien que cette idylle de printemps, et que pouvions-nous trouver sur les hauteurs qui valût mieux que ces simples tableaux ? Poésie et travail, amour et guerre, n'était-ce pas la vie tout entière qui nous était apparue sur ce bloc de quelques mètres carrés, la vie avec ses labeurs, ses joies et ses tragédies, la vie aventurée dans le désert, au plus fort de la bataille que se livraient sur ces pentes les neiges de l'hiver et le soleil du printemps ?

Le 18 juin 1867.



UNE BIBLIOTHÈQUE

A LA MONTAGNE

I

Un hameau complétement ignoré des voyageurs s'abrite dans un pli de terrain sur le penchant des Alpes vaudoises. Aucune route n'y conduit, et on ne le voit presque de nulle part. La rue en est étroite, tortueuse, montante. Les maisons se touchent et s'appuient mutuellement ; elles élèvent leurs toits les unes par-dessus les autres, et celle qui est située le plus bas semble soutenir tout le poids du village. Des noyers séculaires ombragent les vergers. Par intervalles on devine à travers les branches, d'un côté, la perspective ascendante de la montagne, de l'autre, celle du vignoble, dont la longue rampe va mourir au bord du lac. Ce hameau fait partie d'une commune populeuse, qui en compte bien douze, dont il est le plus humble. Il n'a, pour sa part, que cinq ou six ménages. Aucun clocher ne l'annonce, et si ce n'était la fumée bleue qui, à certaines heures du jour, s'élève au-dessus des noyers, on pourrait passer tout auprès sans se douter de son existence. Quand

on le traverse, on s'étonne de voir que toutes les maisons sont également vieilles, et que les granges ont l'âge des maisons. On n'y a pas bâti depuis cent ou deux cents ans; il est tel qu'il a toujours été, et le seul édifice public élevé à frais communs par cette petite famille humaine est le four banal, à l'extrémité de la ruelle la plus obscure.

Au milieu de ce groupe de maisons, il en est une qui n'est ni la plus riche, ni la plus pauvre, et que rien maintenant ne distingue des autres; mais on l'aurait bien reconnue il y a vingt ou trente ans, grâce à un rosier blanc qui montait en espalier contre le mur noirci. Elle est bâtie à l'ancienne mode. Au niveau du sol, la grande cave voûtée et le pressoir, de rigueur dans les pays de vignoble; au premier, une cuisine qui ne reçoit le jour que par l'ouverture d'une grande cheminée pyramidale, et qui communique, par deux portes opposées, avec deux longues chambres, dont l'une regarde l'orient et l'autre le couchant; au second, de vastes greniers, où l'on fait sécher les noix en automne, et où rôdent les chats.

Dans le temps où existait le rosier, une assez nombreuse famille, comptant trois générations, emplissait la maison. Les deux chambres étaient utilisées; toutefois pendant le jour on n'occupait guère que celle d'orient. Elle avait dû, jadis, être blanchie à la chaux, et l'on pouvait encore s'en assurer en grattant la muraille. En entrant, on trouvait à main droite un poêle de grès, sur lequel une sorte d'escalier permettait d'aller s'asseoir; à main gauche un lit, qui aurait eu grand besoin d'avoir aussi son escalier, car il était

si haut qu'il fallait être gymnaste ou grenadier pour réussir à s'y hisser. Sous ce lit s'en cachait un autre, plus petit et très-bas, porté seulement sur des roulettes. On le tirait le soir, pour l'aïeul, qui n'était plus gymnaste et qui n'avait jamais été grenadier. Le couloir était étroit entre le lit et le poêle; mais quand on avait franchi cette espèce de défilé, la chambre, moins encombrée, paraissait s'élargir. On n'avait plus d'un côté que des chaises, de l'autre une vieille table de noyer, solidement posée, et derrière, adossé à la muraille, un long bahut, lequel servait à la fois de banc et de coffre, ou d'arche, comme on disait. Dans l'embrasure d'une fenêtre, vers le haut bout de la table, s'étalait un large fauteuil. C'était le seul meuble de la chambre qui ne datât pas du siècle passé, son âge indiquait celui des infirmités de l'aïeul. Point de rideaux aux fenêtres, mais sur l'une un pot de réséda, et sur l'autre deux longues perches qui s'en allaient reposer sur le toit d'une autre maison et formaient une espèce de pont volant, pour exposer au soleil les planches chargées de fruits à sécher.

Cette pièce était fort animée aux heures des repas. Toute une rangée d'enfants s'alignait sur le bahut, l'aîné à côté du grand-père, les autres après, suivant leur âge. En face et sans ordre précis se plaçaient l'aïeule, le père, la mère, une servante et souvent quelque ouvrier. Tout ce monde mangeait de bon appétit, et sans perdre le temps à de longues causeries. A peine l'aïeul avait-il murmuré la prière finale, que les enfants retournaient à leurs jeux et les grandes personnes à leur besogne. La servante allait et

venait quelques instants encore, puis la porte se fermait, et il ne restait que les mouches, pour bourdonner à la fenêtre.

Une chambre ainsi meublée, d'ailleurs vide le plus souvent, indiquait assez une famille d'honnêtes campagnards, simples et laborieux, vivant aux champs beaucoup plus qu'à la maison. Sauf le pot de réséda, rien n'y était donné au luxe. Cependant on n'y fût pas resté longtemps sans aviser d'autres meubles moins en vue, un surtout, caché dans le coin le plus obscur de la chambre, et si haut perché qu'il fallait lever les bras pour y atteindre. On avait pris deux planches de sapin, on les avait assemblées au moyen de deux montants, et il en était résulté une étagère capable de porter toute la littérature de la maison et de bien d'autres encore. Quant à la passer en couleur, on s'en était remis au temps, à la fumée du tabac et à celle de la lampe à huile. L'étagère avait tourné au brun, un brun douteux, qui s'harmonisait avec le gris des murailles. L'idée de s'en servir pour décorer la chambre ne paraissait être venue à personne. On avait des livres, et il avait bien fallu leur faire une place. Ne faut-il pas que chaque chose ait la sienne? Le cornet de tabac de l'aïeul n'était-il pas soigneusement logé, bien au sec, sur une planchette fixée au-dessus du poêle? Les corbeilles des femmes, avec leurs pelotons, leurs ciseaux, leurs tricots, n'avaient-elles pas l'usage exclusif d'une autre planchette, au-dessus de la file des chaises? Un antique baromètre, qui commençait à radoter, à force d'avoir embrouillé le

variable et le beau fixe, ne jouissait-il pas d'un coin à son usage dans une embrasure de fenêtre? Les livres avaient aussi le leur, et c'était justice; mais à quoi pouvaient-ils prétendre de plus?

On avait donc des imprimés dans la vieille chambre noire. Celui qui frappait les yeux le premier était suspendu contre le montant de l'étagère le plus en vue. C'était moins un livre qu'un cahier, mais un cahier de grand usage, car on le tenait à portée, cahier de prix, car on s'était donné la peine de planter un clou pour lui seul. A qui donc cette place d'honneur? Au *Véritable Messager boiteux de Berne et Vevey*, qui, depuis le temps qu'il boite, n'est jamais arrivé trop tard, dont la marche est régulière comme le cours des saisons, et qui annonce au peuple des campagnes le renouvellement de l'année, aussi sûrement que le chant du coucou annonce le retour du mois de mai.

Digne almanach, connu de chacun dans tout le pays roman, des Alpes au Jura, et jusque dans le Chablais, le Faucigny et les départements français limitrophes, un de ces livres vraiment populaires que les littérateurs ignorent, un puits de sagesse! Rien qu'à voir la couverture, on devine les richesses de l'intérieur. Dans le lointain se pressent les grands événements tragiques: des vaisseaux se canonnent, une forteresse brûle, des soldats font une sortie victorieuse, et les assiégeants s'enfuient de toute la vitesse de leurs chevaux. Peut-être quelqu'un demandera-t-il pourquoi ils sont à cheval. Celui qui ferait cette question ne serait pas à la hauteur du véritable Messager

boiteux. La belle chose qu'un assaut à pied! cela se voit tous les jours. Le Messager boiteux aime les assauts à cheval, où il y a plus de gloire à vaincre et plus de facilité à s'enfuir. Au premier plan règne un paysage tranquille : une rivière au cours paresseux, des roseaux, un saule, des ombrages, et sur le devant, un chemin où stationnent de graves personnages. Ils s'entretiennent d'un pauvre enfant débraillé, dont le pantalon tombe, dont les pieds sont nus, et qui pleure à chaudes larmes, le visage dans les deux mains. Il paraît qu'on l'a surpris en flagrant délit de maraude. Son sort s'agite entre trois personnages, dont l'un, en grande tenue, doit être un officier de la maréchaussée, quelque garde champêtre d'un ordre supérieur. Il montre le marmot et parle avec vivacité; sans doute il raconte le délit. A côté de lui, un homme en habit civil, bien cravaté, le régent du lieu, à moins que ce n'en soit le juge d'instruction, écoute avec une grimace de suffisance et de gravité. Le troisième est un guerrier dans le costume des anciens Suisses. A en juger par la majesté de sa pose et par l'abondance de plumes qui ornent sa toque, ce doit être pour le moins un lieutenant de Leurs Excellences de Berne. Pauvre gars, entre quelles mains il est tombé! Heureusement qu'il va courir les chances d'une diversion. Un messager, en assez triste équipage, avec tricorne et jambe de bois, s'approche du groupe et tend un pli cacheté. Quelle nouvelle apporte-t-il? On ne sait. Demandez à cet escargot qui passe au bord du chemin, portant sa maison, et qui allonge ses deux cornes en signe d'attention...... Pendant

que cette scène déroule sur la terre ses péripéties mystérieuses, les astres suivent leur cours au ciel. Tout au haut de la page, au coin à gauche, se lève un soleil hérissé de mille rayons; à droite, dans l'autre coin, se couche une lune mélancolique, accompagnée d'une comète et de plusieurs étoiles, d'ailleurs moins éclipsée par le soleil que par la marque de fabrique du libraire éditeur, qui brille entre les deux astres, dans un grand écusson.

Que ne peut-on attendre d'un almanach qui s'annonce par une si riche couverture? Le rédacteur dit s'appeler Antoine Souci, nom de bonne augure, car il signifie sans doute que ce digne homme se donne du mal pour ses lecteurs. Il s'intitule astronome et historiographe. En sa qualité d'astronome, Antoine Souci calcule la marche des astres et prédit le temps qu'il fera. Il y a telle pleine lune qui *donne à espérer quelque lueur*, telle autre dont il ne faut attendre que *du rechignant*, tel quartier qui *cultive du pacifique*, tel autre qui montrera *bien du trouble*, sans compter les nouvelles lunes dont *l'entrée ne sera pas propre*, et celles qui *font craindre des moments critiques en de certaines contrées.* Toutes ces prédictions sont accompagnées de signes cabalistiques, rouges ou noirs, dont l'autorité est d'autant plus incontestable qu'il est plus difficile de les entendre. Entre ces signes et ces prophéties se faufilent des mots épars imprimés en caractères italiques. A quoi servent-ils? Au premier abord on serait tenté de croire que M. Souci a des absences; mais il est plus fin qu'il ne semble, et c'est une surprise qu'il réserve à ceux

de ses lecteurs qui ont l'esprit curieux et patient. Si l'on prend la peine d'ajouter bout à bout ces mots isolés, on trouvera des sentences morales pleines d'agrément. Parfois elles sont en prose : « Cavaliers ne vous fiez pas aux dames de qualité. » Parfois elles sont en vers, voire même en vers de Molière, que M. Souci fait légèrement boiter pour les approprier à son almanach :

Les soins défiants, les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes et des filles.

Il faut bien égayer un peu la science, et c'est un art où excelle M. Souci.

Mais M. Souci n'est pas seulement astronome, il est encore historiographe. A ce titre il offre à ses lecteurs de la chronologie, des éphémérides, des nouvelles, de l'histoire, et *un recueil d'anecdotes curieuses et de tours d'esprit tirés du grand livre du Monde dans l'année précédente.* Il y a de tout dans son almanach, même de la grande histoire classique, un écho de Jean de Müller, sinon de Tite-Live. Audessous de la vignette qui représente les divers mois de l'année, en face du tableau des foires, M. Souci raconte l'histoire suisse depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, une année une période, l'année suivante une autre, et il ne s'arrêtera que lorsqu'il aura fini. Mais si on veut le prendre à ses beaux moments, il faut lire son recueil d'anecdotes curieuses et de tours d'esprit. C'est là son fort. Il fait collection de bons mots, de traits piquants, de sinistres et de

crimes. Comme il les entremêle agréablement, et les belles surprises qu'il ménage à ses lecteurs! Voici l'aventure de cette mère infortunée qui, sans le vouloir, tua l'aîné de ses enfants, lequel, sans le vouloir, venait tout justement de tuer le second, pendant que le troisième se noyait par hasard dans une fontaine, moyennant quoi cette Niobé désespérée se pendit elle-même, pour achever, dit M. Souci, la destruction de toute la famille; puis voici le bon mot de cet aide de camp, qui se disait au service d'un tambour, parce que son général, un fort mauvais mari, battait chaque jour la générale. Ne riez pas trop, car il se pourrait qu'au revers de la page se trouvât le récit des crimes de Jean Bruleman, destiné à prouver qu'il y a en Amérique des monstres dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre physique; après quoi viendra peut-être la délicieuse histoire de ce bon pape, qui allait dans la campagne déguisé en vieillard, et poussait devant lui un âne chargé de vin mêlé d'opium, afin de prendre les brigands en se faisant prendre par eux. Mais on n'en finirait pas si l'on entreprenait d'énumérer tout ce que trouve M. Souci dans le grand livre du monde. Rapporteur inépuisable, il dit l'anecdote de manière à dérider les fronts les plus moroses, et quand il raconte les aventures tragiques, c'est à faire dresser les cheveux sur la tête. Il les sait toutes, cet excellent M. Souci. Et puis, il a les planches pour illustrer les scènes dramatiques et rendre les histoires parlantes. Si vous voulez frissonner, voyez celle qui représente le duel d'un matelot avec un requin. Un requin avait mangé un matelot. Un autre mate-

lot jura de tirer vengeance de la mort de son camarade, et avant qu'on eût le temps de l'en empêcher il se précipita dans les flots, armé d'un grand couteau. Ce fut un bien étonnant spectacle. L'homme était immobile, et l'on voyait briller le couteau dans les flots pendant que le monstre s'approchait, s'approchait toujours. « Grandis tous deux « par l'optique causée par le volume d'eau qui les sépare de « la surface, cette terrible lutte qui se prépare entre les « deux adversaires a quelque chose de surnaturel et de formidable qui jette dans l'âme une émotion pleine de terreur »...... Mais le matelot est un rusé gaillard ; il plonge avant d'être avalé ; il fatigue le monstre qui a peine à se retourner, et fait si bien qu'il finit par lui plonger le couteau dans la gorge. Alors le sang rougit les vagues, et l'on ne voit plus rien. « L'anxiété était à son comble quand enfin, « reprenant la surface pour nager vers son navire, l'héroïque matelot parut en trouant l'eau avec sa tête ensanglantée. Mais peu à peu la mer, en frappant le nageur, « lava son front du sang de son formidable adversaire, et « mille acclamations accueillirent le long du bord le vainqueur du requin, dont la carcasse expirante battait encore au loin la surface rougie de l'eau. »

On a souvent eu l'idée d'éduquer le peuple au moyen des almanachs, et l'on en a publié plusieurs dans ce but, très-moraux, très-religieux et passablement prêcheurs. Le véritable Messager boiteux n'a rien de commun avec ces sermons tournés en almanachs. Il n'est pas irréligieux, moins encore immoral, mais par-dessus tout il n'est pas

prêcheur. M. Souci a beau se guinder sur son double titre d'historiographe et d'astronome, je le tiens pour un paysan fin matois et qui connaît son monde. Le paysan est naïf comme un enfant, madré comme un vieux diplomate. Il se plaît aux histoires et se déplaît aux sermons. M. Souci s'est réglé là-dessus. Ce n'est pas qu'il s'interdise toute réflexion morale ; mais il fait justement celles que feraient ses lecteurs ; il les voit venir, et il leur décroche le mot des lèvres. Il est dur aux larrons et aux malfaiteurs. S'il raconte leurs exploits, il n'oublie pas de se réjouir de la juste peine qu'ils ont subie. Une de ses thèses favorites est qu'il est bon de faire des exemples. C'est un excellent homme que M. Souci, mais ce n'est point un philanthrope. Il est propriétaire, ce qui nuit à la philanthropie. Il a sa vigne au soleil, entourée de bons murs de clôture, et sa grasse métairie, avec un dogue qui flaire les passants à demi-lieue à la ronde. Il n'a point de pitié pour les rôdeurs, qui épient le bien d'autrui ; en revanche il chérit les gendarmes, et il pense que la peine de mort fait aussi bien dans un code que les épouvantails qu'on dresse contre les oiseaux pillards dans les champs ensemencés. Voilà la morale de M. Souci, véritable morale populaire, née des entrailles mêmes du peuple des campagnes. M. Souci ne la cache pas, mais il l'affiche moins encore, et son almanach est bien d'un conteur ; c'est le miroir du monde, c'est l'ample comédie aux cent actes divers dont parlait le bonhomme la Fontaine, et je crois, en vérité, que M. Souci pourrait rendre des points au fabuliste, son compère et son ami.

Mais l'almanach pendu au clou n'est que celui de l'année courante. Sur le plus haut rayon de l'étagère on en voit toute une pile, qui s'élève d'un étage par an. Elle s'élèverait indéfiniment si de temps à autre on ne condamnait pas le plus ancien. On ne le fait qu'à la dernière extrémité, parce qu'on a trop de respect pour ces vieux imprimés. Mais il arrive des moments où la ménagère a un besoin urgent de cornets, et puis il ne faut pourtant pas que la pile s'élève si haut qu'un nouveau meuble soit nécessaire. Le plafond marque la limite. Il y en a trente, quarante, peut-être plus. A en juger par la couleur ceux du fond ne doivent pas être beaucoup moins anciens que le meuble qui les supporte, ils semblent faire corps avec lui ; mais à mesure qu'on s'élève, les teintes s'éclaircissent, et tout au-dessus de vagues blancheurs annoncent les derniers nés des veilles de M. Souci.

C'est une belle chose qu'un almanach octogénaire, comme l'était déjà à l'époque dont nous parlons le véritable Messager boiteux de Berne et Vevey. Que dis-je, octogénaire ? S'il n'avait pas cent ans il n'était pas loin de les avoir ; il approchait de ce terme fatal que les plus ambitieux n'espèrent pas atteindre, et par delà lequel il semble qu'il n'y ait plus de raisons pour mourir. Les journaux quotidiens n'ont point d'âge. Ce sont des bavards. Eussent-ils leurs cent ans révolus, ils n'en seraient pas plus vénérables. Feuilles volantes, chaque jour les voit naître et chaque jour les voit mourir. Mais l'almanach est un contemplateur, qui regarde passer les années, souhaitant la bien-venue à

celle qui s'approche et faisant l'oraison funèbre de celle qui s'en va. D'un automne à l'autre il a le temps de la réflexion, et chaque fois que l'homme à la jambe de bois revient heurter à notre porte, son front, comme le nôtre, a une ride de plus. Le paysan ne fait guère collection de journaux; mais il fait volontiers collection d'almanachs, et il n'y manquait pas autrefois. Chacun de ces vieux cahiers noircis lui représente une période de sa vie, période pendant laquelle il a semé, labouré, récolté, et il n'est point rare d'y trouver des notes au crayon indiquant certains jours mémorables, ceux où la grêle a détruit l'espoir de sa récolte, ceux où la gelée a dévoré les jeunes pousses des arbres, parfois aussi le premier jour de la moisson ou de la vendange, celui de l'achat d'une vache ou de la naissance d'un veau qu'il comptait élever, de sorte qu'en feuilletant ses vieux almanachs, il retrouve l'histoire de ses champs et de son étable et se remet en mémoire les diverses fortunes de sa vie.

On voit combien il importe à un almanach de n'être pas un nouveau venu dans le monde. Le Messager boiteux avait cet avantage. Nul ne se souvenait de l'avoir vu naître. Aussi regardait-il de haut les concurrents imberbes dont il excitait l'envie et la cupidité. Chaque année il paraissait avec un avis solennel, dénonçant l'insigne friponnerie d'un imprimeur d'un pays voisin, lequel faisait vendre sous le titre de *Messager boiteux de Berne* « un almanach, qui « serait la plus insipide des productions de ce genre, disait « M. Souci, sans les morceaux empruntés et les gravures

« grossièrement copiées du véritable Messager boiteux de « Berne et Vevey. » Cet avis paraît avoir eu un plein succès, car il cessa de paraître vers le temps dont nous parlons. Le monde était devenu méfiant; on n'achetait plus que les *Messagers boiteux* qui portaient sur la couverture la marque authentique de l'éditeur, entre le soleil et la lune, et le falsificateur avait dû renoncer à une spéculation ruineuse, nouvelle preuve que le méchant fait une œuvre qui le trompe.

Malgré ces tribulations passagères, le véritable Messager boiteux était resté fidèle à son rôle, et c'était plaisir que d'en parcourir la collection. En remontant quelques années en arrière, on passait de la Restauration à l'Empire, puis de l'Empire au Consulat, et sous tous les régimes on trouvait M. Souci à son poste, considérant les hommes et les choses. Il ne prend point parti; il se préoccupe fort peu de cet équilibre européen, qui ne cesse de se déranger pour se rétablir et de se rétablir pour se déranger. Son affaire est d'assister aux événements et de n'en retenir que la fleur, les scènes touchantes, les traits heureux, les étonnants désastres. Il a l'impartialité de la candeur, et il prend ses héros où il les trouve. Ce n'est pas qu'il soit absolument neutre et indifférent. Si on le lit avec attention, on finit par découvrir que certaines sympathies le guident en secret, et de plus que ces sympathies sont sujettes à quelques variations. Il ne dit point de mal des souverains alliés; il en parle avec respect, et peut-être dans le fond de son cœur fait-il des vœux pour eux. Les souverains ne sont-ils pas

aussi des propriétaires? N'ont-ils pas des royaumes au soleil comme M. Souci y a des vignes et des champs? Or les propriétaires sont enclins à faire cause commune contre les aventuriers et les usurpateurs. Néanmoins il est évident que M. Souci a l'imagination fascinée par les exploits du *grand homme*. Il le suit comme les enfants suivent des yeux la lumière. D'ailleurs les ennemis du conquérant ne sont pas tous des souverains. Il en est qui viennent de loin, et que le Messager boiteux ne distingue d'abord qu'au travers d'un nuage. Que sont ces Cosaques qu'on ameute du fond de l'Orient contre des soldats français? Des êtres fabuleux, des fils de la Nuit, quelque chose comme les sauterelles qui envahirent le pays d'Egypte. Cependant le nuage se rapproche; de véritables Cosaques passent sous les yeux de M. Souci, et il est obligé de reconnaître que ce sont aussi des hommes. Il le fait avec bonne grâce. Le héros du Messager boiteux de 1817 est un *sensible* Cosaque. Ce brave homme était cantonné aux environs de Strasbourg, et logeait dans une chaumière, chez de pauvres gens. Il fut touché de la misère de ses hôtes, et au lieu de leur être à charge, il entreprit de venir à leur secours. Chaque soir il sortait à cheval, muni d'un sac vide, et revenait au bout de quelque temps avec un sac plein de provisions. On ne voit pas bien où il se les procurait. M. Souci se borne à dire qu'il se les procurait facilement, *grâce à son adresse*. Ah! M. Souci, je crains que ce ne soit un euphémisme, et que vous n'ayez des ménagements pour vos héros! Mais aussi que ne pardonnerait-on pas à un Cosaque si généreux? Un

nouveau-né était venu aggraver la misère de ses hôtes. Cet événement lui inspira une pitié encore plus affectueuse. Il épia un moment où la mère dormait, et il emporta l'enfant. « On peut aisément se représenter, dit M. Souci, le trouble « atterrant du père, mais surtout les cruelles anxiétés, les « accents douloureux de cette mère, quand elle se vit privée « de celui sur lequel étaient alors concentrées toutes ses « affections..... Mais son désespoir ne fut pas de longue « durée ; bientôt elle vit arriver le bon Cosaque pressant le « petit nourrisson contre sa barbe noire et avec une bourse « contenant cent écus, qu'il lui remit. Elle était le produit « de la collecte qu'il avait été solliciter auprès des soldats « et des officiers de son détachement..... » Toute la scène se voit à l'œil sur une belle gravure, qui occupe une page du cahier, et pour qu'on ne puisse pas s'y tromper il y a au-dessus des personnages des chiffres qui correspondent à des notes au bas de la planche : ce soldat barbu, c'est le Cosaque ; cette femme au lit, c'est la mère qui bénit le ciel ; cet homme assis à côté et qui lève les bras, c'est, dit la note, *le père extasié des beaux procédés du Cosaque.*—Voilà la sagesse de M. Souci, une sagesse qui n'a rien de raide, qui se laisse instruire par les événements, et dont les Cosaques eux-mêmes peuvent désarmer la sévérité, à condition toutefois que la victoire les fasse passer près de lui, et qu'ils lui fournissent au moins un trait pour son recueil d'anecdoctes. C'est ainsi que le véritable Messager boiteux reproduit les impressions populaires et la scène mobile du monde, tableau changeant, qui fait de l'histoire une suite de belles

histoires, et qui s'enrichit d'année en année, sans jamais empiéter sur la place réservée à un fonds d'utile savoir, indépendant de la fortune des empires. Quels que soient les revirements de la politique, c'est en mars qu'on plante les fèves, en avril qu'on sème le cerfeuil, et il faut bien le rappeler aux ménagères. Sous tous les régimes, d'ailleurs, le campagnard veut avoir sa table de réduction pour l'échange des monnaies, sa table de multiplication pour savoir combien font deux fois deux, autant de choses que M. Souci n'oublie pas, non plus que la liste des souverains de l'Europe, pour le cas où ses lecteurs auraient correspondance avec eux.

La grande collection du Messager boiteux n'occupe pas seule le rayon supérieur de l'étagère. Il y a place à côté pour un petit volume, assez épais, une Bible illustrée, où figurent les récits les plus touchants des saints livres, les histoires de la création, du déluge, d'Abraham, de Joseph, de David, et enfin de Jésus-Christ lui-même. C'est le volume de luxe, à l'usage des enfants, car il y a une autre Bible, un énorme in-folio, qui pèse de tout son poids sur la tablette inférieure, et l'occupe exclusivement. Celle-ci, c'est la Bible de famille. Elle doit avoir aussi ses cent ans, peut-être plus. Peu s'en faut qu'elle ne date des temps de la Réformation. La reliure en est vénérable, surtout cossue, d'un cuir plus épais que celui dont sont faits les souliers montagnards des habitants de la maison. Le papier a jauni; mais l'impression n'a pas changé, belle impression, comme on n'en voit plus guère. Elle vaut la reliure. Les caractères

sont à l'usage de tout le monde, même des yeux fatigués ou peu accoutumés à lire. Le texte se déroule sur deux colonnes. Les chapitres commencent par une majuscule enluminée d'arabesques, et l'on a eu grand soin de ne pas oublier les apocryphes, les histoires de Tobie et des Machabées, toujours chères au peuple des campagnes, même dans les pays protestants.

Les savants modernes, qui ont entrepris de tout expliquer au risque de commencer par brouiller beaucoup de choses, ont fait de la Bible un recueil inextricable. Autrefois on pouvait la lire couramment et passer, sans trop s'en douter, d'un livre à un autre. A présent on raisonne sur tout, sur les auteurs, sur les dates; on sent ou l'on croit sentir toute sorte de différences de temps et d'esprit entre Moïse, David, Esaïe, Daniel, et même entre les Evangélistes : on mesure des abîmes là où jadis on discernait à peine des nuances et des transitions. Jamais les lecteurs de l'in-folio qui reposait sur l'étagère au coin de la chambre noire, ne soupçonnèrent, même de bien loin, ces imaginations compliquées. Ils n'y mettaient pas tant de finesse : la Bible était pour eux la Bible. A vrai dire, ils savaient bien qu'elle n'a pas été écrite par un seul homme, ce qui ne les étonnait nullement, car c'est un bien gros livre, et ils n'avaient pas coutume de voir tant écrire. Ils savaient encore que les apôtres sont d'un autre temps que David, lequel est postérieur à Moïse; mais ils le savaient sans en avoir conscience, et d'ailleurs que leur importaient quelques siècles de plus ou moins perdus dans un passé si lointain? Ils n'au-

raient pas plus songé à s'occuper des différences d'ancienneté entre les écrivains sacrés, qu'à mesurer des différences d'éloignement entre les étoiles du ciel. C'était une famille de frères, leur parlant tous de Dieu et au nom de Dieu. Aussi le contraste était-il complet à leurs yeux entre l'almanach, qui grandissait d'année en année, et la Bible, livre fermé une fois pour toutes, dont il n'y avait rien à retrancher et où il n'y avait rien à ajouter, comme le prouvait cette grosse reliure munie de deux puissantes agrafes. Ils la lisaient moins que l'almanach, dont ils se servaient chaque jour, rapport aux foires et aux signes du temps ; mais tandis qu'ils étaient familiers avec les cahiers de M. Souci, ils étaient respectueux avec le gros livre. Les marges de l'almanach leur servaient de mémorial pour les événements de l'étable et les accidents des saisons ; ils réservaient la Bible pour les événements de la famille. Sur le revers de la couverture et sur le feuillet blanc qui vient ensuite, étaient notées les naissances et les morts. Quelque bisaïeul avait ouvert ce registre, qui se continuait fidèlement de génération en génération. Tous les membres de la famille avaient là leurs noms réunis, en tête du livre sacré. Que si quelque enfant étourdi, aux mouvements trop brusques, déchirait l'almanach, on le grondait, mais sans trop insister. Si le même accident fût arrivé à l'in-folio, l'émoi eût été grand dans la maison. Il s'y serait attaché des idées confuses de sacrilége et de malheur prochain. C'est que la Bible était pour eux vraiment sacrée. Toutes les choses anciennes leur inspiraient du respect, mais la Bible particulièrement,

parce qu'elle leur apparaissait comme la plus ancienne des choses anciennes. Les aïeux l'avaient lue, et elle les avait consolés. S'ils eussent été capables d'exprimer ce qu'ils sentaient pour elle, ils en auraient fait la même apologie que Bossuet; ils auraient compté les siècles, et se seraient découverts à la pensée d'un si grand âge.

Et toutefois, si ancienne qu'elle fût, contemporaine du commencement des temps, ils y trouvaient une saveur actuelle, je ne sais quoi de toujours vivant, qui nous échappe en partie, à nous autres, habitants de la plaine et des villes. Accoutumés à une vie à demi patriarcale, ils se sentaient presque chez eux sous les tentes d'Abraham, et avec leur imagination candide ils voyaient distinctement les grandes scènes primitives, Noë bâtissant l'arche, Isaac conduit à l'autel, Jacob bénissant ses fils, et Dieu lui-même dictant le Décalogue sur le mont Sinaï. Il y avait quelque correspondance entre leur tour d'esprit et ce style antique, à la fois grave et familier, qui, au lieu de sautiller et de courir éternellement, accentue les détails, insiste sur les circonstances, et n'abandonne un fait ou une image qu'après l'avoir gravé dans la mémoire. Et puis, c'étaient de vrais paysans, qui ne connaissaient pas le mal dont nous souffrons. Nous usons, nous abusons de l'esprit, nous l'excitons à produire, et à chaque instant les images, les aperçus flottent dans notre pensée, innombrables et fugitifs comme les moucherons dans l'air du soir. Pour eux, toujours attachés au dur travail de la terre, ils n'avaient pas le temps de penser ainsi pour le plaisir de penser. Les moments où leur esprit réussissait à

se dégager et à s'élever, comptaient dans leur vie, et les idées qui les préoccupaient alors, moins nombreuses et moins subtiles, n'en étaient que plus grandes dans leur simplicité. Une voix confuse leur parlait d'autre chose que des chances de la prochaine récolte, du prix des vins ou des fourrages, et cette voix était la même évidemment qui avait dicté tout ce qui était écrit dans le gros livre. Ainsi la Bible réunissait à leurs yeux les deux choses dont l'impression est la plus profonde sur l'esprit de l'homme des champs, elle avait ce double caractère d'être antique et de n'avoir pas vieilli.

Telle était la bibliothèque cachée à l'angle de la muraille noircie. Nous en avons dressé la catalogue complet, la Bible et l'almanach; rien de plus, rien de moins. On ne voit pas ce qu'on en pourrait retrancher, et il semble également difficile d'y rien ajouter, car si on y ajoute un seul volume, il n'y a plus de raisons pour ne pas en ajouter deux, dix, cent. Comment avoir à moins de frais une bibliothèque plus complète? A sa manière elle comprend tout : sagesse profane, sagesse divine; le temps et l'éternité. Or cette bibliothèque, on l'aurait retrouvée dans toutes les maisons du hameau, même dans les plus pauvres, sauf peut-être la Bible illustrée, et dans tous les hameaux voisins, à bien des lieues à la ronde. Je ne sais si je me trompe, mais je tiens l'existence de cette bibliothèque dans la demeure du paysan comme marquant une époque dans l'histoire du monde. Elle n'était pas possible avant que la Réforme eût créé des lecteurs jusque dans les plus humbles chaumières, et y eût introduit la Bible

comme fonds premier et indispensable. Aujourd'hui encore, dans les pays catholiques, la bibliothèque du paysan consiste le plus souvent en images de saints suspendues aux murailles. Quant à l'almanach, il est venu ensuite et de lui-même. C'était le complément indispensable. Si l'on voulait calculer le nombre des campagnards qui depuis deux ou trois siècles n'ont pas connu d'autres imprimés, et ont vécu sur ce fonds-là, on trouverait qu'il s'élève à des centaines de millions.

Cependant depuis une ou deux générations, plus ou moins, selon les lieux, une foule d'influences diverses tendent à modifier la bibliothèque du paysan. Elles ont agi d'abord dans le voisinage des villes, puis sur les routes de grand passage, et de proche en proche elles ne tarderont pas à se faire sentir partout. Sur plus d'un point elles ont pénétré déjà jusque dans les retraites de la montagne, et le village des noyers, sur le flanc des Alpes vaudoises, à mi-hauteur, n'en a pas été à l'abri. Pas plus tard que l'année dernière, j'ai revu la vieille chambre noire et ne m'y suis plus retrouvé. On l'avait blanchie. L'antique table de noyer avait cédé la place à une table ronde, couverte d'un tapis. Au lieu du bahut, un canapé. Le vieux fauteuil manquait; il est vrai que l'aïeul manquait aussi. Six chaises neuves étaient correctement alignées contre la paroi. Plus de pot de réséda à la fenêtre, plus de pont-volant; en revanche des rideaux assortis à ceux qui tombaient autour du lit. L'air de la chambre était cru; on sentait en y entrant qu'elle n'était plus habitée. La famille avait émigré dans l'autre pièce, et l'on réservait la chambre blanchie pour les visites

et les grands jours. Je demandai des nouvelles de la bibliothèque. Elle avait suivi la famille, non que l'on tînt absolument à l'avoir sous la main ; mais l'étagère, comme le vieux fauteuil, n'avait pas été jugée digne des honneurs d'un salon. J'allai la voir. Quantum mutatus ! C'était un entassement. Trente ou quarante volumes reposaient les uns sur les autres. On y voyait des livres d'école, catéchismes, grammaires, traités d'arithmétique, précis d'histoire ; ailleurs le code civil, un traité sur l'art de cultiver la vigne, des abécédaires pour les enfants, des livres de lecture également à leur usage, *Rose de Tannenbourg*, les *Œufs de Pâques*, et autres contes du chanoine Schmidt ; on y voyait même de véritables romans. Je cherchai mes vieilles connaissances et eus de la peine à les trouver. La pile d'almanachs s'en était allée en cornets. Il ne restait que celui de l'année courante. Mais était-ce bien le véritable Messager boiteux de Berne et Vevey ? Je crus un moment à une nouvelle contrefaçon, et il ne me fallut rien moins que la marque de l'éditeur, immuable, authentique, pour reconnaître dans ce cahier l'œuvre de M. Souci. La couverture a étrangement perdu. On a restauré la forteresse à contre-sens de toutes les règles de la fortification. La sortie des assiégés n'est plus qu'une cohue, œuvre d'écolier, non d'artiste ni de soldat. Plus de perspective dans le groupe du premier plan. Tous les personnages sont sur la même ligne, et c'est à peine si on les reconnaît, tant la prose des temps modernes a pesé sur eux. Le guerrier suisse ne sait plus porter le costume de ses ancêtres ; le gars d'autrefois, ro-

buste sous ses guenilles, n'est qu'un marmot pleurnicheur, et le colimaçon lui-même a désappris à dresser les oreilles. Seul le messager a une démarche plus alerte et plus vive. Jadis il n'était point pressé; il cheminait comme il pouvait, tirant après lui sa jambe de bois, songeant à toutes les nouvelles bonnes ou mauvaises que recélait son sac, à ceux qu'elles feraient rire et à ceux qu'elles feraient pleurer. Il tendait ses lettres avec un air de malice et d'intelligence, qui lui allait à merveille. Aujourd'hui, il court la poste. C'est sa jambe de bois qui tire l'autre, il s'en sert pour des enjambées fabuleuses, et l'on dirait une botte à sept lieues. Il passe promptement et tend ses lettres de loin, comme si le sifflet d'une locomotive l'avertissait de se hâter. Il a tout juste le temps de faire sa tournée entre deux trains. Entre ses jambes se glisse un animal ailé. C'est le seul personnage nouveau de la gravure; mais il est si mal dessiné qu'il est quasi impossible d'en définir l'espèce. Tout considéré, je le tiens pour un canard, et c'est un emblème, sans doute.

Les changements survenus à l'intérieur ne correspondent que trop à ceux de la couverture. La belle histoire suisse a cédé le pas à un tableau de foires qui n'en finit pas. Jadis les foires se serraient pour ne pas empiéter; maintenant elles accaparent, et s'il reste du blanc, on le remplit par une anecdote ou par une bluette quelconque. Quant aux prédictions, c'est de la prose à la portée du premier venu. Plus d'airs turbulents, plus de lueurs ; il fera beau, humide, nuageux: voilà tout ce qu'on sait nous dire. Pâles aussi sont les histoires. On peut lire dix pages de suite du véri-

table Messager boiteux sans sentir passer dans ses veines le moindre petit frisson. Ah ! Monsieur Souci, vous avez perdu la note ; vous n'avez plus le secret de la grande imagination ! Et la morale ! comme vous saviez l'amener à propos, et avec quelle sûreté de conscience vous nous montriez la peine poursuivant le crime ! Que nous contez-vous à présent ? Qu'une jeune fille de dix ans est morte pour avoir avalé par le nez des œufs de chenille en sentant un bouquet de roses, et vous en tirez cette conclusion « que « ce sera une grave leçon sur le danger qu'il y a à aspirer « des fleurs où des insectes se seront reposés. » Et quoi ? voulez-vous nous interdire de jouir des fleurs des champs, et n'avez-vous d'yeux que pour les fruits ? Je vous soupçonne d'être la cause qu'il n'y a plus de réséda sur la fenêtre, et que je n'ai pas revu le rosier blanc qui montait en espalier contre la muraille. On aura craint d'avaler des œufs de chenille en aspirant la senteur des roses. Si vous n'en êtes pas la cause directe, du moins n'en êtes-vous pas innocent. Vous travaillez dans le même esprit ; vous conspirez contre le peu de poésie qui régnait encore dans nos campagnes, et le grand livre du Monde n'est plus pour vous qu'un recueil d'arides gentillesses.

Dites-moi ce que devient l'almanach que lit le paysan, et je vous dirai ce que devient le paysan, car il n'y en a pas de plus sûr indice. M. Souci perd sa candeur, soyez sûr que le paysan ne garde pas la sienne ; M. Souci devient prosaïque, tenez pour certain que le paysan ne gagne pas en poésie ; M. Souci court après les gentillesses de société, ne

mettez pas en doute que le paysan ne se meuble des salons pour les débiter ; M. Souci est de moins en moins paysan, faites votre compte que, quand il aura complétement cessé de l'être, c'est que l'espèce s'en sera perdue dans les pays où boite son Messager. Elle s'en va, et M. Souci, qui a du flair, s'en est aperçu le premier. Le cahier de 1867 débute par une revue des travaux de la campagne intitulée l'*Almanach de l'agronome*. Agronome, c'est le mot : le paysan devient agronome. Mais quand il le sera devenu tout à fait, le véritable Messager boiteux de Berne et Vevey aura fini son temps, et M. Souci ne fera plus que des agendas.

Il y a du scepticisme dans le fait de M. Souci. Est-ce que le paysan se ferait sceptique, lui aussi ? Pourquoi pas ? On s'imagine qu'il est naturellement respectueux ; mais si on y prend garde, on verra que c'est devant l'inconnu qu'il est plein de révérence. Il est au contraire méfiant et soupçonneux avec les gens dont il a l'habitude ; dans ses affaires de tous les jours il voit partout anguille sous roche. Son respect n'est que provisoire, en attendant qu'il se soit familiarisé. Ceux qui ont voyagé à pied en ont pu faire l'expérience. Il y a vingt ans, quand on pénétrait dans un village bien reculé, les enfants se sauvaient, les femmes et les hommes restaient interdits et bouche béante, et ceux-là même qui étaient assez courageux pour affronter la présence de l'étranger, saluaient néanmoins tout bas, et se tiraient de côté pour laisser le passage libre. Aujourd'hui, dans le même village, les enfants vous font des niches, et les hommes et les femmes glosent sans façon

sur le compte du passant. Ils se sont familiarisés. Or le paysan peut se familiariser avec bien autre chose qu'avec l'étranger. Si une fois son esprit soupçonneux a mordu sur le livre sacré, s'il a vu anguille sous roche, ne fût-ce que dans un coin perdu du gros in-folio, le prestige aura bientôt disparu. Il y a une apologie pour le paysan ; il y a aussi une critique pour lui. Bossuet a fait l'apologie, Voltaire la critique, et l'on ne peut assez s'étonner de voir combien ces beaux génies, qui faisaient en leur temps les délices des hommes de goût, étaient paysans sans le savoir. C'est Voltaire, le dernier venu, qui gagne aujourd'hui du terrain. Sa raillerie s'est insinuée par des voies détournées et des canaux obscurs, et après un siècle on la voit s'infiltrer goutte à goutte dans les couches profondes du sol et les recoins écartés. Il y a peu de villages où n'ait fini par s'égarer quelque volume de Voltaire, qui, naturellement, a dû tomber entre les mains du plus bel esprit de l'endroit, volontiers disposé à en être l'esprit le plus fort. Le soir, au cabaret, il a fait montre de sa science nouvelle. Le prêche de M. le pasteur lui a fourni l'occasion de demander comment Moïse s'y est pris pour raconter lui-même sa mort, ou bien si les poissons se noyèrent dans ce déluge qui noya tout. On a ri, et il n'en a pas fallu davantage pour faire germer l'esprit d'irrévérence. Et puis Voltaire a vu juste quand il appelait à son aide le luxe, le bien-être et les aises de la vie. L'antique foi était celle d'hommes robustes et laborieux, qui n'avaient pas de temps à donner aux voluptés élégantes. C'est avec elles, c'est par elles qu'il a pénétré, et s'il arrive si tard

dans les retraites perdues sur le chemin de la montagne, c'est que le luxe inutile vient à peine d'y arriver avec lui. Il y a vingt ou trente ans le hameau des noyers comptait déjà des propriétaires fort à leur aise, mais on y eût vainement cherché, en allant de ménage en ménage, canapé et table ronde. Aujourd'hui chaque maison, ou peu s'en faut, a sa chambre de parade, son faux salon. Le paysan veut jouir, il veut être à la mode, et l'austère Bible de famille trouve un ennemi secret dans chacun de ces meubles autrefois inconnus qui s'introduisent dans la maison.

N'est-elle pas visible, cette influence nouvelle, dans la bibliothèque aux trente ou quarante volumes qui a remplacé celle de la chambre noire? La vieille Bible est encore là, couchée tout de son long ; mais il y a vingt volumes entassés sur elle, et il est clair qu'elle y repose aussi tranquille que les morts au cimetière. Les araignées ont beau jeu pour tendre leur toile d'une agrafe à l'autre, et les gerces creusent à l'intérieur des chemins tortueux, qui vont du Pentateuque à l'Apocalypse. Il est vrai qu'il y a une autre Bible dans la bibliothèque. Elle a été donnée à l'aîné des fils le jour de son mariage; mais elle est perdue au milieu de vingt volumes voisins, dont rien ne la distingue, sinon une blancheur immaculée et un grand air de virginité. Mais aussi est-ce bien une Bible que cet in-octavo qui ressemble à tant d'autres, relié en carton, sans cuir, ni parchemin, ni agrafes, imprimé en caractères courants, sans enluminures, et avec aussi peu de cérémonie que s'il s'agissait du véritable Messager boiteux de Berne et Vevey? — Voltaire

écrivait des pamphlets, et les répandait à milliers ; il avait la plume légère et il se multipliait. On a voulu conformer la défense à l'attaque, et l'on a riposté par de petites Bibles portatives, dont le monde a été inondé. Est-ce un bien, est-ce un mal ? Il faut croire que c'est un bien, puisque c'était une nécessité. Mais le jour où ces petites Bibles, qui ne pèsent pas plus qu'un livre ordinaire, ont pénétré dans les hameaux, un autre âge a commencé pour la vie intellectuelle et morale de l'habitant des campagnes. Ne demandez pas pour ces volumes qui courent le monde le respect instinctif qui s'attachait jadis au vénérable in-folio. L'imagination n'en est plus frappée, elle n'y voit plus les soixante siècles ; ce n'est pas le livre devant lequel se sont découverts les aïeux, et la foi ne se transmet plus de génération en génération comme une partie de l'héritage paternel.

II

Une bibliothèque sans lecteurs est une mine sans ouvriers. Lisait-on réellement dans le village des noyers, où chaque famille avait la sienne? Je ne sais pas au juste si on utilise beaucoup les quarante volumes de la bibliothèque moderne. Je crains que nous ne soyons entrés dans une phase où tout le monde apprend à lire, sans que tout le monde apprenne à aimer à lire. Ceci, toutefois, n'est qu'une supposition. Mais ce que je sais mieux, c'est comment et

combien on lisait dans la vieille chambre où trônait l'aïeul.

On y lisait rarement, je le confesse ; mais il faudrait pour s'en étonner se faire une bien fausse idée de ce qu'était la vie pour l'humble famille qui s'y réunissait chaque soir. Dans les villages de la haute montagne le travail des champs est complétement interrompu pendant un long hiver. Le paysan pauvre tâche de s'y créer une industrie pour mettre à profit ces loisirs forcés ; celui qui est riche cherche aussi des occupations ou des distractions, et il n'est point rare que la lecture soit un de ses passe-temps favoris. Il y a dans ces hautes régions une saison pour lire. Mais il n'en est pas de même dans cette zone intermédiaire qui confine d'un côté au vignoble, de l'autre aux pâturages montagneux. Ici il n'y a point de saison pour lire, parce que toutes les saisons sont également laborieuses. En été on y est vigneron et laboureur ; en hiver, bûcheron et vacher. C'est en hiver qu'on travaille le bois, en hiver aussi qu'on transporte les foins récoltés à la montagne, si on n'y monte pas avec le troupeau pour les manger sur place. Dans les plaines où la culture est moins variée, il peut arriver qu'il y ait, sinon des saisons, au moins des jours pour la lecture. Quand il a plu quarante-huit heures durant et que la grange est en ordre, il ne reste qu'à se croiser les bras. Mais au village des noyers on avait trop de cultures diverses pour qu'une chance pareille fût possible. La cave aux fromages et surtout la cave aux vins ne donnaient pas moins de besogne que la grange, et puis on réservait soigneusement pour les jours de pluie tout ce qui peut se

faire à couvert, les châtaignes à dépouiller, les outils à réparer, l'eau de cerises à distiller, etc., etc. Y avait-il au moins des heures, les heures du soir, par exemple ? Mais qu'ils connaissent mal la vie des campagnes ceux qui reprochent au paysan de ne pas lire le soir ! Quand il s'est levé avant l'aube et qu'il a travaillé de ses bras jusqu'à la nuit, il a sans doute quelque droit au repos. Que ne lit-il donc pour se reposer ? Il le fera peut-être quand il y aura dans chaque métairie de bonnes lampes à pétrole, voire même du gaz ; mais dans le village des noyers on ne connaissait il y a vingt ans que cette petite lampe à huile, qu'on porte suspendue à une chaînette ou qu'on pose sur un pied de bois, et qui ne répand qu'une lumière douteuse, enfumée, rougeâtre et vacillante, le *crésu*, comme on l'appelle au pays roman. C'en était bien assez pour les travaux faciles auxquels on réservait encore les heures de la soirée, la laine à carder, le lin à filer, le maïs à égrener, les noix à casser, mais comment des yeux mal habitués à lire se seraient-ils accommodés d'une si pâle lueur pour se fixer sur les pages d'un livre ? Le paysan ne devine pas les mots, il faut qu'il les voie distinctement et qu'il en considère chaque syllabe. Donc pas d'heures pour la lecture, pas plus que de jours ni de saisons. Que restait-il ? Le dimanche, qui pour les habitants de la chambre noire était moins un jour qu'une institution. Le dimanche tout travail était suspendu, et plutôt que d'en violer le repos on eût laissé pourrir sur place le foin coupé. Mais encore y avait-il dimanche et dimanche. Le paysan n'est pas promeneur, comme le citadin ;

néanmoins on avait de nombreux parents dans les villages d'alentour, et il fallait bien les aller voir de temps en temps. On avait aussi des champs écartés, dont on manquait de nouvelles depuis des semaines, peut-être des mois. On ne savait pas si les orges étaient belles, si le froment avait bien noué, et il devenait indispensable d'y aller jeter un coup d'œil, ce qui entraînait tant de comparaisons avec le champ du voisin que souvent on ne rentrait qu'à la nuit. Puis quand le temps était favorable, les enfants étaient pris d'une irrésistible envie de s'ébattre au grand air. N'avaient-ils pas leurs beaux habits à montrer? Ils entraînaient mère ou grand'mère, souvent les deux à la fois, sinon toute la famille. Bref, il n'y avait de propices à la lecture que les dimanches où il pleuvait, et encore fallait-il qu'il n'y eût point de parade militaire sur la place d'armes de la commune, ni de noce ou de baptême chez les parents et les voisins.

Malgré la pluie on se rendait le matin à l'église paroissiale. Au retour, on dînait. Après quoi, les enfants n'avaient d'autre ressource que de jouer dans la chambre; mais les joujoux n'étaient pas nombreux, et bientôt ils ne savaient à quoi dépenser leur vie entre ces quatre murs. L'ennui les prenait, cet ennui des enfants, qui les rend méchants entre eux et insupportables aux grandes personnes. L'aïeule glissait alors un mot des belles images de l'almanach ou de la bible illustrée. C'était un trait de lumière. Aussitôt toute la petite famille se rangeait sur le bahut. Une fillette plus grande, qui savait lire, faisait ménage à part, et se

délectait aux histoires de M. Souci. Les autres avaient la Bible illustrée, et s'entassaient pour mieux voir. Bientôt ceux des extrémités se trouvaient juchés sur la table, et tous les yeux surveillaient attentivement le doigt chargé de tourner les feuillets. Alors l'aïeul s'enfonçait dans son fauteuil, et ses yeux ne tardaient pas à se fermer. L'aïeule, de son côté, descendait prudemment la grosse bible et s'établissait sur une chaise, l'in-folio sur ses genoux. Quant à la génération intermédiaire, père, mère, servante, ouvrier, elle quittait la chambre un peu plus tôt ou un peu plus tard.

Mais la tranquillité n'était pas de longue durée. Il y avait mille sujets de guerre entre ces têtes blondes qui se pressaient pour mieux voir. Les plus forts empiétaient toujours et accaparaient ; les autres se plaignaient. La grand'-mère avait beau recommander le silence et faire de son mieux pour apaiser les querelles, l'aïeul ne tardait pas à être réveillé, et il le faisait savoir en frappant de sa *crossette* un coup sec sur la table. Cette crossette était un vieux bâton de cormier dont il s'aidait pour marcher, et qu'il avait toujours sous la main à côté du fauteuil. Les enfants la connaissaient. Au bruit du coup, tous les doigts se retiraient comme par enchantement, et toutes les têtes se retournaient vers le *père-grand*. Les uns, se sentant forts de leur âge plus tendre et de sa faiblesse à les gâter, le regardaient, en riant, faire de gros yeux bien irrités et bien bénévoles. Les autres, les plus coupables, riaient aussi, mais d'un rire provocateur, et en ayant bien soin de cacher leurs mains. Puis l'aïeul se laissait retomber contre

le dossier de son fauteuil, et la paix était rétablie jusqu'au renouvellement prochain des hostilités. Malheur pourtant à ceux qui avançaient les doigts imprudemment, avant qu'il eût fermé au moins un œil : il était sournois quelquefois, et la crossette avait des retours.

Certaines images avaient le don de saisir vivement ces imaginations enfantines. L'une des plus goûtées représentait Absalon pendu par les cheveux. C'était une chose à voir que le galop de son cheval au milieu des arbres de la forêt. Lancé à toute vitesse, il se dérobait sous le fils de David, qui vainement le serrait encore des talons. L'artiste, en habile homme, avait bien senti la difficulté du sujet et s'était tiré d'affaire ingénieusement. Il en avait usé avec la chevelure d'Absalon comme les géologues avec le temps, il l'avait indéfiniment allongée. De plus, une horrible tempête agitait les airs ; les arbres se tordaient ; le casque du héros vaincu voltigeait au loin dans l'espace, emporté avec les feuilles mortes, et au milieu de ce déchaînement des ouragans, rien ne semblait plus naturel que cette chevelure qui, soulevée de toute sa longueur, faisait trois fois le tour d'une grosse branche noueuse, si haut placée que les bras d'Absalon s'agitaient au-dessous dans le vide. La plus parfaite harmonie régnait dans cette singulière composition. La crinière du cheval n'était pas moins surabondante et ne s'agitait pas moins que la chevelure du cavalier ; sa queue fouettait les airs, et l'on voyait le moment où, lui aussi, il allait se trouver pris et suspendu comme son maître. L'histoire d'Absalon

n'est pas celle des histoires de la Bible que les enfants préfèrent ; mais ainsi représentée elle les remplissait de terreur et de pitié. Pauvre Absalon, comme il va être balancé par le vent ! Il faut qu'il ait été bien désobéissant !

— « Qu'est-ce qu'il a fait, grand'mère ?

Et aussitôt l'aïeule d'interrompre sa lecture et de raconter comment Absalon avait fait la guerre à son père, le grand roi David. Alors l'étonnement était au comble, et l'aînée elle-même oubliait les histoires de M. Souci pour écouter celles de la grand'mère. Puis, au plus beau du récit, une idée subite traversait l'esprit de l'un des garçons, tondu de la veille.

— « Mère-grand, pourquoi Absalon avait-il les cheveux si longs ? Est-ce qu'on ne les lui avait jamais coupés ?

— « Non, mon garçon.

— « Mère-grand, si on ne me coupait jamais les cheveux, est-ce qu'ils deviendraient longs comme çà ? »

L'aïeule montrait l'aînée des fillettes, dont les tresses tombaient déjà jusqu'à la taille. Mais celle-ci avait son idée.

— « Mère-grand, les cheveux des garçons ne viennent pas si longs que ceux des filles. »

A cela le grand-père avait une réponse qui coupait court à la réplique, et qu'il ne manquait pas de placer pour peu qu'il eût un œil ouvert.

— « Les cheveux d'Absalon, disait-il avec autorité, croissaient comme ceux des filles. »

Puis on tournait les feuillets, parfois en avant, parfois

en arrière, et l'on tombait tôt ou tard sur le combat du petit David avec le grand Goliath. Belle image, impatiemment attendue! Qu'il était joli, le petit David, au coin de la page, avec ses cheveux bouclés, son bâton de berger et sa fronde en mouvement! Quant à Goliath, ses pieds touchaient à la marge d'en bas, sa tête à la marge d'en haut, et il chancelait de tout son long. Il tombait en arrière, une jambe en l'air. Un de ses bras était embarrassé d'un énorme bouclier rond; de l'autre il brandissait un glaive, dont un seul coup eût pourfendu de la tête aux pieds le pauvre berger d'Israël. Mais il n'avait pas pris garde à la fronde, l'orgueilleux géant. Une arme pareille était bonne tout au plus contre les louveteaux de la forêt, et cependant sur son front rébarbatif s'ouvrait une large blessure avec la pierre fichée au beau milieu. Image parlante : l'action était là tout entière, claire, authentique, visible. Mais si belle que fût l'image, l'histoire était bien plus belle encore.

— « Mère-grand, contez-nous l'histoire du petit David et du géant Goliath. »

L'aïeule s'interrompait de nouveau, et racontait pour la centième fois cette merveilleuse histoire, qui ne lassait jamais. On l'eût entendue deux ou trois fois de suite avec le même intérêt palpitant et le même ravissement d'imagination. Le petit David est l'ami des enfants, surtout des enfants montagnards. Eux aussi, ils gardent les troupeaux aux champs, c'est leur occupation d'automne; eux aussi, ils ont une fronde, et ils s'en servent non pour tuer des géants, mais pour abattre les fruits au bout des hautes

branches. Ils font leur ménage tout seuls, au milieu des prés jaunis; ils ont leurs feux de ramée verte, qui, avant de flamber allégrement, emplissent de fumée le pâturage, et ils se figurent que le petit David les imitait dans tous leurs jeux. Il est un des leurs, et ils s'attribuent la gloire de sa victoire.

— « Mère-grand, n'est-ce pas que le petit David abattait aussi les châtaignes avec sa fronde?

— « Oui, mon enfant, mais jamais celles du voisin, et c'est pourquoi Dieu l'a béni. »

Les feuillets tournaient encore, et voici les murailles de Jéricho, terribles murailles, avec des portes d'airain, murailles si hautes que les guerriers debout entre les créneaux ne paraissaient pas plus grands que des sauterelles. Toute une foule s'y pressait : femmes, enfants, soldats, et l'on s'y moquait des Israélites. Evidemment l'artiste était en veine de réalisme quand il avait illustré cette scène. Parmi les gamins de Jéricho, il y avait de francs polissons, et leurs démonstrations étaient de celles qu'il n'y a pas besoin d'expliquer aux enfants. Cependant les Israélites continuaient leur marche solennelle, et la trompette sonnait à tous les vents des cieux. Ils avaient cors de chasse, flûtes, clarinettes, et ils soufflaient de tous leurs poumons. A leur tête marchait Josué; derrière, la foule du peuple. Ce qui plaisait surtout aux enfants dans cette gravure, c'étaient les gestes des gamins de Jéricho sur la muraille, et cette musique qui était la juste image de celle qu'ils voyaient parader dans les jours de revue, en tête du contigent de la localité. Mais

l'histoire de Jéricho ne valait pas à leurs yeux celle de David et de Goliath. Néanmoins il y avait toujours des curieux, et la grand'mère s'en serait bien passée, car c'était une histoire qui ne ressemblait à aucune autre et de laborieuse explication. Aussi quand elle entendait parler de la trompette de Jéricho, avait-elle coutume de s'absorber dans sa lecture.

— « Mère-grand, qu'est-ce qu'ils font là, avec leurs trompettes ? »

Point de réponse. Mais les enfants ne se tenaient pas pour battus ; ils répétaient la question avec l'insistance qui leur est propre, et si la grand'mère s'obstinait dans son silence, ils se tournaient vers l'aïeul, et qu'il dormît ou non l'interpellaient impitoyablement.

— « Père-grand, qu'est-ce qu'ils font là, avec leurs trompettes ?

— « Ils sonnent de la trompette, répondait-il quand il avait reprit ses sens.

— « Mais pourquoi est-ce qu'ils sonnent de la trompette ?

— « Pour faire tomber les murailles de Jéricho. »

Les enfants ouvraient de grands yeux, et il était clair que cette idée entrait difficilement dans leur esprit. Est-ce qu'on fait tomber des murs en sonnant de la trompette ? Alors la grand'mère intervenait ; elle racontait que c'était le bon Dieu qui avait ordonné aux enfants d'Israël de se promener ainsi autour de Jéricho et que c'était lui qui en ferait tomber les murailles. Le bon Dieu !

les enfants le connaissaient. Non-seulement ils voyaient chaque jour l'aïeul prendre son bonnet entre ses deux mains pour lui adresser la prière avant et après le repas; mais ils l'avaient vu lui-même maintes fois, et ils venaient de le voir encore, représenté au naturel dans une autre gravure. Vite, on le cherchait, et il n'y avait pas besoin d'aller loin pour le trouver : c'était l'affaire de quelques feuillets. Moïse était à genoux sur une haute montagne. Au-dessus flottait un nuage entr'ouvert, d'où sortait jusqu'à la taille un homme extraordinaire, plus grand que Moïse, plus grand même que Goliath. C'était le bon Dieu. De ses cheveux rayonnaient des éclairs, et de ses deux bras il tendait à Moïse un livre plus gros que la grosse bible où lisait l'aïeule. Pour le coup, les enfants ne doutaient plus de la chute des murs de Jéricho, car à cette seule image toutes sortes d'idées confuses de grandeur et de puissance se pressaient dans leur esprit, et ils entendaient gronder au loin les tonnerres du Sinaï..... Cependant le plus jeune se souvenait de la belle musique des enfants d'Israël; il se laissait glisser de la table, et venait en câlinant se frotter à l'aïeule :

— « Mère-grand, quand est-ce que c'est la foire ?

— « Bientôt, si tu es sage.

— « N'est-ce pas, mère-grand, que tu veux m'acheter une trompette à la foire ? »

Les heures se passaient ainsi; puis un rayon de soleil brillait entre les nuages, et le joyeux essaim, las de sa prison, était prompt à s'envoler. L'aînée des fillettes faisait attendre parfois : elle avait une histoire à finir, — puis elle s'é-

chappait, elle aussi, donnant la main au cadet, lequel rêvait de la foire prochaine et trompettait déjà dans ses doigts.

On ne leur demandait pas où ils allaient, on le savait bien; ils allaient chercher un livre plus vivant, celui de la société, celui du *coterd*. La langue française ne sait pas ce que c'est que le coterd. Grave ignorance! Le coterd n'est pas moins indispensable à la vie des chaumières que le salon à celle des villes et des palais. Aux heures de loisir, le soir ou le dimanche, les paysans se cherchent les uns les autres, et il y a des places dans le village qui, de temps immémorial, ont servi de rendez-vous. Le premier qui s'y asseoit ne tarde pas à être suivi d'un second, et bientôt un groupe se forme. Ces réunions, qui se forment d'elles-mêmes, sans convocation ni invitation, c'est le coterd.

Une petite ruelle vient à un certain endroit déboucher dans la grand'rue du hameau des noyers. Il y a là non pas une place, mais un élargissement. On en a profité pour installer la fontaine, qui, avec deux bâtiments situés en face l'un de l'autre, donne à cette partie du village un certain air d'importance. L'un de ces bâtiments est une grange, celle de l'aïeul; elle n'aurait rien de remarquable sans une petite galerie, où l'on monte par un escalier extérieur, et sous laquelle s'abrite un banc; cette galerie elle-même ressemble à beaucoup d'autres, sauf que l'une des colonnes qui la supportent a reçu l'insigne honneur de devenir le pilier public. Avis officiels, lois, décrets, signalements de malfaiteurs y sont affichés en nombre, et c'est un événement quand

passe l'huissier municipal et qu'il y ajoute quelque placard nouveau. L'autre bâtiment est une maison d'habitation, la plus belle du hameau. Quatre ou cinq marches de pierre conduisent à la porte d'entrée; le long du mur s'allonge un banc de construction grossière, et un énorme avant-toit abrite ceux qui viennent s'y asseoir. C'était là que l'on *cotergeait*. Les hommes formaient un groupe du côté de la grange de l'aïeul; les femmes en formaient un autre sur les marches de la maison. Quant aux enfants, ils jouaient à leur manière, et volontiers faisaient des niches aux grandes personnes. Tout le village y était réuni, maîtres et valets, riches et pauvres, et l'on aurait eu de la peine à distinguer entre eux, car ils portaient tous même costume. Ce n'était qu'à l'attitude qu'on pouvait reconnaître les rangs. Quelques-uns se tenaient à l'écart, appuyés aux murailles; ils écoutaient de loin et parlaient discrètement; d'autres occupaient largement les bonnes places et discouraient avec assurance. Dans le groupe des femmes on s'entretenait des choses du ménage, de la petite culture, celles des légumes et du jardin, des soins à donner au menu bétail, la chèvre, le mouton, le porc aussi. Au banc des hommes il s'agissait d'intérêts plus graves, du gros bétail et de la grande culture, celle des vignes et des prés. On y discutait minutieusement non le cours des actions et des obligations, choses alors inconnues du campagnard, mais celui de ces bonnes valeurs solides et réelles, le vin serré dans la cave, le foin qui remplissait la grange, la génisse qui ruminait à l'étable. On y tenait registre des accroissements de fortune et

des conjonctions d'héritages. On y racontait longuement l'histoire des dernières ventes publiques, où Jean-Louis avait enchéri sur Jean-Pierre, mémorable bataille disputée franc par franc, et qui était l'événement de la semaine pour tous les villages de la paroisse. On parlait plus discrètement des ventes prochaines ; toutefois, si l'on avait lieu de soupçonner que l'un des assistants eût l'intention d'acheter, il se trouvait bien quelque mauvais plaisant pour amener sur le tapis ce sujet délicat, et le mauvais plaisant n'était peut-être qu'un rusé compère, qui voulait épier et voir venir. On faisait aussi de la politique au coterd, rarement de cette politique transcendante qui assemble des congrès pour faire et défaire des traités de paix, souvent au contraire de cette bonne politique locale, qui s'en tient aux réalités prochaines, sans courir après la gloire ni se payer de chimères. On passait à la filière d'une critique serrée tous les actes, toutes les paroles des employés de la commune, depuis le syndic jusqu'au taupier, et malheur à celui qui se permettait des abus de pouvoir, ou qui n'était pas poli avec le monde ! Le hameau voisin demandait un subside pour une fontaine, on allait faire cause commune avec lui à condition qu'il aidât à en obtenir un pour telle réparation au moins équivalente. On avait fait une route à ceux du bas, on allait en demander deux pour ceux du haut. A quoi bon les deniers publics sinon pour les tirer à soi ? Les grandes puissances n'entendent pas autrement l'équilibre européen ; il consiste pour chacune à peser dans la balance un peu plus que les autres. C'est tout justement ce que l'on vou-

lait au hameau des noyers. Il est petit ; mais ce n'était pas une raison pour qu'il ne tirât pas de gros bénéfices de l'équilibre communal.

Toutes ces questions et bien d'autres encore s'agitent journellement au coterd. On s'y passionne quelquefois ; quelquefois aussi on s'en donne de rire à cœur joie. Il y a des plaisants au village ; ils ont la riposte vive et le mot salé. On glose, on goguenarde, on se tâte, on escarmouche, on bataille, on fait de l'esprit aux dépens du tiers et du quart. Il se trouve ordinairement dans le groupe quelque pauvre garçon, lent à la réplique, qui devient le plastron de la compagnie ; c'est sans doute un domestique venu de tel village mal famé dans la paroisse, et dont en toute occasion on berne de quolibets les infortunés habitants. Il n'est pas rare non plus que des interpellations comiques partent du groupe des hommes à l'adresse de celui des femmes, toujours promptes à renvoyer la balle au joueur. Elles aiment les jeux de langue, et ne sont pas empruntées à la riposte. D'ailleurs on se surveille réciproquement, et s'il y a d'un côté quelque belle fille de seize ans, alerte et de bonne rencontre, de l'autre quelque jeune gars dont elle ferait bien l'affaire, ce n'est pas au coterd qu'il faut songer à surprendre leurs secrètes intelligences. Ils ne s'entendront que pour donner le change et dérouter les limiers en quête de pistes. Ces choses de mariage ne se traitent pas devant le grand public ; on y va prudemment et obliquement ; on se ménage des retraites en cas de disgrâce, et l'on a peur des fâcheux qui viennent à la traverse. La défiance

est la mère de la sûreté, et nul n'est plus pénétré de ce principe que le paysan qui rumine quelque projet de mariage.

Tel était le coterd du hameau des noyers, et dans toutes les campagnes vaudoises il eût été difficile d'en trouver de plus brillant. Il l'était d'autant plus que le hameau comptait moins d'habitants. On ne s'y divisait pas, comme dans les grands villages du bas, où il y en a cinq ou six à la fois, qui se nuisent réciproquement. Et puis, il n'y avait pas de cabaret pour faire concurrence. On pouvait être bien sûr que ceux qui manquaient à l'appel ne faisaient pas bande à part. Grande affaire que le coterd dans la vie du paysan, surtout du paysan montagnard, qui vit plus solitaire. Sans le coterd le village ne serait qu'une agglomération de bâtiments ; avec le coterd c'est une communauté, et le paysan trouve dans son hameau non-seulement un toit pour s'abriter, mais une scène pour se produire. Le coterd, c'est le théâtre où il brille, où il voit sa popularité diminuer et grandir, où il recueille tour à tour, le plus souvent à mots couverts, mais aussitôt compris, applaudissements, avertissements et sifflets. Le coterd, c'est le livre où il s'instruit quand il en a fini avec l'école ; c'est proprement ce livre du monde, qui compte autant de pages qu'il y a d'êtres humains sous la voûte des cieux, autant de tomes grands ou petits qu'on trouve de hameaux, de bourgs ou de villes semés sur la terre, et dont le véritable Messager boiteux de Berne et Vevey n'est qu'une des innombrables copies. Quand une fois l'homme des champs a mordu à ce livre, fait de chair et d'os, où se heurtent les intérêts et les passions, il

n'est pas à craindre qu'il se casse la tête aux livres sur papier, qui restent froids sous la main et qu'il faut épeler mot à mot. Qu'a-t-il affaire d'histoires mortes? N'a-t-il pas autour de lui l'histoire actuelle et vivante, et ne l'enrichit-il pas pour sa part en faisant chaque jour œuvre d'expérience?

Voilà pourquoi la génération moyenne avait depuis longtemps quitté la chambre noire; voilà aussi pourquoi elle était peu ardente à la lecture, même le dimanche quand il pleuvait. Cependant, les enfants envolés, il ne restait à la maison que l'aïeul, tout de bon réveillé, qui fumait sa pipe en regardant les trouées de ciel bleu entre les nuages, tandis que la vieille grand'mère s'enfonçait dans sa lecture. Elle avait épuisé les plaisirs du coterd; le livre vivant n'avait plus rien à lui apprendre, et elle cherchait ailleurs de plus graves entretiens. C'était non la dernière, mais la plus douce des jouissances de sa vieillesse que de se recueillir ainsi; mais elle le pouvait rarement. Elle avait toujours travaillé, toujours agi, et l'idée ne lui fût pas venue qu'on pût vivre sans agir. Aussi, malgré son âge avancé, les devoirs se multipliaient autour d'elle. A mesure qu'elle avait dû renoncer aux rudes labeurs de la campagne, elle s'était chargée de plus de soins domestiques. L'aïeul, avec ses infirmités, donnait beaucoup à faire; elle voulait néanmoins être seule à le servir. A elle aussi la plupart des soins que réclamaient les enfants. Elle vivait pour les autres, ignorant le repos, et ne songeant pas à elle-même aussi longtemps qu'un être quelconque pouvait avoir besoin de son

assistance, ne fût-ce que le pot de réséda qui verdoyait à la fenêtre. Si elle avait pensé qu'il manquât d'eau, elle eût interrompu sa lecture pour l'arroser, de la même manière qu'elle l'interrompait pour répondre à la curiosité des enfants, jeunes plantes qui avaient aussi besoin qu'on les arrosât. L'œuvre d'abord, l'assistance du prochain, ensuite les plaisirs de quelque nature qu'ils soient, même les plaisirs de l'esprit, même les joies solennelles du recueillement religieux.

Elle n'avait jamais entrepris une lecture suivie du gros in-folio. Elle ne pouvait lire que trop rarement. Une lecture suivie d'ailleurs ressemble trop à une étude, et il faut pour y prendre goût une certaine force de réflexion qui peut-être lui manquait. Et puis, elle ne faisait point de différence entre un livre et un autre; c'était partout la Bible. L'in-folio s'ouvrait de lui-même, et elle lisait à la page où il s'était ouvert. Il n'est pas même sûr qu'elle commençât toujours au commencement d'un chapitre. Cependant, soit par l'effet du hasard, soit que l'aïeule, sans en avoir conscience, eût quelque peu dirigé le hasard, le volume avait une certaine tendance à s'ouvrir au livres des Psaumes, ou à l'Evangile du péager Matthieu. C'est bien ainsi qu'elle aurait choisi, si elle avait osé. Ce qu'elle goûtait dans les Psaumes, c'était l'accent de la reconnaissance, l'émotion d'une âme pénétrée des bienfaits qu'elle a reçus ; dans l'Évangile, c'étaient ces belles paraboles et ces nombreuses histoires de malades guéris, en un mot cette vie de Jésus dépensée uniquement au service de la famille que Dieu lui

avait donnée, les malheureux et les petits. Elle ne s'en lassait pas plus que les enfants de l'histoire de David et de Goliath.

Bonne aïeule, je la vois encore, assise, un petit banc sous les pieds et le gros in-folio ouvert sur les genoux. Il était lourd ; mais elle ne semblait pas y prendre garde, et penchée sur les pages divines elle s'y absorbait entièrement. Malgré son âge, elle avait encore la vue assez bonne pour lire sans lunettes ; mais elle suivait la ligne de son doigt maigre et tremblant, et l'on voyait à un léger mouvement de ses lèvres qu'elle prononçait chaque mot.

Il y a bien des manières de lire. Les unes ont existé de tout temps. De tout temps on a lu pour s'instruire, pour se donner occasion de réfléchir, pour tromper l'ennui de la solitude, pour goûter à loisir de belles pensées et des sentiments délicats éloquemment exprimés. Il y a aussi des manières de lire qui sont nouvelles. De nos jours, par exemple, on a appris à lire comme le Messager boiteux a appris à courir. On lit des yeux : le regard embrasse à la fois toute une phrase ; en un instant c'en est fait d'une page, et peu s'en faut que les feuillets ne tournent sous les doigts avec la rapidité du pendule qui bat la seconde. Une ou deux heures suffisent pour un volume ; en deux ou trois matinées on achève le plus inachevable des romans, en un an on épuise un cabinet de lecture. C'est la nouveauté qu'on lit ainsi. Le monde va vite et il faut aller aussi vite que lui. Qu'importe la réflexion ? L'essentiel est de s'associer à ce mouvement toujours accéléré qui entraîne les généra-

tions et de vivre à la fois sur les divers théâtres où s'agitent les hommes. Il n'y a plus de distance pour la matière ; la locomotive roule sans cesse, et il faut que l'esprit se déplace avec la même facilité. La bonne aïeule ne l'entendait point ainsi. Elle avait une manière de lire autrefois fort répandue parmi le peuple des campagnes, mais qui appartient de plus en plus au passé. Outre la difficulté matérielle, résultant du défaut d'habitude, il lui fallait un certain temps pour que les mots qui passaient sous ses yeux engendrassent une image dans son esprit, et un certain temps encore pour considérer mentalement cette image avant de passer à une autre. Le mouvement plus ou moins rapide des lèvres et du doigt indiquait le temps nécessaire à cette double opération. Cependant elle allait toujours. Jamais son doigt ne fit une pause; jamais on ne la vit lever la tête pour suivre une de ces images écloses tour à tour. Elle avait besoin de réflexion pour lire, mais elle ne lisait pas pour réfléchir. Jamais non plus on ne l'entendit faire une remarque élogieuse ou critique, jamais murmure de doute ou d'assentiment ne s'éleva de ses lèvres. Elle lisait avec soumission, et ne recherchait pas la nouveauté. Tel psaume qu'elle pouvait avoir lu cent fois n'en était point défraîchi. Il est même probable qu'elle lisait parfois sans comprendre. L'in-folio avait été ouvert sur plus d'une page de l'Epître aux Romains, qui devait contenir pour elle, outre le mystère toujours présent, d'inextricables obscurités. Néanmoins, même aux endroits les plus ardus, le doigt continuait à cheminer, et les images se succédaient à ses yeux,

claires ou confuses. Pourquoi donc lisait-elle? et quel profit ou quelle jouissance en pouvait-elle tirer? Un grand profit et une jouissance inappréciable. Sur un fond d'obscurité qu'elle ne cherchait point à pénétrer, dont peut-être elle avait à peine conscience, se détachaient des paroles qui lui allaient au cœur, de grands modèles de confiance et de charité. En cheminant de ligne en ligne, elle rencontrait de ces mots qui ne passent pas sans laisser après eux une traînée de lumière, le nom de Dieu, les mots de foi, d'éternité, d'amour, et de ses lèvres tremblantes elle les murmurait, toute émue. Hélas! on a beau sauver le plus possible de la chaleur première des sentiments et des affections, le travail de la vieillesse amasse au fond du cœur un secret dépôt de mélancolie. On sème et l'on ne recueillera pas; on plante pour ne pas voir grandir. L'activité que l'on dépense produit pour d'autres; et de quelque affection que l'on soit entouré par des générations plus jeunes, on sent que le souffle de la vie les soutient et les emporte, et qu'elles apprendront sans peine à se passer des soins qu'on leur prodigue. Donner pour donner, aimer pour aimer : belle morale, qu'il est facile de prêcher à vingt ans, quand la vie déborde et qu'on a besoin de se répandre. Mais le déclin de l'âge voit s'évanouir ces illusions ambitieuses, et la charité des vieillards a besoin d'un appui, aussi bien que leurs membres lassés. Les accuserons-nous d'égoïsme parce que, sentant que le sol leur manque, ils cherchent quelque réalité durable où se prendre et se soutenir, et qu'ils aiment à se persuader que s'ils ont donné sur

la terre, quelqu'un, dans le ciel, s'en souviendra plus longtemps que les générations oublieuses qui prennent leur vol autour d'eux. Voilà l'espoir qui affermit les courages et qui prévient les défaillances, quand replié sur soi-même on voit la vie échapper; voilà aussi le reconfort que l'aïeule demandait à l'in-folio vénéré. Elle apprenait à compter moins encore sur le lendemain; mais plus elle renonçait en apparence, plus le rayon divin dorait les horizons d'au delà, et quand elle avait fermé le livre, elle recommençait son œuvre de tous les jours, sereine et restaurée.

Quelquefois il lui arrivait de pouvoir lire jusqu'à ce que ses yeux fussent las de s'être fixés sur tant de mots; mais il fallait que l'heure ne fût pas trop tardive, que le soleil continuât à dissiper les nuées et que les toits du village eussent fini de s'égoutter. Alors l'aïeul prenait sa crossette, et s'en allait en boitant siéger au coterd. Il y avait son coin marqué, sur le banc, et du plus loin qu'on le voyait venir, on se rangeait pour lui faire place. Il prenait rarement une part active à la conversation; mais il écoutait, il satisfaisait un reste de curiosité mal assouvie, et de temps à autre il intervenait, avec l'autorité de l'âge, pour tancer les jeunes gens, toujours prompts à malmener les vieilles coutumes. Si au contraire l'heure était avancée, ou que la pluie menaçât de quelque retour, il renonçait aux plaisirs du coterd et ne bougeait de son fauteuil. Mais il avait besoin de mouvement autour de lui; après le départ des enfants la chambre lui paraissait morose et vide, le silence lui pesait. D'ailleurs, depuis le temps qu'il souffrait, il avait pris l'habitude qu'on

s'occupât de lui. Bientôt quelque accident inaccoutumé trahissait son impatience. La pipe ne brûlait pas, la pierre à fusil refusait son service, la crossette tombait bruyamment. Il n'en fallait pas davantage pour que l'aïeule comprît, et que le livre fût fermé. Alors elle poussait sa chaise du côté du fauteuil, et faisait de son mieux pour distraire le vieillard. Quelquefois aussi il s'abstenait de tout geste d'impatience, et demandait qu'on lui lût un psaume du roi David. L'aïeule obéissait, et lisait d'une voix claire, encore qu'un peu chevrotante ; de son côté, il posait sa pipe, et écoutait respectueusement, son bonnet entre les deux mains. Mais il était parfois difficile de savoir s'il y trouvait réellement du plaisir, ou bien si ce n'était pas un stratagème pour faire cesser plus tôt la lecture solitaire de l'aïeule.



LE VOYAGE DU GLACIER

L'eau qui est à la surface de la terre change sans cesse de place et d'état. Les variations de la température, les courants et les vents entretiennent dans la mer un mouvement perpétuel. Chaque jour d'immenses quantités d'eau abandonnent, sous forme de vapeurs, les réservoirs de l'Océan et s'élèvent dans l'atmosphère. Emportées par les courants d'air, ces vapeurs retombent en pluie ou en neige, tantôt à la surface de la mer, tantôt sur les continents, où elles forment des ruisseaux, puis des rivières, puis des fleuves, qui trouvent sans peine le chemin de l'Océan. Il s'établit ainsi une circulation incessante d'eau et de vapeur d'eau, qui est aussi nécessaire à notre globe que la circulation du sang est nécessaire à l'homme.

Mais l'eau ne circule pas au moyen d'un système de canaux qui l'obligent à suivre toujours des chemins déterminés. Au moins n'a-t-elle de routes tracées que sur terre ferme. On sait où doivent passer les flots de sang qui, à chaque pulsation, s'échappent du cœur; on ne sait point, dans la plupart des cas, quel voyage vont faire les flots de vapeur qui, à chaque instant, s'élèvent de la mer. Si la

circulation en est réglée par des lois, ces lois sont fort compliquées, et la science ne les connaît encore que très-imparfaitement.

Un des voyages les plus intéressants que puisse faire une goutte d'eau est celui-ci : partir des régions chaudes de l'Océan Atlantique, être transportée par le vent du sud-ouest jusqu'en pleine Europe, tomber sur les cimes des Alpes et retourner à la mer par le Rhin, le Rhône, le Pô ou le Danube. Chaque année des milliards de gouttes d'eau entreprennent ce voyage, et il a ceci de remarquable qu'il demande parfois beaucoup de temps et suppose toute une série de transformations. Si le vent est favorable, le trajet de Sainte-Hélène ou de tel autre point de l'Atlantique à la cime du Mont-Blanc n'exige que quelques heures. De Chamouny à la Méditerranée le retour n'est ni long ni difficile, l'Arve et le Rhône vont bon train ; mais du sommet du Mont-Blanc jusqu'à la vallée de Chamouny les chances de retard sont nombreuses, et il n'est pas impossible que pour ces deux lieues un demi-siècle suffise à peine. Telle goutte d'eau, tombée dans le voisinage du sommet à l'état de paillette de neige, ne redeviendra goutte d'eau mobile qu'après avoir passé par toutes les transitions possibles entre la neige et la glace compacte, et cheminé avec une lenteur dont la nature offre peu d'exemples du haut de la montagne jusqu'à l'extrémité du glacier des Bossons. Elle aura fait l'expérience d'un voyage à l'état solide. Raconter ce voyage, c'est décrire le glacier.

I

Toutes les gouttes d'eau qui tombent sur les pics des Alpes, ne sont pas condamnées au voyage du glacier. Les chances sont diverses. En été les hautes montagnes reçoivent de la pluie, de la neige en flocons, du grésil et de la grêle ; mais il n'en reste rien ; tout s'évapore, coule ou fond. En automne la pluie y devient rare, presque impossible ; en hiver elle y cesse tout à fait, de même que la grêle et la neige en flocons, et l'eau s'y condense presque toujours sous la forme d'une neige en poussière, qui ne diffère pas de celle qu'on voit tomber dans la plaine par 8 ou 10 degrés au-dessous de 0, sauf qu'elle est encore plus légère et plus sèche. Ce sont des aiguilles, des cristaux infiniment petits, dont chacun représente une de ces gouttelettes naissantes qui flottent dans les vapeurs des brouillards. Il n'y a ni fenêtres, ni portes, ni volets qui joignent assez bien pour qu'on en soit garanti. On a beau boucher et tamponner toutes les ouvertures, cette poudre impalpable pénètre partout. Non-seulement elle remplit les chalets, à l'ordinaire mal couverts et mal fermés ; mais elle entre en abondance jusque dans les chambres des hôtels les mieux bâtis. L'eau des pluies, même quand elle fouette les vitres, n'est pas si prompte à s'insinuer.

Cette poudre de neige, qui, à partir du mois d'octobre ou de novembre, blanchit les pentes élevées des Alpes, a

seule quelque chance d'exécuter le voyage du glacier. Elle tombe à l'ordinaire chassée par un vent d'ouest ou de sud-ouest, qui la fait voltiger longuement. Elle rase le sol, monte, descend, tourbillonne, et ne s'arrêterait jamais, si elle ne rencontrait pas tôt ou tard quelque flanc de montagne. Elle ne réussit guère à se fixer sur les crêtes ardues. toujours balayées par l'ouragan ; dans les enfoncements, elle s'entasse ; le long des parois abritées, elle glisse et ne s'arrête qu'aux saillies capables de la retenir ; sur les parois que frappe le vent, elle s'accroche partout, si bien qu'on la dirait collée aux murailles. D'étroites corniches. des pentes de 60 ou 70 degrés, de toute part entourées de précipices et où les chamois ne s'aventurent qu'en raidissant leurs jarrets d'acier, servent de base à de lourds édifices surplombants. destinés à tomber avec fracas sitôt qu'ils ne seront plus soutenus du côté de l'abîme. Mais cette distribution n'est que provisoire ; œuvre du vent d'ouest, il suffira pour la détruire de quelques bouffées d'un vent contraire. Il n'y a point de repos pour ce givre léger ; il est à la merci de tous les souffles de l'air, qui se le renvoient d'un versant à l'autre, et parfois même, le soulevant au-dessus des arêtes, l'emportent de sommet en sommet.

Le vent dispense du voyage du glacier nombre de gouttelettes cristallisées, qui après avoir flotté longtemps vont tomber au fond de quelque vallée, où elles trouvent plus de repos. Les autres, prisonnières à la montagne, ne peuvent ni s'évaporer dans un air glacial, ni fondre sous les

rayons du pâle soleil de l'hiver. Elles attendent le printemps, toujours prêtes à être ballottées d'une ravine à l'autre.

La saison s'avance; la montagne se charge d'un poids toujours plus grand, et bientôt, au lieu de chutes partielles, il se produit de grandes chutes générales, connues sous le nom d'*areins* ou avalanches d'hiver. Il y a des flancs entiers, aboutissant à des précipices, qui, par une nuit de tourmente, se vident tout à coup. La plupart de ces avalanches d'hiver tombent inaperçues dans les solitudes reculées des Alpes; mais quelquefois la pente est directe depuis les hauteurs où l'équilibre s'est rompu jusque dans les vallons habités, et l'arein rencontre en chemin des forêts, des champs, des maisons. Malheur à tout ce qui se trouve sur son passage! Quoique le choc ne soit pas aussi brusque que celui des quartiers de rochers qui roulent des sommets, il produit des effets bien plus puissants. Un bloc broie impitoyablement tout ce qu'il frappe; mais il rebondit et ne frappe que de place en place. Tout au plus creuse-t-il un sillon sur le flanc de la montagne. Il en est autrement de l'arein : il tombe à la façon des cataractes; c'est un tourbillon qui se rue d'en haut sur la plaine, une trombe de neige qui chasse devant elle une colonne d'air. Il ne broie pas ce qui lui fait obstacle, il l'enlève. Les plus grands arbres sont secoués et arrachés comme des roseaux, des pans de forêts sont fauchés à terre, les maisons sont rasées, les toits emportés, et les oiseaux eux-mêmes, une fois pris par la rafale, sont lancés pêle-mêle avec les bardeaux et les poutres des cha-

lets disloqués. — Nombre de gouttes d'eau, tombées en neige sur les cimes, et emportées ainsi dans le tourbillon de l'arein, franchissent en quelques minutes l'espace qui les séparait de la plaine, et comme leurs sœurs qu'a délivrées le vent, vont fondre sous un climat plus doux.

L'arein et le vent sont les deux agents de la distribution des neiges de l'hiver sur les pentes des Alpes. L'action de l'arein tend à dégarnir les sommets au profit ou, si l'on veut, au préjudice des vallons ; elle est surtout puissante dans la zone où il tombe le plus de neige, entre deux et trois mille mètres d'altitude ; elle suppose en outre des pentes ardues. L'action du vent est beaucoup plus générale, elle se fait sentir partout et les effets en sont considérables. Il n'est point rare que l'on voie flotter autour des cimes un léger nuage blanc qui se meut sans se déplacer, grandissant et diminuant comme par bouffées successives. Quand cela arrive au Mont-Blanc, les habitants de Chamouny disent qu'il fume sa pipe. A l'œil nu, rien n'est plus gracieux que ce panache flottant. Si on l'examine au télescope, on en distingue mieux encore l'agitation perpétuelle, et l'on dirait un jet continu de poussière d'argent ; mais ceux qui ont pu voir le phénomène de près savent ce que signifient ces apparences, et ne parlent qu'avec respect des montagnes qui fument leur pipe. J'ai eu l'occasion de m'en faire une juste idée. C'était au sommet de la Tschierva, l'une des plus belles cimes de la Haute-Engadine. Le vent soufflait du nord ; mais la montagne étant taillée à pic, il ne pouvait avoir de

prise que sur l'extrême rebord des neiges qui en couronnent le faîte. Ces neiges elles-mêmes étaient presque partout recouvertes d'une mince couche de glace, qui augmentait la résistance. L'ouragan triomphait de ces obstacles. Chaque rafale faisait éclater le vernis de glace et le brisait en plaques irrégulières, qui étaient enlevées dans les airs avec des flots de neige en poussière. Les tourbillons suivaient une marche précise. Ils commençaient au point de l'arête le plus avancé contre le vent. puis se propagaient jusqu'à la cime avec une effrayante rapidité. Quoique blottis dans une niche. entre deux grosses pierres. nous étions obligés. quand ils arrivaient à nous. de fermer les yeux et de nous garantir le visage. Bientôt le calme renaissait, et nous pouvions les voir suspendus dans l'espace, souvent à de grandes hauteurs. Ils retombaient en décrivant de fort belles paraboles; mais en chemin ils étaient repris par un second coup de vent, qui lançait de la même manière un second tourbillon, et ainsi de suite. Chaque rafale était accompagnée d'un bruit étrange, celui des plaques de glace enlevées qui se heurtaient et se brisaient les unes contre les autres. Le spectacle était grandiose. Pour qu'il devînt terrible. il suffirait de supposer un vent qui, au lieu d'effleurer le dessus d'une muraille de glace. balaierait tout un versant chargé de neige. Ce serait une tourmente, une confusion générales, et le voyageur assez téméraire pour vouloir assister à une scène pareille, courrait grand risque de rester enseveli sous ces masses mouvantes.

De tels ouragans ne sont point rares sur les Alpes, sur-

tout en hiver, et l'on peut quelquefois les observer à huit, dix et même vingt lieues. Si la bise souffle le lendemain d'un jour où il est tombé beaucoup de neige, la ligne des montagnes qui se dessinent à l'horizon a l'air de vaciller. Elle est partout couronnée d'une bordure vaporeuse, moins forte sur les sommets que dans les dépressions et sur les cols. A l'aide d'un bon télescope, on n'a pas de peine à reconnaître que c'est encore le tourbillonnement des neiges qui donne au profil de la montagne cette bordure mobile. Parfois même on peut mesurer la hauteur à laquelle le vent les soulève. A l'orient du lac Léman, par exemple, les deux tour d'Aï se dessinent en noir sur le ciel, comme deux créneaux de trois cents mètres chacun ; la bise s'engouffre avec un redoublement de fureur dans la gorge qui les sépare, et il arrive que les fusées de neige qui jaillissent du fond s'élancent jusqu'au-dessus des deux tours, où elles se déploient dans l'espace ouvert. C'est donc à plus de trois cents mètres que l'ouragan les emporte et les fait flotter. Ce phénomène, toujours intéressant à observer [1], produit des effets admirables au lever et au coucher du soleil. On voit cette bordure argentée briller des teintes les plus riches, or ou rose, avec des reflets irisés, et l'on dirait une auréole au front des montagnes.

[1] M. le docteur F. Cérésole en a donné une description très-exacte dans le troisième *Annuaire du Club Alpin suisse* (*Jahrbuch des Schweizer Alpenclubs*, Berne 1866, p. 544). Il observait de Morges, et malgré la distance, environ 18 lieues, il a vu distinctement fumer le Mont-Blanc.

Ainsi la poussière de neige agitée par le vent donne lieu sur les Alpes à des accidents semblables à ceux que produit la poussière du Sahara quand souffle le simoun. Ce sont les mêmes tourbillons, avec des jets en hauteur plus hardis, parce que la neige est plus légère ; mais, tandis que les violences du simoun recommencent éternellement une œuvre stérile, le vent accomplit sur les Alpes un travail qui n'est point en pure perte. Le sable est toujours le sable, il ne peut ni changer de forme ni se fixer, et l'ouragan le promène au hasard sur la surface du désert ; la neige peut se fixer, devenir de la glace ou se transformer en eau fertilisante, et il n'est point indifférent qu'elle s'amasse en tel lieu plutôt qu'en tel autre. A force d'être transportées de versant en versant, ou de glisser avec l'arein sur les pentes trop ardues, les neiges des Alpes finissent par se loger en plus grande quantité dans les bas-fonds, où, quand arrivent les beaux jours, le soleil a plus de prise sur elles. Le vent et l'arein préparent ainsi le terrain pour un nouvel agent libérateur, l'été, le plus puissant de tous. Si la neige était également répartie sur toutes les pentes, l'action de la fonte et de l'évaporation se ferait sentir avec une régularité méthodique ; un peu plus ou un peu moins prompte, selon les versants, elle gagnerait quelques mètres un jour, quelques mètres le lendemain, et il y aurait toujours une ligne de démarcation, tirée au cordeau, entre les parties uniformément revêtues de neige et les parties uniformément dégagées. Une marche aussi régulière serait infiniment plus lente que celle que la nature suit en réalité. Il résulte sans

doute de l'inégale répartition des neiges que l'été ne vient pas à bout de les fondre dans certains creux où elles se sont amassées, et qu'on peut attribuer au vent ou à l'arein tout ce qui en persiste au-dessous de 3000 mètres ; mais il en résulte, d'un autre côté, que de vastes étendues de terrain se dégarnissent beaucoup plus promptement. Dès le printemps des îlots de terre ferme surgissent de toute part. Ce sont des tertres, des arêtes, des dessus de monticule, où le vent n'a pas permis que les neiges s'amoncelassent, et qui verdissent en quelques jours. Les animaux de la montagne, lièvres, renards, chamois, s'y donnent rendez-vous, et de ces premiers foyers se propage tout alentour la rapide action de la fonte. Ils grandissent, ils se multiplient, et bientôt de vastes pentes sont couvertes de gazons fleuris, pendant que tout à côté, dans les enfoncements, la neige s'élève encore à plusieurs mètres.

D'îlot en îlot monte le souffle de l'été, rendant à la grande circulation des eaux les neiges accumulées. Il se fait sentir jusqu'au cœur des régions glaciaires. Non loin des plus hauts sommets, quoiqu'il n'ait pas le temps d'achever son œuvre, il dispute encore la possession du sol aux frimas de l'hiver. Peut-être lui arrive-t-il souvent d'être vainqueur sans qu'on s'en doute ? Il se peut que de chauds étés dévorent sur toute l'étendue de la chaîne des Alpes toutes les neiges d'un hiver sec et froid. Mais il suffit que l'été soit battu d'un jour en moyenne, pour que l'hiver, fort de réserves séculaires, se rie de ses efforts. En tout cas le travail de l'été est énorme. Si la neige qui

tombe au St.-Bernard (2472 m.) restait sur le sol sans se tasser, il y en aurait à la fin de l'hiver une couche de 15 mètres. Elle fond toute, sauf quelques taches çà et là, qui disparaissent aussi dans les années exceptionnelles. A 3000 mètres, il en tombe moins, parce que la plupart des nuages pesamment chargés de vapeurs flottent au-dessous de ce niveau; mais les nuits y sont plus froides, la bonne saison y est plus courte, et l'équilibre s'établit à peu près entre ce que l'hiver fournit et ce que l'été dévore.

Que reste-t-il pour le voyage du glacier ? Presque rien au-dessous de 3000 mètres; peu de chose au-dessus : la neige de quelques jours ou de quelques semaines, qui, tombée en automne ou au commencement de l'hiver, a été bientôt plus ou moins protégée contre le vent et l'arein. Et encore faut-il en défalquer tout ce qu'ils ont eu le temps d'en emporter l'un et l'autre. Peut-être, serrée comme elle l'a été sous le poids des chutes postérieures, forme-t-elle à peine, dans les endroits les plus favorisés, une couche d'une main. Un jour, quelques heures de plus, et l'été en aurait raison. Mais de nouvelles neiges vont la couvrir, et ce sera un premier dépôt porté en compte pour un été futur, qui, laissant un arriéré sembable, rendra de plus en plus difficile la tâche du soleil d'août.

Plus ces eaux perdues s'amassent sur la montagne, moins elles ont chance de s'écouler, car si l'hiver donne la neige, l'été la fixe quand il ne réussit pas à la fondre. Les rayons du soleil en humectent la surface; une certaine quantité d'eau filtre à l'intérieur et se congèle au premier froid.

Cette action, quelquefois répétée, transforme la neige mobile en une masse ferme et résistante, qui le deviendra plus encore par l'effet de la pression quand dix ou vingt couches, arriéré de dix ou vingt années, pèseront les unes sur les autres.

L'accumulation des neiges de l'hiver, fixées par le soleil de l'été, peut à la longue modifier le relief d'une montagne. Si elle est très-déchirée, les creux ne tarderont pas à être comblés, tandis que les arêtes se dénuderont entièrement; si elle est massive au contraire, la neige, en s'y entassant, fera disparaître toutes les inégalités. Dans les deux cas, il y aura nivellement; mais dans le premier la montagne n'en paraîtra que plus abrupte et plus déchirée, par suite du contraste entre l'éclat des neiges et les rochers noirs; dans le second tous les angles auront disparu, et l'on aura des dômes parfaits. L'aspect d'une cime peut être ainsi transformé. Le Galenstock en offre un exemple. Voisin des pics les plus ardus des Alpes bernoises, le Finsteraar, le Schreckhorn, il se fait remarquer, quand on passe le Grimsel, par sa forme en demi-coupole : au sud il est à pic, comme si la moitié de coupole qui manque s'était détachée, en laissant à nu un affreux précipice; au nord, la ligne de faîte se montre arrondie, et couverte partout, ainsi que les flancs qui y conduisent, d'un magnifique manteau de neige. Si l'on gravit cette belle calotte, promenade facile quand la neige n'est pas trop dure, on verra en certains points affleurer les rochers d'une arête ensevelie, et l'on pourra se convaincre que le Galenstock est un pic de la

même famille que le Finsteraar et le Schreckhorn: seulement les ravines en ont été comblées.

Toutefois, si l'on veut se faire une juste idée de ce que la neige peut ajouter au relief des montagnes, il vaut mieux visiter, non les Alpes bernoises, qui sont trop abruptes, mais les grandes coupoles des Alpes pennines, celles du massif du Mont-Rose, le Mont-Blanc, surtout le Combin. Le Combin est peut-être le plus parfait des dômes des Alpes: c'est le type du faîte neigé. Les frimas ont tout envahi. Ce ne sont que neiges sur neiges, et les angles, les brisures, les aspérités ont disparu pour faire place à des formes moulées et caressantes. Ainsi vêtue, la montagne n'a pas beaucoup moins de fierté; mais elle a pour l'œil quelque chose de plus calme et de plus reposé. On a vu des arbres, des tilleuls séculaires, s'arrondir avec la même grâce hardie. La croupe d'un cheval sauvage, le port de son cou, les mouvements de sa crinière ondoyante, ont aussi quelque analogie lointaine avec la noble pose de ce géant des Alpes, immobile à l'horizon. Qui donc a fait ce chef-d'œuvre? Les voyageurs n'y songent guère; ils contemplent le tableau en oubliant l'artiste, et plus d'un croirait à quelque mystification, si on lui disait sans préambule que ce sont les jeux du vent et de la neige qui, de ce bloc informe, ont fait un modèle de grâce et de radieuse majesté.

En modifiant le relief des montagnes, l'accumulation des neiges en exhausse les sommets. Plusieurs cimes sont chargées d'une croûte glacée qui mesure de 20 à 50 mètres d'épaisseur, parfois davantage. Quand elle est coupée de ma-

nière à ce que sur un point quelconque on en voie la tranche, on y distingue une stratification confuse, et l'on voudrait compter les couches, comme on fait pour les arbres. Ce n'est guère possible, soit parce que les couches ne sont pas assez nettement distinctes, soit parce que ces tranches à pic sont presque toujours d'un abord périlleux ; mais on en voit assez pour deviner dans ces entassements le travail des siècles. Cependant, si considérables qu'ils soient, on se demande pourquoi ils ne le sont pas beaucoup plus encore. Il est des sommets en forme d'esplanade, qui sembleraient devoir s'exhausser indéfiniment. Un décimètre par an ferait dix mètres par siècle, cent mètres par mille ans. Depuis que les Alpes sont debout, les neiges devraient s'être élevées sur certains faîtes élargis à une phénoménale hauteur. D'où vient qu'il en reste à peine de quoi rivaliser avec l'orgueil des constructions humaines ? Fondé sur le roc, au sommet du Mont-Blanc, le Panthéon percerait de son dôme les neiges qu'y ont entassées les hivers de tant de siècles. Où sont les masses disparues ?

La réponse ne semble pas facile. Tout indique que ce sont des eaux fixées sur la montagne, des eaux qui ne reverront plus l'Océan, et enlevées pour toujours à la circulation universelle. On dirait qu'elles font corps avec la cime qu'elles couronnent. Pour être rendues à la plaine, il faudrait qu'elles s'écoulassent. Mais on cherche en vain quelque trace de mouvement, ou si l'on en trouve, ce ne sont que des traces d'un mouvement tout local. Voici, par exemple, un rocher qui sort de la neige, nous

voulons y atteindre, et il nous faut franchir d'un saut une large et profonde fissure. Pourquoi cette solution de continuité ? Elle est due sans doute à la réverbération du rocher, qui a fondu la neige tout autour. Plus loin, c'est un brusque changement de pente. Prenons garde, car voici des gouffres séparés les uns des autres par des ponts voûtés ou par de véritables chaussées, et rangés à la file de manière à former une ligne qui coïncide avec celle du changement de la pente. L'ouverture en est souvent si étroite qu'il n'y pénètre qu'une clarté vague et diffuse ; mais, quand le regard peut y plonger, il a peine à se détacher des reflets qui s'y jouent. La masse, en se tassant, doit s'être brisée le long de l'angle vif formé par le changement de la pente, et les neiges fraîches, avec leur singulière facilité à se soutenir, paillette sur paillette, auront rapproché les parois disjointes par des avant-toits surplombants.

Les bords de ces gouffres sont souvent le théâtre de singulières formations, qui témoignent aussi, à leur manière, d'un travail des neiges, mais toujours d'un travail sur place. La plus curieuse est celle qui doit son nom de *sérac* à une vague ressemblance avec une espèce de fromage qu'on fabrique dans les chalets des Alpes. On voit bien que ce ne sont pas les naturalistes, mais les vachers de la montagne qui les ont baptisés. Les séracs ont l'aspect de cristaux de glace. Il y en a de fort beaux au Goûté, de plus beaux encore au Combin. De Saussure a évalué à cinquante pieds la hauteur de ceux du Goûté. Cette mesure, calculée à distance, au moyen d'un télescope, doit être un minimum. On

se demande comment se forment les séracs. Autant que j'en ai pu juger, il n'y en a guère que sur les sommets très-chargés de neige et aux pentes accidentées. Il faut les chercher sur les lignes de faîte ou bien dans le voisinage des excavations, lorsque la pente change brusquement. Supposez que la muraille de neige qui forme la lèvre inférieure d'un de ces abîmes entr'ouverts soit coupée de deux fissures transversales, et vous aurez le socle d'un sérac. L'air joue alentour, et les alternatives de chaud et de froid en cristallisent toutes les surfaces. Puis il tombe une brasse de neige fraîche ; si elle réussit à se maintenir sur ce piédestal, elle ne tarde point à faire corps avec lui. Le sérac se trouve exhaussé d'un étage, et ainsi de suite[1]. Les uns représentent un cube, d'autres figurent une pyramide. On y distingue une stratification confuse, et la partie supérieure, souvent endommagée, semble n'avoir pas encore acquis une bien grande consistance. Au Goûté, ils forment une rangée de créneaux le long de l'arête ; au Combin, ils sont disposés en demi-cercle sur une brisure de la pente ; d'abord ils se touchent tous, comme les perles d'un collier, puis la file présente des lacunes. C'était ainsi du moins en 1858. Le chemin que l'on suivait pour atteindre la cime passait à cent pas du plus beau des séracs détachés, pyramide régulière à quatre pans, qui, même à prendre la face tournée en amont, mesurait au moins le double de la hau-

[1] Ceci est moins une explication qu'une description. Les séracs sont d'un abord difficile et n'ont pas été l'objet d'études suffisantes.

teur que de Saussure attribue à ceux du Goûté. Il était là, solitaire au milieu des neiges, mystérieux comme les pyramides et les sphinx qu'on voit surgir des sables de l'Égypte. Ce n'était cependant qu'une fantaisie de la nature, dont le temps a déjà fait justice. D'autres voyageurs ont suivi la même route et n'ont pas revu le sérac géant. Il aura glissé sur la pente, et se sera brisé dans sa chute, comme deux de ses compagnons le firent sous nos yeux.

Ces phénomènes singuliers, gouffres, séracs, n'empêchent pas que les très-hautes régions glaciaires ne paraissent, au premier coup d'œil, vouées à une éternelle immobilité. C'est un monde à part, où, sauf dans les jours d'orage, règnent le silence, le repos et la lumière. Pas une goutte d'eau ne coule à la surface de ces champs glacés; on est trop loin pour entendre le murmure des cascades de la vallée. Rien n'y trouble la pureté des neiges. Le vent n'y transporte guère la poussière de la plaine, et, s'il en trouve encore à enlever sur l'âpre surface des rochers, à peine l'a-t-il déposée qu'elle disparaît sous une couche de neige fraîche. La même chose arrive aux petits cailloux et aux gros blocs qui tombent des parois escarpées, en sorte que la neige resplendit immaculée. Rien n'égale l'éclat du vernis de glace solide qui la protége souvent, surtout dans l'arrière-saison. Lorsqu'en plein midi et par un ciel sans nuages toutes les pentes sont également éclairées, il se produit une telle quantité de lumière réfléchie que l'œil ne la supporte plus. De quelque côté que l'on regarde, on ne rencontre que scintillements et éblouissements. Si, au contraire,

le ciel est voilé et que tout soit dans l'ombre, les distances s'effacent : on croit toucher de la main des cimes éloignées, dont l'uniforme et mate blancheur produit je ne sais quelle impression fantastique et lugubre; l'esprit est comme accablé par cette monotonie de teintes au milieu de formes colossales qui échappent à toute mesure. Mais le soir et le matin, quand les rayons du soleil arrivent horizontalement, les distances s'accusent, souvent même s'exagèrent, les plans successifs se dessinent, les nuances se font valoir mutuellement, et l'on compte une gamme infinie de tons entre la blancheur veloutée des neiges à l'ombre et les feux rayonnants des glaces au soleil. Les courbes de la pente, infléchies doucement, semblent se prolonger à l'infini, et les rares accidents que l'on rencontre sur la route, ces tombeaux entr'ouverts, ces séracs immobiles et toujours menaçants, n'interrompent l'imposante simplicité du paysage que pour en rendre l'impression plus forte. L'image de la mort flotte vaguement au milieu des pensées diverses qu'inspirent tant de splendeurs : on la voit assise à l'entrée des gouffres d'azur; mais ce n'est plus le squelette hideux, le spectre décharné qui hante les imaginations effrayées, c'est l'image de la mort qui est immobilité, non de la mort qui est pourriture, et il semble qu'il y aurait quelque charme à dormir dans un de ces tombeaux que n'a pas creusés la pelle du fossoyeur, où la corruption ne pénètre pas, qui n'ont point été mesurés à la taille du corps, et où l'on aurait au moins de l'espace, de l'air et une douce lumière.

Mais si tout est immobile, où donc sont les neiges qui manquent aux sommets? Quelle force secrète a pu les rendre à la liberté? Si cette force existe, elle agit mystérieusement, car rien n'en trahit les effets. Rien, c'est trop dire. Du haut des cimes la vue est libre, elle plonge dans les vallées, et l'on voit les frimas s'y continuer en longues coulées glaciaires. Sont-ce vraiment des coulées? Le trop plein des hautes neiges s'épanche-t-il là-bas? La supposition peut paraître bizarre, et cependant elle se présente involontairement à l'esprit, et plus on regarde plus on a de peine à y échapper. Si l'immobilité règne dans l'entourage immédiat du spectateur, chacune des grandes lignes du paysage semble au contraire lui révéler un mouvement. Les transitions sont insensibles entre le pur éclat des cimes et les teintes bleues ou grises du glacier. Les neiges des hautes pentes, suspendues aux flancs des ravines, paraissent prêtes à tomber; plus bas s'ouvrent de vastes réservoirs remplis jusqu'aux bords; les flots glacés en extravasent, et une fois engagés dans le vaste lit que leur offrent les deux versants d'une vallée, ils en suivent les contours et en dessinent les sinuosités aussi bien que le ferait un fleuve. Sur leurs bords verdissent les forêts et les pentes gazonnées; mais ils n'en continuent pas moins leur marche envahissante, refoulant au loin les hameaux.

Pour décider entre ces deux impressions contraires, il faut tout voir et tout voir de près. Descendons. Ce qui se passe à la naissance des vallées nous révélera peut-être l'énigme des sommets.

II

Si l'on part de quelque sommet très-élevé, la Jungfrau, le Combin, surtout le Mont-Blanc, on pourra descendre plusieurs centaines de mètres sans rien remarquer de nouveau. La neige que le pied foule reste la même ; sur les tranches qu'elle forme au bord des précipices, on découvre toujours une stratification confuse, et de temps en temps on rencontre un sérac à admirer ou un gouffre à éviter. Cependant on approche des hauts bassins cachés au pied des cimes, et des changements apparaissent. La neige perd sa finesse et sa sécheresse premières ; ses aiguilles s'agglomèrent et forment ensemble de petites pelottes ou des grains qui ressemblent assez aux grains de grésil, sauf qu'ils sont plus irréguliers. Cette transformation se continue par degrés insensibles, mais ininterrompus ; les grains deviennent plus gros, ils s'agglutinent, et la neige prend l'apparence d'une sorte de mortier, que les gelées de la nuit peuvent rendre assez dur pour qu'il soit nécessaire d'employer la hache quand on veut y tailler des marches. Elle est aussi moins pure. La couleur en est terne. On commence à rencontrer quelques débris, de petits cailloux, du sable, de la poussière, parfois des feuilles sèches apportées par le vent.

Un moment capital est celui où ce mortier devient assez homogène pour que l'eau puisse couler à la surface au

lieu de se perdre par infiltration. Ici encore les transitions sont lentes. On trouve d'abord des flancs bien exposés où, sous l'action du soleil, une couche de quelques centimètres se transforme en une sorte de gelée visqueuse, mais sans écoulement apparent. Sur les points où deux pentes convergent, l'eau filtre assez abondamment pour que les trous faits avec le fer du bâton s'emplissent au moment où on le retire. Plus loin, cette gelée liquide, qui n'est pas encore de l'eau et qui n'est déjà plus de la neige, commence à s'écouler pesamment ; puis un ruisseau se prononce, un ruisseau dont la marche est embarrassée par les neiges à demi fondues qu'il entraîne, mais qui a déjà la force de se creuser une rigole ; il la déblaie petit à petit, et le voilà enfin qui court joyeux et limpide dans un lit d'instant en instant plus marqué et plus uni. On peut hâter le moment où se forment les ruisseaux des hautes neiges en leur creusant un canal au moyen de quelque grosse pierre que l'on fait glisser. Le canal établi, les eaux s'y précipitent.

Quand on est descendu jusque dans la région des premiers ruisseaux, on touche au moment, plus décisif encore, où la neige, après avoir été fine poussière, grains de grésil, mortier friable, sera enfin de la véritable glace. A vrai dire, ce n'est pas de la glace lisse comme celle de nos étangs et de nos fontaines. Si on en détache un morceau et qu'on le laisse fondre au soleil, il se décompose ; si on le frappe à coups de marteau, on sent qu'il se désagrége plus encore qu'il ne se brise ; on y soupçonne des espaces vides, des lacunes, et lorsqu'on le plonge dans un liquide coloré,

on découvre tout un réseau de fissures capillaires par où le liquide pénètre de part en part. A l'état sec, cette glace est opaque, à cause de l'air qu'elle contient; il faut qu'elle soit baignée d'eau pour devenir transparente. Néanmoins c'est bien de la glace et de la glace dure, sinon tout à fait homogène. La hache la fait sauter en esquilles, et les ruisseaux y creusent des sillons aux parois merveilleusement polies.

D'autres phénomènes signalent l'apparition de cette glace, qui constituera désormais la substance même du glacier. Les principaux sont les crevasses et les moraines. Nous avons rencontré des gouffres près des cimes; mais c'étaient des cavités irrégulières, des vides souvent dissimulés et qui s'élargissaient de haut en bas; les crevasses proprement dites suivent une direction beaucoup plus nette et s'évasent à l'ouverture. Les gouffres supérieurs peuvent avoir toutes les formes; les crevasses sont des fentes allongées et relativement étroites. Les moraines indiquent mieux encore les transformations que subit la neige à mesure qu'on s'éloigne des hauteurs. On sait combien les rochers des Alpes sont ruinés. Chaque printemps ils se dépouillent d'une grande quantité de blocs que détachent les alternatives de gelée et de dégel. Il n'y a pas dans toute l'étendue des Alpes une seule paroi au pied de laquelle on ne trouve un rempart de débris. Ces débris encombrent les pâturages, ils encombrent aussi les glaciers; mais dans les régions élevées ils restent ensevelis sous la neige, et il faut qu'elle acquière un certain degré de consistance pour être capable de porter d'abord des cailloux, puis des blocs de plus en plus

gros. Quand elle est enfin passée à l'état de glace, elle porterait des quartiers de montagne. A partir de cet instant, tous les débris qui atteignent le glacier s'entassent en désordre sur les bords, et y forment de longues collines irrégulières, reposant moitié sur la glace, moitié sur la terre ferme : ces collines sont les moraines.

Une fois que l'on a ces trois choses, le ruisseau, la crevasse, la moraine, qui toutes trois se rattachent à la transformation de la neige en glace, on est entré dans une zone nouvelle, à laquelle certains naturalistes réservent exclusivement le nom de *glacier*. Où est la limite entre les neiges des hauteurs et le glacier proprement dit ? Elle varie selon les versants, les chaînes, les massifs ; elle varie aussi selon les années. Peut-être ne prendrait-on pas assez de marge en disant qu'elle oscille entre 3000 et 2400 mètres. Parfois on peut l'indiquer avec précision, la montrer de la main ; mais il est tout aussi fréquent qu'elle soit vague, indécise, et qu'on puisse faire un assez long trajet sans savoir au juste si l'on marche sur de la neige ou sur de la glace. Ce qui à l'extérieur distingue essentiellement les deux zones, c'est que, sous forme de glace ou de neige, peu importe, les frimas occupent dans la première toute la montagne, sauf les pentes trop raides ou trop exposées au vent, tandis que dans la seconde ils ne se maintiennent guère qu'au fond des vallées ou dans les dépressions du sol, entre des versants qui se dégarnissent en été et souvent se couvrent de verdure. Dans la première il n'y a qu'une saison, un hiver de douze mois, moins rude en juil-

let qu'en décembre; dans la seconde il y a deux saisons, un hiver de neuf mois, pendant lequel elle se confond avec la zone supérieure, et un été de trois mois, pendant lequel elle s'en distingue en se dépouillant de l'uniforme linceul des neiges fraîches pour montrer au grand jour ses crevasses, ses ruisseaux, ses moraines. La zone supérieure est celle du plein océan des hautes neiges ; la zone inférieure comprend les golfes de glace qui font saillie et descendent jusque dans les régions habitées.

J'ai dit les golfes, j'aurais pu dire les fleuves, car les indices de mouvement deviennent si nombreux et si clairs qu'ils doivent frapper les yeux les moins attentifs. Qu'est-ce que ces crevasses qui à chaque instant coupent le glacier et obligent à de longs détours? Peut-être ne remarquera-t-on d'abord que les belles teintes de leurs parois ; mais on deviendra plus curieux, si l'on a la chance d'en voir une se former tout à coup. Une détonation se fait entendre, elle se prolonge au travers de la masse, des blocs ébranlés par la secousse glissent sur la pente, et l'on se demande, lorsqu'on n'y est pas habitué, si l'on assiste à un tremblement de terre et ce que signifie ce coup de théâtre. Cependant on regarde, on cherche, et l'on finit par découvrir une fente imperceptible, parfois très-longue, mais si étroite, qu'il n'est pas toujours facile d'y introduire un lame de couteau. Il faut une bien violente tension et une résistance presque égale pour produire avec tant de fracas et d'effort une brisure si imperceptible.

Les moraines nous fournissent une seconde preuve, plus

directe et plus positive, du mouvement qui entraîne ces masses gelées. Elles se forment au bord du glacier, au pied des rochers qui le dominent. Si le glacier se trouve coupé par un îlot de terre ferme qui le divise en deux bras, l'extrémité de l'îlot devient le point de départ d'une traînée de débris, qui se prolonge indéfiniment sur le dos du glacier. Le même phénomène se produit invariablement à la jonction de deux glaciers. Si l'inclinaison est nulle ou très-faible, cette moraine de surface ne peut pas s'être produite par un glissement des matériaux. Ils doivent avoir été transportés, mais comment ? Les eaux n'y sont pour rien, car la moraine ne cherche pas la ligne de plus forte pente ; elle va droit son chemin, coupant les creux en travers et passant par-dessus les collines de glace. Souvent même elle est portée sur une sorte de chaussée. Toutes les suppositions qu'on peut faire échouent devant les faits, sauf une seule, mais celle-là si naturelle que d'elle-même elle se présente à l'esprit : il faut que le glacier chemine et transporte les blocs.

Les glaciers n'offrent rien de plus caractéristique que ces moraines de surface. Le témoignage en est clair non-seulement pour les naturalistes habitués à observer, mais pour tout le monde. Elles rendent sensibles à l'œil le mouvement du glacier ; ce sont des convois qu'il entraîne avec lui.

Mais les plus intéressantes ne sont ni celles qui naissent au pied d'un îlot, ni celles qui se forment à la jonction de deux affluents, ni celles qui s'allongent sur les bords. Il en

est qui émergent soudain à la surface du glacier sans cause apparente. D'où viennent-elles? Levez les yeux, et vous verrez à une certaine distance au-dessus du point où elles apparaissent, fort en arrière peut-être, quelque promontoire rocheux qui fait saillie. C'est de ce promontoire qu'elles transportent les débris; c'est là qu'est leur véritable origine; seulement leur partie supérieure se dérobe sous le résidu des neiges d'un ou plusieurs hivers. Si l'on en doute il est souvent facile d'en obtenir la preuve directe. Il n'y a qu'à faire collection des diverses espèces de pierres qu'elles charrient; peut-être y trouvera-t-on quelque spécialité inconnue aux moraines voisines; s'il en est ainsi, allez droit au promontoire signalé comme leur point d'origine, et vous y trouverez en place la roche qui a fourni les spécialités de la moraine.

Un géologue qui a étudié une montagne peut dire de quoi est composée chaque moraine des glaciers qui pendent sur ses flancs. Souvent une cime est d'une autre formation que les masses qui lui servent de contre-forts; les seules moraines qui partent du sommet ou qui peuvent en recevoir des débris, charrient des blocs analogues à ceux du sommet lui-même. Qu'est-ce à dire, sinon que les moraines accusent un mouvement non-seulement à partir du point où elles apparaissent, mais à partir de leur véritable point d'origine. qui peut être fort au-dessus, en pleine région des hautes neiges. Ainsi s'explique l'énigme des sommets. Ce qui leur manque a pris la même route que les moraines. Le trop plein s'en est écoulé sur les flancs de la montagne. mais cet

écoulement s'est accompli avec une lenteur voisine de l'immobilité, et sous l'uniforme manteau des neiges fraîches qui couvre et ensevelit tout ce qui pourrait le trahir.

III

Nous pouvons donc envisager les glaciers proprement dits non comme des golfes tranquilles, mais comme des coulées qui pénètrent plus ou moins avant dans une région que rien d'ailleurs ne condamnerait à une absolue stérilité. L'aspect en varie selon les accidents du chemin par où ils s'échappent vers la plaine. Parfois, au sortir des hauts bassins de la montagne, le glacier s'engage dans une longue vallée au fond presque plat ou doucement incliné. Dans ce cas, on a ce qu'on pourrait appeler le glacier *tranquille*. Ces glaciers tranquilles ne sont pas les moins intéressants : ils ont aussi leur majesté ; ils ont en outre cet avantage particulier qu'on peut les parcourir aisément et en étudier les détails. Il en est du glacier comme des plages de la mer : impossible d'y faire une simple promenade sans trouver mille sujets d'observation ; nous ne mentionnerons que les plus saillants. La première place revient de droit au ruisseau du glacier. Dans ces froides solitudes, comme dans les vallons de la plaine, rien n'anime le paysage autant que le mouvement de l'eau. Le ruisseau, c'est la vie, c'en est au moins l'image. Les ruisseaux de terre ferme se creusent un lit où ils s'emprisonnent pour toujours ; ce lit a toute une

histoire, le ruisseau y lutte de son mieux contre les accidents qu'il rencontre, il l'obstrue, il l'approfondit ; il s'y fait lac quand le passage est fermé, cascades sur les gradins qu'il faut franchir ; il y murmure, il y gronde, il y rejaillit, il y arrose des plantes, il y entretient à la fois la fertilité et le changement. Le ruisseau du glacier est chose plus éphémère ; il ne dure qu'un été, il n'a pas le temps d'approfondir son lit, il rencontre en chemin peu d'obstacles, il n'a pas de rochers à contourner, pas de plantes à arroser : c'est une création beaucoup plus simple, un filet d'eau dans un sillon de glace, rien de plus ; mais cette eau est la plus limpide qu'il y ait au monde, et ce sillon est un lit d'azur. Les parois en sont si parfaitement polies que le ruisseau y glisse sans frottement, et passe sans qu'on l'entende. Point de vagues, point d'écume, point de lutte, point d'hésitation ni de petites colères ; c'est la vie facile, la grâce sans effort, l'obéissance parfaite et l'idéale limpidité.

Les ruisseaux du glacier n'ont pas tous la même destinée. Quelques-uns, avant d'avoir eu le temps de grossir, arrivent au bord d'une crevasse et y tombent en pluie de perles. Si la crevasse est ouverte jusqu'au sol, il ne leur reste qu'à cheminer obscurément sous les glaces ; sinon, ils la remplissent à moitié, et trouvent des canaux intérieurs qui les ramènent au jour. Il en est qui jaillissent en brillante fontaine à quelques cents pas au-dessous de l'abîme où ils ont disparu. D'autres réussissent à éviter les crevasses, et deviennent, grâce aux affluents qu'ils reçoivent, de véritables

torrents, mais toujours des torrents cristallins, qui coulent sans révolte et sans bruit. Cependant ils finissent, eux aussi, par rencontrer quelque gouffre; il faut voir alors les belles et mystérieuses cascades, et comme le flot transparent disparaît en gerbes ondoyantes dans la profondeur voilée d'azur. Quelquefois ils trouvent en chemin des anses où ils forment des lacs. C'est toujours une chose ravissante qu'une nappe de cette eau si parfaitement claire, immobile dans un bassin d'émeraude; les plus purs sont les plus beaux, et il faut les chercher dans les parties du glacier où il y a le moins de débris. Néanmoins ceux qui naissent dans le voisinage immédiat des moraines ont bien aussi leur intérêt : leurs bords, constamment fondus par l'action de l'eau, ne tardent pas à s'escarper, et la moraine y déverse ses matériaux, qu'on voit entassés au fond, et dont on distingue tous les détails. La plupart de ces lacs ont une existence éphémère. Tôt ou tard une crevasse les traverse, et ils se vident aussitôt. Alors les matériaux mis à sec protégent contre le soleil la glace qu'ils recouvrent, et comme le soleil agit partout alentour, ils s'élèvent petit à petit, si bien qu'au bout de quelques mois, au lieu d'être emprisonnés dans une dépression, ils couronnent une éminence. Pendant ce temps le glacier marche, et cette colline chargée de débris s'éloigne de son lieu d'origine. S'il se forme un second lac à l'endroit où était le premier, il lui arrivera quelque accident semblable, de sorte qu'après quelques années cinq ou six monticules de blocs voyageront à la suite les uns des autres.

Les choses se passent un peu différemment quand il s'agit de très-petits lacs alimentés par de très-petits ruisseaux qui ne charrient que de menus débris. Le fond de ces lacs, ou plutôt de ces baignoires, se recouvre à la longue d'une couche de sable ou de fin gravier, qui, la baignoire vidée, protége aussi la glace contre les rayons du soleil. Bientôt il se forme à la place du lac disparu un cône régulier, qui ressemble à une très-haute fourmilière, et qui s'escarpe de jour en jour, jusqu'à ce que le sable glisse et se répande de tous les côtés. Le cône alors fond rapidement ; mais autour de lui s'élève une autre colline en forme d'anneau avec un cratère au centre. Si par hasard les débris qui recouvrent cette nouvelle colline viennent à glisser dans le cratère, il en naîtra un second cône qui a beaucoup de chances de produire un nouvel anneau, et ainsi de suite jusqu'à éparpillement complet des débris protecteurs. Une fois séparés, ils n'ont plus la force de garantir la glace ; ils contribuent au contraire à en accélérer la fonte, parce qu'ils se réchauffent de part en part, de sorte qu'après avoir siégé sur des cônes élevés, lorsqu'ils étaient réunis, ils s'ensevelissent, dès qu'ils sont isolés, au fond de petits entonnoirs. En certains endroits on rencontre des multitudes de ces entonnoirs, et à quelque distance on aperçoit des groupes de cônes qui pyramident en famille.

Le voyage des débris à la surface des glaciers s'opère en général avec une grande régularité. Les moraines sont de longues traînées, qui s'élargissent ou se resserrent avec le glacier, et suivent une route parfaitement déterminée.

Chaque bloc chemine à son rang, et il ne leur arrive guère de se devancer les uns les autres. Quelquefois cependant une pierre de fortes dimensions se détache de la masse et glisse en dehors. Autant la marche du grand convoi est bien réglée, autant celle des blocs isolés est sujette à des accidents bizarres. Ce sont des déserteurs, livrés à eux-mêmes et à toutes les chances du hasard. Ils ont coutume de *tabler*, comme disent les naturalistes, c'est-à-dire que, grâce à la fonte plus rapide autour d'eux que sous eux, ils finissent par se trouver perchés sur un fût de glace. Les dalles plates enlevées à quelque paroi schisteuse représentent assez bien, ainsi perchées, une table à un pied ; mais les rayons obliques du soleil attaquent la colonne qui les supporte, et les blocs tombent lourdement. Glissant alors selon la direction des pentes, ils accomplissent de véritables voyages en zigzag, s'écartant à droite pour revenir à gauche, avançant pour reculer. Ils ne vont pas loin toutefois sans rencontrer une crevasse ; si elle est assez grande, ils s'y engouffrent et restent pris entre ses parois ; puis, le glacier fondant toujours, au bout de quelques semaines, de quelques mois ou de quelques étés, ils reparaissent à la surface et recommencent à tabler, jusqu'à ce qu'ils tombent dans une nouvelle crevasse. Ces aventures se continuent indéfiniment, car une fois qu'ils ont quitté les rangs, ils ont peu de chances d'y rentrer : la moraine chemine en talus, et c'est tant pis pour les déserteurs.

« Sont-ce des terres labourables ? » demandait une jolie Parisienne en montrant les moraines qui s'étalent sur la

Mer de glace au-dessus du Mont-Anvert. On peut au moins se demander si ce sont des terres absolument stériles, et s'il n'y a rien à y observer que la position des blocs et les accidents de leur voyage. Les flancs de la montagne commencent à verdoyer. Voici des arbustes au bord même du glacier, plus bas des forêts. Déjà l'on entend les clochettes des vaches et la corne du chevrier. Pourquoi les blocs tombés de ces pentes n'auraient-ils pas conservé quelque trace de vie? En se donnant la peine de chercher, on y découvrira dans quelque anfractuosité de la pierre des restes de végétation desséchée. Il y avait là une saxifrage, ou une androsace. Tel de ces blocs a dû être émaillé de jolies plantes; mais depuis qu'il voyage sur le glacier, elles ont toutes péri, toutes sans exception, sauf peut-être quelques pauvres lichens qui ont la vie plus dure, et qui n'ont pas encore eu le temps de périr tout à fait.

La moraine est déserte. Le glacier l'est-il aussi? A première vue on le croirait peuplé seulement de cadavres : ici un papillon, ailleurs une mouche ou tel autre insecte. Dans la plaine on rencontre peu de cadavres d'animaux. La vie s'y entretient de ses propres dépouilles, et partout abondent les insectes voraces, armés de pinces et de crocs, qui font la chasse aux morts. Le papillon qui tombe épuisé sur le bord de la route a le temps de voir, avant de mourir, s'il sera la proie des fourmis ou des carabes; mais chasseurs et victimes ne s'aventurent sur le glacier que pour y périr d'engourdissement ou de lassitude, et ils y dorment les uns auprès des autres, garantis de la corruption par le froid

linceul qui les entoure. Ils s'incrustent dans la glace, et s'y creusent une fosse en forme d'entonnoir, de la même manière que les petits débris. Il n'est point rare d'en trouver en telle quantité qu'il suffirait de quelques heures pour faire une riche collection des insectes ailés qui habitent les vallées avoisinantes. Le glacier est un cimetière.

En recherchant les corps morts, on soulèvera peut-être quelque dalle pour voir ce qu'elle recouvre. Regardons bien, car c'est là qu'il y a chance de trouver trace de vie. Chose curieuse, le glacier, qui est rebelle à toute végétation, a pourtant une faune, mais une faune qui ne se compose que d'une seule espèce, presque microscopique. Ce sont de petits insectes qui sautent fort bien; aussi les a-t-on nommés les puces du glacier. Noirs et brillants, ils ont des antennes assez longues et comme des écailles sur le dos. Ils sont d'ailleurs si petits qu'ils s'insinuent dans les moindres fissures de la glace, et y trouvent des routes invisibles, très-suffisantes pour eux. Il semble difficile qu'ils y fassent la chasse à quoi que ce soit: ils ont tout l'air de vivre de l'eau du glacier; peut-être, avec leurs fins organes, y trouvent-ils encore des atomes cachés de substance organique. Qui sait d'ailleurs s'il n'y a pas des habitants inconnus dans la glace elle-même? On connaît la neige rouge. Elle n'est pas particulière aux glaciers; on la trouve à une hauteur de 2,000 mètres environ, et le plus souvent sur des pentes d'où la neige disparaît en été. La coloration en est due à la présence d'une multitude de petits infusoires. Si au lieu d'être rouges ces infusoires étaient d'un gris blanchâtre,

ou s'ils n'étaient pas assez nombreux pour changer la coloration générale des neiges, est-il bien sûr qu'on les eût remarqués ?

Ces commencements de vie enfouis dans les neiges ne se révèlent qu'à l'observateur attentif, et pour le touriste en promenade le glacier demeure un champ désert, avec des corps ensevelis à la surface. Malheureusement ce n'est pas à la surface seulement qu'il recèle des cadavres ; il y en a dans l'intérieur, et de plus grands que ceux des insectes ailés. Il les rendra tôt ou tard : tout ce qu'il contient revient au jour une fois ou l'autre. Il n'aime pas la saleté, disent les montagnards. Mais il est plus prompt à engloutir ses victimes qu'à les rendre, et ce n'est pas sans un vague sentiment de terreur qu'on sonde du regard les abîmes dont il est coupé. De tous les accidents du glacier, les crevasses sont celui qui fait le plus d'impression. Quand on se promène sur un glacier, on n'en laisse passer aucune sans essayer d'en voir le fond. Quelquefois on peut y descendre, en se dévalant à l'une des extrémités, au point où s'en rapprochent les parois ; mais si l'on peut descendre dans une crevasse, c'est ordinairement qu'elle est en train de se fermer et qu'il n'en reste que le vase supérieur. Les belles crevasses sont celles dont on ne voit pas le fond. Seules elles donnent l'idée de ce que peuvent être les reflets à l'intérieur du glacier. Les ténèbres qui règnent dans la profondeur se transforment en un sombre azur, qui devient plus lumineux à mesure qu'on approche de la surface, et il est impossible de rien imaginer de plus doux à l'œil que ce passage de la

nuit au jour à travers toutes les nuances du bleu le plus pur. A défaut de sonde, on y jette des pierres apportées à force de bras des moraines les plus voisines. On se penche sur le bord pour voir et pour entendre : on ne voit presque rien, la pierre a bientôt disparu ; mais elle rebondit de parois en parois, et l'on entend distinctement une vibration musicale, qui se communique à toute la masse du glacier. On dirait un orgue immense, d'où s'échappe une note sourde et prolongée, funèbre gémissement de ces vastes tombeaux.

Tel est le glacier *tranquille* ; mais il est rare qu'un glacier chemine longuement par une route unie et douce. Les plus favorisés finissent par arriver au-dessus de quelque pente abrupte où il faut bien qu'ils s'engagent. Plusieurs n'abandonnent les hauts réservoirs de la montagne que pour se précipiter par une gorge étroite ou se déverser sur des flancs escarpés. Les glaciers précipitueux ne sont jamais des glaciers tranquilles. L'escalade en est difficile, sinon impossible, et le plus souvent on ne peut les observer que du dehors. Le nombre des crevasses est en raison de la pente et des aspérités du sol, deux choses qui vont ordinairement ensemble ; aussi pour peu que la pente devienne ardue, le glacier se transforme en un fouillis de blocs qui semblent prêts à se ruer les uns sur les autres, et auxquels on donne quelquefois, bien à tort, le nom de séracs. On compare volontiers ces chutes de glace à une cataracte dont les flots auraient été soudain convertis en masses gelées. L'image n'est pas tout à fait juste. Les flots liquides se suivent sans interruption ; les flots du glacier sont par-

tout brisés et entrecoupés. Les premiers se déploient en gerbes ondoyantes et jusque dans les rejaillissements les plus impétueux conservent encore de la flexibilité et de la grâce; les derniers, rigides et compactes, se déchirent à angle vif, et ne se prêtent à descendre que par un violent effort. Le désordre des cataractes du glacier se produit d'une manière graduelle. Au point où l'inclinaison devient tout à coup plus sensible, on voit courir de larges crevasses transversales entre lesquelles se dressent des tranches solides, épaisses et régulières: le glacier se feuillette. A mesure que la pente se prononce, les crevasses se rapprochent, et la dislocation commence. Enfin voici la chute proprement dite; les tranches deviennent des lames qui se brisent en tout sens, et bientôt le glacier n'offre plus qu'un inextricable entre-croisement, un dédale de blocs et d'abîmes. Les blocs, tous penchés en avant, comme s'ils avaient hâte de passer, figurent des pyramides, des obélisques, des tours, des créneaux ruinés, des pans de murs contournés et tordus. Celui-ci surplombe, celui-là s'appuie sur l'épaule du voisin. On en voit qui sont plus épais par le haut que par le bas. Plusieurs sont percés à jour; de plusieurs autres il ne reste qu'une socle informe, et une cassure fraîche indique une chute récente. L'esprit le plus fécond n'inventerait pas la moitié des formes qui se pressent dans ces accumulations de cristaux irréguliers. Le soleil les fait varier chaque jour, comme chaque jour il en rend l'équilibre plus incertain. Ses rayons pénètrent dans les hachures jusqu'à la base même des blocs pour les fondre et les ronger sans

cesse. De minute en minute on entend quelque craquement, et l'on voit disparaître dans l'abîme un de ces géants trop hardiment posés. A part ces soudaines ruptures d'équilibre, l'œil ne perçoit pas de mouvement, et pourtant on sent que toute la masse se meut, et qu'il s'y fait un travail qui ne s'interrompt pas un instant. Jamais avec l'apparence de l'immobilité, la nature n'a mieux réussi à donner l'illusion du mouvement, et il résulte de ces impressions contraires un effet fantastique, qui saisit les imaginations les plus ingrates. Au milieu de ce bouleversement, les moraines se disloquent et deviennent ce qu'elles peuvent. La boue, le sable, les cailloux et les fragments de petite taille ont bientôt disparu dans les crevasses supérieures. Les gros quartiers résistent plus longtemps. On en voit qui reposent sur les deux bords d'une crevasse comme un pont naturel ; mais, pour peu qu'elle s'élargisse, ils y tombent, et restent pris entre ses parois, sauf à s'enfoncer par petites chutes à mesure que fond la glace contre laquelle ils s'appuient. D'autres réussissent à se maintenir tant bien que mal, perchés sur quelque glaçon, qu'ils écrasent enfin de leur poids, et toute la moraine s'engloutit ainsi dans les flots de la cataracte, dont les abîmes chatoient au soleil, de plus en plus purs et brillants.

Avec de la persévérance et quelque hardiesse, quand d'ailleurs on est bien muni de tous les engins nécessaires, hache, corde, crampons, on peut quelquefois pénétrer jusqu'au centre d'une de ces coulées de cristaux ; mais dès qu'on les aborde on ne voit plus que les masses dont on est

immédiatement dominé. A droite, à gauche, devant, derrière, partout se dressent sur votre tête un obélisque ou une aiguille. On se sent à la merci de ces colosses dont les formes étranges s'accusent d'autant mieux qu'on les voit de plus près, et quand on se glisse entre leurs dentelures on se fait à soi-même l'effet d'une humble fourmi qui rôderait entre les mâchoires d'un lion. Il n'est pas besoin de s'y engager bien loin pour se perdre, et le retour ne laisse pas d'être inquiétant quelquefois. Comment s'orienter au milieu de ce labyrinthe sans cesse renaissant? Où a-t-on passé? Est-ce bien ici? Est-il possible que l'on ait pu contourner un bloc si formidable? A-t-on eu réellement l'audace de chevaucher sur cette crête aiguë?.... L'observation la plus attentive se trouve en défaut, la mémoire se trouble, et les souvenirs se confondent dans l'impression du chaos.

Pour l'observateur qui, non content des effets pittoresques, désire se rendre compte des causes, il est peut-être moins intéressant de pousser une pointe hardie jusqu'au milieu de ces cataractes que d'en étudier le commencement et la fin, la fin surtout. Nous avons dit comment le glacier se feuillette au-dessus de la rampe qu'il doit franchir; vers le bas il se reforme au contraire, les lames se rapprochent et se pressent les unes sur les autres, les abîmes se ferment, et il ne reste bientôt que des ondulations irrégulières, semblables à de grandes vagues, qui s'effacent à leur tour, de telle sorte qu'à quelques cents pas de la chute le glacier est aussi tranquille que s'il n'avait pas cessé de cheminer par une route unie. On pourrait croire que la glace doit en être

plus friable, ou tout au moins qu'on y distinguera des traces mal effacées de tant de ruptures ; mais non, elle résiste plus énergiquement à la hache, et il semble que plus elle a été brisée plus elle forme un tout indivisible. L'aspect d'ailleurs en est le même, sauf une espèce de stratification verticale, très-apparente sur les parois des crevasses, et qui produit parfois un effet brillant : des bandes de glace plus bleue alternent avec des bandes de glace plus blanche ; les premières paraissent enchâssées dans les secondes, et elles forment ensemble une masse veinée. Plus bas enfin on voit reparaître à la surface du glacier quelques-uns des matériaux enfouis, d'abord les plus gros, puis les cailloux ordinaires, et finalement les moraines se reconstituent presque aussi nettes, aussi distinctes qu'auparavant.

Les glaciers ainsi tourmentés le sont quelquefois au point de se briser tout à fait. Il en résulte des avalanches d'une espèce particulière, comparables à des chutes de montagnes. J'ai pu en constater un exemple assez curieux. Un bras latéral du grand glacier du Combin tombe sur le Valsorey, non loin de la route du Saint-Bernard. Après une chute verticale, ou peu s'en faut, qui ne doit pas mesurer moins de deux cents mètres, il rencontre des pentes plus douces sur lesquelles il se prolonge jusque dans les pâturages. En 1858, un énorme glaçon, figurant un pilier gigantesque, était adossé contre la paroi verticale. C'est la seule fois que j'aie vu une cataracte de glace ressembler tout à fait à une cascade immobilisée. C'était bien un glaçon, et pour se le représenter exactement il n'y a qu'à supposer un

Niagara gelé, peut-être moins large que celui du fleuve Saint-Laurent, mais tombant avec la même unité de jet d'une hauteur deux ou trois fois plus considérable. Quelques années plus tard, la cataracte n'existait plus, et l'on ne voyait que le rocher noir contre lequel elle s'appuyait autrefois. Ce pilier de glace s'était écroulé, et le glacier inférieur, qui ne paraissait pas avoir sensiblement diminué, n'était alimenté que par les blocs qui tombaient de temps à autre des hauts réservoirs du Combin. Il n'est point rare que les glaciers soient ainsi coupés, et présentent deux ou trois étages séparés par des murailles de rochers nus. La facilité avec laquelle ils se reforment n'est jamais plus frappante : la glace qui tombe d'un étage à l'autre se réduit en poussière; néanmoins elle ne tarde pas à constituer de nouveau une masse compacte, et le dernier tronçon d'un glacier coupé en trois chemine aussi régulièrement que s'il n'y avait pas eu de rupture. Sans les veines de glace bleue enchâssées dans la glace blanche, on pourrait ne pas soupçonner les désordres de son cours. Il est vrai qu'elles entretiennent une certaine irrégularité à la surface et ne passent guère inaperçues. Elles sont plus homogènes, plus dures que la glace blanche, elles résistent mieux à l'action du soleil, en sorte qu'à chaque veine bleue correspond une crête plus ou moins proéminente, à chaque veine blanche un sillon où se logent les débris.

Cependant le glacier pénètre dans des régions basses et chaudes; les ruisseaux deviennent nombreux, et par les ouvertures des crevasses on entend gronder de véritables

torrents. Le glacier doit diminuer. Cette diminution n'est pas d'abord perceptible à l'œil, car c'est en profondeur qu'elle a lieu, et il faudrait pour en juger voir le fond des crevasses. Quant à la largeur, elle dépend surtout de l'écartement des parois : le glacier se rétrécit quand elles se rapprochent ; il s'élargit quand elles s'éloignent, et partout il se moule si bien sur les sinuosités de son lit qu'il ne semble pas avoir de peine à le remplir. Dès que les premiers indices d'une diminution se laissent apercevoir, on peut se dire qu'on approche de la fin. Ce n'est pas la partie la moins intéressante. On y trouve les plus belles aiguilles, et le désordre des moraines y atteint son maximum. C'est en outre l'endroit qui offre le plus de facilités pour entrevoir ce qui se passe sous le glacier. Il est plus que probable qu'à un niveau supérieur la glace adhère au sol ; mais vers leur extrémité tous les glaciers de quelque étendue ont quitté depuis longtemps la région des frimas. Ils descendent parfois jusqu'à la hauteur des montagnettes de la plaine, 1.000 ou 1,200 mètres. La chaleur de la terre les fait fondre par-dessous, et il y a souvent un intervalle libre entre la glace et le sol. De partout s'échappent des ruisseaux, et sur les points d'où sortent les courants les plus actifs il se forme des grottes profondes et spacieuses, où l'on peut souvent pénétrer sans danger. Il faut le faire toutes les fois que c'est possible. Des teintes d'azur, plus suaves que celles du ciel le plus doux, embellissent les arceaux de la grotte : le jour qui pénètre par l'ouverture, souvent aussi par quelque fissure transversale, en multiplie les reflets : on est entouré, on est

baigné de cette lumière idéale ; tandis que sur le pavé de la grotte roule un torrent épais et sale, et que de tous les interstices débouchent des flots de boue et de limon. On découvre alors que le glacier repose sur une couche de vase, et que c'est lui-même qui la produit. Il pèse d'un poids énorme sur son lit de rochers, et ne marche qu'avec un frottement continuel, de sorte qu'il broie à la longue et réduit en poudre fine toutes les aspérités. L'eau qui suinte des fissures imbibe cette poussière. Elle chemine avec le glacier et fait l'office d'un émeri. Il y reste toujours de petits grains de sable plus durs, quelquefois des cailloux qui, serrés contre la roche, y dessinent de fines stries ou des raies un peu plus fortes. Le glacier ne travaille pas seulement au grand jour, en transportant les débris tombés des hauteurs ; il travaille encore dans l'obscurité en polissant le sol qu'il recouvre, en en faisant disparaître les angles et les rugosités. Balayez le pavé d'une de ces grottes, mettez la roche à nu, et vous la trouverez invariablement rabotée, limée, polie. Elle le sera surtout dans les parties qui se relèvent et font obstacle à la marche des glaces. Ce travail de polissage est d'une finesse extrême. Les raies se touchent sans se confondre, et l'on peut suivre la marche de chacun des grains de sable qui ont tracé leur sillon sur la pierre.

Toutes ces boues, après un voyage bien autrement laborieux que celui des blocs qui se font porter, arrivent au jour, et s'entassent à l'extrémité du glacier. Là est aussi le rendez-vous général des moraines qui le couvrent et de celles qui cheminent sur les bords. Souvent on ne sait où le gla-

cier finit, tant il est encombré de matériaux. On le traverse comme on traverserait les dépôts d'un éboulement. Des plantes peuvent s'y tromper. On trouvera quelques renoncules sur les dernières pentes du glacier de Zmütt, au pied du Cervin. Il est vrai qu'il est chargé entre les plus chargés, et que des naturalistes s'y trompent parfois, aussi bien que les renoncules. Enfin la glace cesse tout à fait, et il ne reste que la grande moraine de front, formée par la réunion de toutes les autres et cimentée par la boue qui s'échappe de dessous le glacier. Elle se déploie en ceinture devant lui, et l'entoure d'un formidable rempart. C'est parfois toute une ascension que de la gravir. Au reste, rien de plus irrégulier que ces vastes amas. Le glacier bat-il en retraite, il les abandonne, et recule en jonchant le sol de débris éparpillés; puis, après quelques années pluvieuses, on le voit revenir sur ses pas et porter le désordre au milieu de ses vieilles moraines. Il les attaque par le fond, les soulève, les culbute, les renverse sur elles-mêmes. Rien ne lui résiste, excepté le roc en place, qu'il lime, ne pouvant l'enlever. S'il rencontre un sapin, il le couche à terre; une hutte en bois, il la pousse plus loin; une prairie, il l'ensevelit et glisse sur les gazons, à moins qu'il ne s'engage, comme un soc de charrue, sous la couche de terre végétale, qui s'enroule et s'empelotonne devant lui. C'est sa manière de labourer. Il fait tout cela doucement, sans bruit, sans secousses, avec une apparence de débonnaireté qui ajoute à l'effet de ces scènes de destruction. C'est exactement le contraire du torrent qui s'en échappe. Celui-ci, qui semble vouloir tout empor-

ter, se consume en efforts inutiles contre les blocs qui obstruent son lit, et sa rage n'aboutit qu'à charrier de pauvres galets ; il a la violence des faibles. Le glacier procède autrement : il avance sans qu'on l'entende, patient, mais irrésistible. Il ne détruit pas pour détruire, il ne fait qu'écarter les obstacles. Les malheureux dont il ravage les champs le regardent faire avec une muette résignation ; ils assistent à leur ruine et n'essaient pas de la conjurer.

Pour se faire une idée juste de ce qu'il peut y avoir de force dans ces fleuves solides qui marchent toujours, il est bon d'avoir vu à l'œuvre de très-petits glaciers. On s'attend à des effets proportionnés à leur taille, et l'on est tout surpris de trouver sur leurs bords, pour peu que la roche s'y prête, des entassements fabuleux. Ils sont moins menaçants, parce qu'ils ne descendent pas jusqu'au milieu des forêts et des pâturages ; cachés dans quelque excavation de la montagne, ils n'attirent pas les regards ; mais si on prend la peine de les y aller chercher, on trouvera qu'ils ont déjà toutes les allures de leurs puissants aînés et qu'ils font rage dans leur solitude. Ils ont des moraines plus grosses qu'eux ; il y en a deux, trois, quatre rangées, et souvent pour les atteindre il faut pendant des heures remonter des champs de ruines. Il est vrai de dire qu'à la hauteur où ils habitent, l'œuvre de destruction qu'ils accomplissent ne disparaît pas sous la verdure ; les traces de leurs oscillations pendant une longue suite d'années et de siècles sont partout visibles, et l'on peut juger à la fois de leur travail actuel et de leur travail passé.

Les touristes ont coutume de distinguer entre les glaciers qui sont purs et ceux qui ne le sont pas: ils ont pour les premiers une préférence marquée; c'est à sa pureté que le glacier de Rosenlauï, dans l'Oberland bernois, doit sa célébrité. Les glaciers ne sont jamais tout à fait purs. Il leur faudrait, pour rester purs, n'être pas dominés, ou ne l'être que par des montagnes parfaitement solides, ce qui ne se rencontre nulle part dans la chaîne des Alpes. C'est une question de degré, il y a du plus et du moins; mais entre ce plus et ce moins la différence est grande, et rien n'empêche absolument de croire à des glaciers purs. Il est naturel qu'ils plaisent davantage, et sans doute il faut conseiller aux personnes qui veulent avoir vu un glacier de choisir parmi ceux qui sont le moins chargés de débris. Elles emporteront d'une visite au Rosenlauï le souvenir d'un spectacle brillant, tandis que si on les avait conduites au glacier de Zmütt, elles demanderaient sans doute comment on a pu les faire voyager si loin pour leur montrer de telles horreurs. Cependant les glaciers les plus purs sont rarement les plus intéressants. Cette pureté même est un indice de pauvreté: elle prouve qu'ils ont vu peu de pays, qu'ils ont cheminé sur des pentes uniformes, et que le voyage n'a pas été riche en événements. Les très-grands glaciers finissent tous par se charger de ruines, et si on demande à la nature autre chose que des impressions superficielles et agréables, on en visitera les parties les plus souillées avec autant d'intérêt que celles où ils brillent au soleil, purs et immaculés.

Les grands glaciers ont ceci de remarquable qu'ils se forment à l'ordinaire par la réunion de plusieurs glaciers. Les rivières ont besoin de quelque temps pour confondre leurs eaux; les glaciers se soudent et ne se mêlent pas. Si l'un est plus pur que l'autre, il se distingue encore par sa blancheur dans le lit où ils coulent côte à côte. Leurs moraines d'ailleurs les accompagnent et les séparent fidèlement. Chacune d'elles est une limite, et il suffit d'en considérer le réseau pour décomposer le glacier.

Parmi les plus grands glaciers de la Suisse, on en compte trois qui jouissent d'une célébrité particulière, celui de l'Aar, celui d'Aletsch et celui du Mont-Rose. Le premier est le plus simple. Deux fleuves jumeaux tombent des montagnes, et, séparés par une muraille de rochers, coulent parallèlement ; puis la muraille s'abaisse, ils se joignent et remplissent de leurs flots apaisés une vallée haute et large, où ils cheminent d'un cours égal et majestueux : tel est le glacier de l'Aar. Celui d'Aletsch est le glacier-roi, qui ne connaît que des tributaires. Derrière l'Aletschhorn se cache un réservoir où se rassemblent les eaux solides de tout un amphithéâtre de montagnes : le glacier d'Aletsch s'en échappe, pour s'engager dans une vallée au long cours, qui, au lieu de lui ouvrir le chemin de la plaine, le fait tourner lentement autour de la cime où il a pris naissance et dont il porte le nom. Du haut de l'Aletschorn on peut, à volonté, faire rouler des quartiers de roc au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, tous par une route ou par une autre rejoindront le glacier géant qui fait

ceinture autour de lui. Bien différent est celui du Mont-Rose : c'est le glacier composite, multiple, gigantesque produit de dix glaciers formidables. Ils descendent de toutes les pointes du Mont-Rose, les uns purs, les autres souillés, les uns à flots tranquilles, les autres en se brisant aux parois des ravines, et viennent se réunir dans la vaste enceinte que dominent tant de sommets rivaux. C'est moins un fleuve qu'une mer en mouvement ; une mer qui tout à coup voit le chemin se fermer devant elle, et qui ne trouve d'issue que par une gorge étroite entre deux murailles inébranlables. Le glacier s'y précipite, il se fait torrent, se brise, se hérisse, puis se tordant sur lui-même à un dernier contour de la gorge, il en débouche, abrupt et tourmenté, et vient mourir sur le fond verdoyant de la vallée.

Veut-on se donner l'entière et ineffaçable impression des grandeurs du monde alpestre, qu'on aille visiter un de ces trois glaciers, mais qu'on ne se borne pas à y toucher barre en passant. Quand on veut voir un fleuve on en descend ou l'on en remonte le cours : faisons de même pour ces fleuves solides. Jeunes gens, qui avez le souffle léger, le jarret infatigable, profitez d'une belle nuit pour gagner cette cime de Jazy, qui continue au nord la haute ligne du Mont-Rose. Alertes comme vous l'êtes, vous y arriverez presque à l'aurore ; puis, quand vous aurez pris haleine et joui quelque temps de la vue, remettez-vous en route, et faites, vous aussi, votre voyage du glacier. Imposez-vous pour loi de ne mettre le pied sur la rive que lorsqu'il le faudra absolument. La route est longue,

parfois difficile ; allez toujours, la récompense qui vous attend est d'avoir vu la nature travailler dans sa puissance et de vous être en quelque sorte associés à son œuvre. Moraines, ruisseaux, aiguilles, crevasses, grandes et petites choses, regardez tout au passage. Si quelques études préliminaires vous permettent d'observer comme le ferait un naturaliste, tant mieux ; sinon, regardez encore. Heureux, sans doute, celui qui peut deviner le secret des choses ! heureux déjà celui qui peut les voir et s'en graver l'image dans l'esprit ! Voyez ce que deviennent, à mesure qu'elles s'écoulent vers les profondeurs où nous vivons, ces neiges éthérées, parure des hauts sommets. De ce monde aérien, qui semble n'appartenir ni au ciel ni à la terre, passez à celui du glacier, plus voisin de nous, premier et gigantesque théâtre de luttes, de labeur et de destruction. Ils se touchent, et pourtant ce sont déjà deux pôles. Légères sont les neiges d'en haut ; le glacier est pesant, il ne se meut qu'à force d'obstination, et jusque dans les jeux les plus hardis de ses hautes cataractes il y a de l'effort, de la contrainte et je ne sais quelle rude gaucherie ; s'il a des aiguilles légèrement posées, ce ne peut être que par quelque hasard d'équilibre, qui leur permet de rester dans la position d'une tour qui va tomber. Les neiges d'en haut sont pures et lumineuses, elles ont bientôt enseveli ce qui pourrait les souiller, en toute saison elles resplendissent au soleil ; le glacier se découvre chaque été, et ne craint pas d'étaler aux yeux les matériaux qui le salissent. Les neiges d'en haut ne semblent faites que pour briller ; le

glacier est fait pour charrier, il a les épaules robustes, il ne cède pas sous les plus gros blocs, il les soulève au besoin dans les airs, et vous renverseriez sur lui toute une montagne qu'il en transporterait les débris à la plaine avec ordre, avec lenteur, avec la patience de la force, et sans jamais fléchir sous le poids. Les neiges d'en haut habitent un pays de lumière, pour elles sont les premiers rayons de l'aurore et les dernières lueurs du couchant ; le glacier se traîne dans les vallées, et ne voit le ciel qu'entre deux murailles de rocher. Les neiges d'en haut ont de l'espace pour jouer et tourbillonner ; le glacier n'a pas de place pour ses vagues congelées, qui se gênent dans les défilés et s'y pressent les unes sur les autres. Les neiges d'en haut protégent les cimes ; le glacier les mine par-dessous, les ronge, les lime, et convertit en boue la charpente des Alpes. Les neiges d'en haut reposent inoffensives dans d'éternelles solitudes ; le glacier est un envahisseur qui descend en rampant jusque dans les vallées populeuses, attaque les champs des hommes et renverse leurs habitations. Et cependant c'est bien des neiges d'en haut que naît le glacier, mais par quelle série de métamorphoses insensibles ! Amollies par la chaleur du jour, durcies par les gelées de la nuit, elles se fixent, se tassent, deviennent une masse rugueuse, puis une espèce de ciment grossier, puis une glace à gros grains, moitié opaque, moitié transparente, mais de plus en plus compacte, jusqu'à ce qu'enfin de cette chose légère qui s'appelle une étoile de neige, de ces mille paillettes qui voltigent à la manière des moucherons bercés sur leurs ailes diapha-

nes, se soit formé ce reptile effrayant et superbe qui s'accroche aux aspérités des rocs, déroule ses plis le long des précipices et fait craquer dans les gorges de la montagne ses anneaux monstrueux.

IV

Donc les glaciers marchent. c'est par eux que s'écoule le trop plein des neiges des hauteurs. par eux qu'elles sont rendues à la grande circulation des eaux. Tous les accidents de leur cours. tous ces phénomènes curieux et variés dépendent de la force qui les fait mouvoir. Quelle est cette force? Nous les aurions bien mal décrits si le lecteur ne se l'était pas encore demandé. La science s'est posé la même question. Nous n'essaierons pas de retracer tous les efforts qu'elle a faits pour y répondre, ce serait une longue histoire. Quelques mots cependant, moins pour satisfaire la curiosité que pour l'exciter, si possible.

Dès le commencement du siècle passé. Scheuchzer, l'un des plus habiles physiciens du temps. disait que le mouvement des glaciers s'explique par l'infiltration et la congélation de l'eau dans leurs fentes et interstices. Mais Scheuchzer écrivait en latin; les glaciers n'avaient pas encore piqué la curiosité publique, et ce qu'il put en dire n'attira guère que l'attention des savants. Il était réservé à de Saussure de populariser la géographie physique des Alpes et toutes les questions qui s'y rattachent. Or de Saus-

sure n'adopta point les vues de Scheuchzer. Selon lui, le mouvement des glaciers était l'effet direct de la pesanteur; il lui semblait fort naturel que ces masses gelées, entraînées par la pente, dégagées par les eaux de toute adhérence avec le sol, glissassent sur les flancs des monts. Cette théorie est la première qui ait eu généralement cours parmi les savants et dans le public, et on peut l'envisager comme le point de départ de tout le travail postérieur.

Cependant on avait peine à comprendre comment certains glaciers peuvent glisser sur un fond plat ou dont l'inclinaison moyenne ne dépasse pas celle que le génie moderne autorise pour les grandes routes de montagne. Cette difficulté parut bien plus grande quand on eut acquis la certitude que les glaciers avaient eu jadis une extension infiniment plus considérable. Le moyen de les faire glisser des Alpes au Jura? Aussi M. Jean de Charpentier, le premier naturaliste qui se soit fait une idée claire de ce qu'étaient les glaciers d'autrefois, revint-il hardiment aux vues de Scheuchzer. Il fit valoir l'immense quantité de petites fissures capillaires qui pénètrent en tout sens la substance du glacier, la facilité avec laquelle elles s'emplissent, et les alternatives incessantes, en été presque journalières, de gelée et de dégel dans les hautes régions. M. de Charpentier ne mettait pas en doute qu'en additionnant toutes les pressions exercées par la congélation de l'eau contre les parois de ces fissures capillaires, on n'obtînt un déploiement de force suffisant pour expliquer même l'extension des anciens glaciers.

Cette théorie l'emporta d'abord sur celle de de Saussure, puis on y découvrit aussi des difficultés multipliées. Elle se conciliait mal avec le mouvement des glaciers en hiver, mouvement déjà constaté par de Saussure ; elle supposait dans leur intérieur des variations de température que l'observation n'a pas confirmées. Elle avait enfin cet inconvénient que la cause du mouvement s'y détruit par le mouvement même. Chaque fissure qui s'emplit et dont l'eau se congèle est perdue pour la force motrice, et quand toutes celles que peut contenir un glacier seraient pleines jusqu'au bord, le froid le plus intense ne pourrait le dilater que de la quantité dont l'eau se dilate en se transformant en glace, c'est-à-dire à peu près d'un dixième, après quoi le glacier ne serait plus qu'un énorme glaçon, compacte et immobile. M. de Charpentier avait entrevu l'objection et cherché à y échapper en supposant que la dilatation de la glace engendre de nouvelles fissures ; mais sa théorie, à force de devenir ingénieuse, devenait mal aisée à saisir, et d'ailleurs, quelque effort qu'il fît, il n'obtenait qu'un sursis de peu d'importance.

On finit par comprendre que le problème ne serait jamais résolu, si on ne se livrait pas tout d'abord à une étude plus attentive des faits. Un naturaliste suisse, Hugi, voyageur intrépide, avait déjà donné l'exemple. Hugi fut imité par plusieurs de ses compatriotes, ainsi que par de nombreux savants étrangers. MM. Agassiz, Desor et Ch. Vogt firent construire une cabane sur le glacier de l'Aar, et y passèrent plusieurs étés. Les frères Schlagintweit étudièrent

avec soin l'un des plus grands glaciers du Tyrol. M. Forbes s'établit au Mont-Anvert, et travailla sur la Mer de Glace, M. Martins au Faulhorn, où il observa minutieusement le petit glacier du même nom. Le branle était donné, et dès lors il ne s'est plus passé un seul été sans que les recherches de la science aient été poursuivies avec un zèle infatigable sur plusieurs points des régions glaciaires.

Le premier résultat de ces campagnes diverses fut la réunion d'un très-grand nombre d'observations précises. On peut dire que, lorsque Agassiz bâtit sa cabane sur la moraine du glacier de l'Aar, cette cabane devenue célèbre sous le nom d'Hôtel des Neuchâtelois, les glaciers n'avaient été étudiés qu'en gros. Bientôt des données exactes remplacèrent les notions vagues et générales : on connut la structure de la glace à des hauteurs variées, l'action de la fonte fut mesurée, et l'on eut enfin des chiffres qui permirent de se faire une idée précise du mouvement des glaciers. Ce mouvement varie. Il dépend d'une foule de circonstances. Il est plus faible en hiver qu'en été, plus faible aussi à de grandes hauteurs que dans les régions moyennes, il croît en raison de la masse, il est plus sensible à la surface que dans l'intérieur et vers le centre que sur les bords; mais il est encore très-lent quand il atteint son maximum. Il peut être comparé à celui de la pointe extrême d'une aiguille de montre faisant deux fois en 24 heures le tour de son cadran. Il suffit de varier le diamètre du cadran, en passant des petites montres de dames aux grosses montres que l'on fabriquait autrefois, pour représenter à peu près les diverses

vitesses observées. Une vitesse de 3 décimètres en un jour est déjà considérable, et il n'y a que peu de glaciers qui cheminent à raison de 100 mètres par an, ce qui suppose un demi-siècle pour un trajet d'une lieue suisse.

De tous ces faits il ne sortit d'abord aucune idée générale nouvelle. La discussion semblait toujours renfermée entre ces deux termes, glissement ou dilatation, lorsque l'Anglais Forbes changea tout à coup la face du débat. Forbes prétendit que les glaciers coulaient. Il les compara à des masses d'argile boueuse, de cire molle ou de lave en fusion. L'idée parut bizarre ; néanmoins elle expliquait tant de particularités curieuses qu'elle eut un prompt succès. On comprenait pourquoi aux plus grands réservoirs de neige correspondent les plus grands glaciers, pourquoi ceux-ci suivent avec une si exacte docilité les contours sinueux du lit qu'ils remplissent, pourquoi le cours en est plus rapide aux endroits resserrés que lorsqu'ils ont de l'espace pour s'élargir, pourquoi ils s'accumulent contre les rochers qui leur barrent le passage, pourquoi la vitesse est en raison de la masse, moindre sur les bords qu'au centre, pourquoi lorsqu'ils se terminent sur un fond plat ils s'étalent en éventail, etc. Forbes n'était pas le premier à parler du mouvement des glaciers comme de l'écoulement d'un fleuve ; cette idée était déjà venue à Gœthe, et un an avant que Forbes eût publié son premier grand ouvrage sur les Alpes, un naturaliste de Zurich, M. Trumpler, avait émis des vues assez semblables dans un mémoire lu à la Société des sciences naturelles réunie à Altorf.

Mais Forbes a fait la théorie sienne par l'autorité de son nom et par les développements qu'il lui a donnés. Rien de plus séduisant que la théorie de Forbes, et pourtant rien de plus contraire à la première apparence, rien de plus difficile à admettre pour quiconque avait fait, par exemple, la promenade classique du Jardin, à quelques lieues de Chamouny. La grande cataracte du glacier de Talèfre, au-dessous du Jardin, avec ses franches cassures et le désordre de ses blocs, ne donne guère l'idée d'une substance plastique. Pour peu d'ailleurs qu'on s'aventure sur quelque pente escarpée et qu'il faille recourir à la hache, on ne tarde pas à s'apercevoir que cette glace est singulièrement résistante. La théorie de Forbes, qui faisait disparaître tant de difficultés, se heurtait contre le simple aspect des choses, et quand en multipliant les comparaisons et les images, il parlait de l'écoulement des glaciers à peu près comme on parlerait de celui d'un fleuve de miel, on commençait a douter de la plasticité de la glace pour croire à celle des hypothèses de la science.

Le glacier est-il une masse plastique, oui ou non? Telle était la question qui se posait, et qui devait bientôt conduire à une étude attentive des propriétés intrinsèques de la glace, surtout de la glace formée par la congélation de la neige. Une expérience, qui n'avait pas pour objet direct la théorie des glaciers, donna l'éveil. Faraday montra qu'un bloc de glace coupé en deux se ressoude si on en rapproche les parties, en les serrant l'une contre l'autre, après les avoir exposées à une chaleur suffisante pour que la surface

soit humide. Ce fut un trait de lumière pour un autre savant, M. Tyndall. Il fit de son côté des expériences, puis des séjours sur les Alpes, et à peine avait-il vu dans un premier voyage les glaciers de l'Oberland, qu'il corrigeait sur plus d'un point les vues de ses devanciers.

Les expériences de Tyndall sont très-connues. Il prit des moules en bois dont le vide figurait une sphère, une lentille, un segment d'anneau. Un bloc de glace comprimée fut placé entre les deux parties du premier de ces moules et soumis à l'action de la presse hydraulique. La glace craqua et se réduisit en morceaux. On continua de presser, et au bout de quelques minutes on sortit du moule une belle sphère de glace pure. On prit ensuite le moule à cavité lenticulaire, on y plaça la sphère qu'on venait d'obtenir, et après un brisement nouveau on retira une lentille de glace. On fit de même avec le moule annulaire, et la lentille devint un segment d'anneau. Toutefois, pour que ces transformations fussent possibles, il fallait que la température de la glace fût voisine du point de fusion. Avec de la glace très-froide, et par conséquent très-sèche, l'expérience ne réussissait pas ; une fois la glace brisée, il n'y avait pas moyen de la ressouder. Rien de plus simple que ces expériences. Ainsi que l'a fort bien indiqué M. Martins, elles diffèrent à peine, sauf la précision, de celles que répètent chaque jour en hiver les enfants qui font des balles de neige. Elles n'en sont pas moins concluantes. Peut-être la propriété que possède la glace de se ressouder ainsi, ne diffère-t-elle pas essentiellement de celle qu'on remarque dans

d'autres corps, le fer par exemple, lorsqu'on les porte à une température voisine de leur point de fusion, mais elle semble plus extraordinaire dans la glace, qui est bien loin d'avoir la malléabilité du fer chaud et qui manque presque totalement de ductilité. Corps bien autrement revêche, la glace ne se laisse point étirer, et elle ne se laisse pas non plus façonner sans résistance. Toutefois on peut concevoir une force à la fois énergique et douce, qui modifierait insensiblement un morceau de glace en le faisant passer par une série infinie de moules entre la sphère de Tyndall et son segment d'anneau.

Cette propriété, la masse entière du glacier doit la posséder à peu près en tout temps. En hiver elle se refroidit peu, soit à cause de la chaleur naturelle du sol, dont la température est supérieure à 0° jusqu'à 2.600 mètres environ, soit à cause de l'épais manteau de neige qui la garantit des influences extérieures. Le glacier se trouve donc toujours dans des conditions peu différentes de celles de l'expérience de Tyndall. Il est impossible que sa température à l'intérieur s'éloigne beaucoup du point de fusion, et en été tout concourt à l'y ramener. En outre, la quantité d'eau qu'il absorbe lui fournit plus que l'humidité nécessaire pour se ressouder s'il se brise. Retenue dans un réseau compliqué de fissures et de cavités grandes et petites, cette eau ne s'écoule ou ne se congèle que peu à peu ; il est probable qu'elle contribue à entretenir les ruisseaux qui en hiver s'échappent encore des glaciers, et, alors même que la provision en serait épuisée, la température générale de la

masse ne tomberait point assez bas pour que le glacier fût absolument sec.

A peine Tyndall eut-il mis le pied sur un glacier qu'il reconnut partout deux ordres de phénomènes non-seulement distincts, mais contradictoires. Il fut frappé, comme Forbes, de mille effets de plasticité. Le glacier lui parut un fleuve qui se moule sur son lit, et il rendit la justesse de cette comparaison plus évidente encore par une expérience capitale. On avait mesuré le mouvement de plusieurs glaciers dans des conditions fort différentes, mais sans songer à déterminer le point maximum de vitesse aux tournants. On sait comment les fleuves se comportent en pareil cas : ils se jettent de toute leur masse contre le fond des golfes. Si le mouvement des glaciers a lieu par écoulement, ils doivent se comporter de même, et c'est en effet ce qu'ils font, ainsi que Tyndall l'a démontré par des mesures exactes prises sur la Mer de Glace. Le maximum de vitesse n'est au centre que lorsque le glacier chemine en ligne droite, et il se déplace à tous les tournants, de telle façon que la courbe de plus grande vitesse exagère les sinuosités du rivage.

Mais aux phénomènes qui témoignent de la facilité du glacier à se plier aux circonstances, s'en opposaient d'autres qui attestaient la nature revêche d'un corps rigide. Quoi de plus éloquent que le témoignage des crevasses ? Une crevasse est une brisure. Pour qu'une crevasse se forme, il faut une résistance énergique à un effort violent. Si le glacier se comporte comme un fleuve lent à couler par la ma-

nière dont il s'accommode aux mouvements de son lit, il se comporte fort différemment quand il se brise et se déchire.

Quelle relation peut-il y avoir entre des faits si opposés? Tyndall apportait avec lui la clef du problème. Le glacier est docile quand il subit un effort de pression; il est rebelle quand il subit un effort de traction.

La pression est partout; la preuve en est dans le mouvement même du glacier, qui est constant et appréciable sur tous les points. Aussi les phénomènes qui attestent la plasticité sont-ils d'autant plus frappants qu'on embrasse un plus vaste ensemble. Nulle part on ne les apprécie mieux que du haut des cimes, d'où l'on peut suivre le cours entier de quelque grand glacier. L'effort de traction n'est pas aussi général, et pour s'en rendre un compte exact il faut voir le glacier en détail. Ce sera, si l'on veut, un accident, mais un accident si commun que c'est à peine s'il le cède en importance au fait général. Deux causes principales contribuent à multiplier les tractions. D'abord les pentes, les brusques mouvements du sol. Un glacier plus ou moins plat arrive-t-il au bord d'un précipice, il y sera fatalement poussé; mais à peine quelques parties de la masse y seront-elles engagées qu'elles exerceront par leur poids un effort de traction sur les parties qui suivent, et dès que cet effort l'emportera sur la résistance qu'oppose la cohésion de la glace, il y aura rupture. En second lieu, des tractions peuvent naître de la pression elle-même. Toute pression inégale doit en produire dans un corps solide. Les parties plus énergiquement poussées tirent celles qui le sont moins. Les crevasses de bord,

par exemple, proviennent de ce que le glacier chemine plus rapidement au centre, en sorte que le flot central tire après lui les flots riverains, attardés par le frottement. Ceux-ci résistent, et, conformément aux lois de la mécanique, ils se brisent perpendiculairement à l'effort de traction. C'est pourquoi toutes les crevasses de bord remontent obliquement vers le centre du glacier.

La combinaison de ces deux forces contraires se marque avec la dernière évidence partout où le glacier tombe en cataracte. Livré à tous les hasards d'une chute violente, il semble sur le point d'être réduit à néant, la traction l'emporte; mais à peine atteint-il le bas du gradin qu'il a dû franchir, que la force de pression reprend le dessus, répare toutes ses brèches, et qu'il recommence à s'écouler d'un flot égal et tranquille. La traction a failli le briser en poussière; l'instant d'après la pression l'a ressoudé en une seule et puissante masse. La structure veinée elle-même est une preuve de plus des effets réparateurs de la pression. On sait qu'une violente pression peut suppléer à la chaleur et ramener la glace à l'état liquide. Cet accident doit se produire au pied des cataractes; il s'y forme des lames liquides d'où l'air s'échappe sous forme de bulles, et qui, de nouveau congelées, deviennent ces belles tranches de glace bleue, enchâssées dans la masse plus opaque. Cette glace bleue est plus dure, et c'est ainsi que de la lutte engagée entre les forces contraires qui disposent de sa fortune, le glacier sort plus compacte et plus fortement constitué.

La théorie de Tyndall est une de ces belles généralisa-

tions qui ne sont possibles que lorsque les questions sont ramenées aux termes véritables. Etant donné ce premier fait que la glace cède aux efforts de pression et résiste aux efforts de traction, il ne reste qu'à supposer une quantité suffisante de glace reposant sur un plan incliné, et à varier les circonstances accessoires de la même manière que la nature les varie dans les laboratoires de la montagne, pour voir naître aussitôt tous les phénomènes dont l'ensemble constitue la physionomie actuelle et l'histoire des glaciers alpins. Prenez pour plan incliné les pentes des hautes Alpes, expérimentez sur la neige qui les charge avec le soleil pour producteur d'humidité, vous verrez ces neiges céder à leur propre poids, s'écouler lentement, et à mesure qu'elles s'écouleront se transformer en glace d'abord friable, puis toujours plus compacte, de même que les balles que font les enfants se congèlent toujours plus fortement par la pression. Variez les pentes, le système des crevasses apparaîtra avec la richesse de ses accidents. Faites tomber des débris sur la glace, ces débris entraînés reproduiront les moraines. Faites passer un précipice au travers de la route que le glacier doit suivre, les cataractes s'y déverseront, et la structure veinée en portera le témoignage jusqu'à l'extrémité du glacier.

Au fond, la supériorité de la théorie de Tyndall est dans sa clarté plus grande. Cette clarté est-elle parfaite, et n'y a-t-il plus rien à chercher au delà ? Ce n'est pas sans doute ce qu'a voulu dire M. Aug. de la Rive lorsque, dans son discours à la Société helvétique des sciences na-

turelles réunie à Genève, il déclarait la théorie des glaciers définitivement constituée[1]. Cette déclaration signifie plutôt que sans la croire achevée de tout point, le célèbre physicien la considère comme reposant dès aujourd'hui sur des bases inébranlables. M. de la Rive lui-même y signale en passant un point encore obscur, à propos de la structure veinée.

J'oserai en signaler un second. La théorie de Tyndall se rapproche de celle de de Saussure en ce sens qu'elle en appelle à la pesanteur comme à la cause première et directe du mouvement des glaciers ; elle en diffère en ce qu'au lieu de supposer un glissement uniforme de toute la masse, elle suppose et démontre une espèce d'écoulement dans des conditions très-particulières, qui tiennent à la nature même de la glace. Mais encore ne voit-on pas au juste comment la pesanteur détermine cet écoulement. Lorsque Tyndall fabriquait ses sphères, ses lentilles, ses anneaux, il travaillait au moyen de deux instruments : le moule et la presse hydraulique. Les moules ne manquent pas dans les laboratoires de la nature ; ce sont les pentes des Alpes, surtout leurs dépressions et leurs vallées ; mais où est la presse hydraulique? — La presse hydraulique, répond M. de la Rive, est dans les masses de neige et de glace accumulées sur les sommets et qui exercent leur pression sur la glace qui descend dans les vallées. Cette réponse me paraît une fidèle traduction de plusieurs passages de Tyndall. Si je la com-

[1] *Actes de la Société helvétique des Sciences naturelles* réunie à Genève les 21, 22 et 23 août 1865. — Voir le discours d'ouverture.

prends bien, elle repose sur la distinction, établie par quelques auteurs et assez généralement admise, entre les neiges des sommets ou des hauts réservoirs et les glaces des basses régions. Celles-ci feraient l'office du bloc sur lequel expérimentait Tyndall, tandis qu'aux neiges des hauteurs appartiendrait le rôle de la presse hydraulique. Mais quand je vois d'épaisses croûtes glacées suspendues en permanence aux flancs abruptes du Cervin, j'ai peine à comprendre la pression des neiges d'en haut. Elles sont trop bien fixées au sol. Elles doivent y adhérer, ainsi que le démontrent d'ailleurs de nombreuses expériences de M. Dollfus-Ausset. Cette hypothèse d'ailleurs ne saurait s'appliquer à nombre de petits glaciers, qui ne sont chargés d'aucun amas de neige permanent; elle ne semble pas non plus applicable à certains glaciers d'esplanade, celui de Sanfleuron, par exemple, dont la pente est très-douce, qui ne sont dominés par aucune cime, sauf par tel pic abrupt totalement dégarni de neige en été, et qui n'en cheminent pas moins sur les hauts plateaux des Alpes. Et quant aux grands glaciers, celui d'Aletsch, par exemple, leur masse n'est-elle pas hors de proportion avec les neiges que l'on pourrait envisager à la rigueur comme pesant sur eux? Et si cela est vrai des grands glaciers actuels, à combien plus forte raison de ceux d'autrefois ? Où placera-t-on sur les Alpes la presse hydraulique qui faisait mouvoir l'ancien glacier du Rhône ?

M. de la Rive, je l'ai dit, a fidèlement rendu les vues du savant anglais. Il n'en est pas moins vrai que lorsque Tyn-

dall en vient à les résumer dans une série d'aphorismes, il a soin de choisir une formule élastique : « Quand une masse de glace, dit-il, d'une épaisseur suffisante, est rassemblée sur le sol, les parties inférieures sont comprimées par les parties supérieures. Si la masse repose sur une pente, elle cédera principalement dans le sens de la pente et se mouvra en descendant. » Plus rien ici ne rappelle les deux zones; il n'est question ni des neiges des sommets, ni des glaces des vallées. Une certaine altitude n'est pas assignée à la force motrice, une autre altitude aux masses en mouvement. La cause est partout, l'effet aussi. Néanmoins cette formule laisse subsister encore quelques doutes, et il y a peut-être dans la manière dont parle Tyndall plus de circonspection que de clarté. L'épaisseur étant posée comme condition, on serait tenté d'en conclure que par les parties supérieures Tyndall entend les couches de surface et par les parties inférieures les couches de fond ; dans ce cas le mouvement du glacier devrait être moins rapide à la surface qu'à 10 mètres, moins rapide à 10 mètres qu'à 20, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'influence du frottement se fît sentir avec assez de force pour contre-balancer l'action croissante de la pression. Mais Tyndall lui-même a prouvé par une expérience, faite au péril de sa vie, que le maximum de vitesse doit être plutôt à la surface. — S'il faut l'entendre autrement, si, sans distinguer entre deux zones, Tyndall désigne par les parties inférieures celles qui sont situées plus bas sur la pente de la montagne et par les parties supérieures celles qui sont situées plus haut, on retombe dans quelques-

unes des difficultés que soulève la réponse de M. de la Rive ; on se demande pourquoi marchent les glaciers d'esplanade, et comment l'ancien glacier du Rhône a pu être poussé sur toute la largeur du plateau vaudois, de Vevey au Chasseron, sur une contre-pente de dix lieues.

Nous touchons ici au point obscur de la théorie ; c'en est aussi le point controversé et qui semble l'être de plus en plus. Une pression étant supposée, Tyndall rend facilement raison des accidents contraires du glacier ; mais il reste à expliquer clairement cette pression elle-même. Aussi plusieurs naturalistes, tout en admettant les résultats positifs des observations et des expériences de Tyndall, cherchent-ils une autre cause à la pression qui fait mouvoir les glaces des Alpes. Quelques-uns veulent qu'elle résulte de l'accroissement des cristaux dont le glacier est formé. Il arriverait à chacun de ces cristaux, toujours baignés par l'eau qui circule dans les fissures, à peu près la même chose qu'aux grains de grésil qui deviennent des grêlons en s'assimilant les vapeurs des nuages qu'ils traversent. L'écoulement apparent du glacier serait un phénomène de croissance. Le glacier serait nourri par la fonte des neiges qui le recouvrent chaque hiver. Ce système rappelle à quelques égards celui de M. de Charpentier, et je crains qu'il ne se heurte à la même difficulté. Il lui faut pour faire mouvoir le glacier d'innombrables fissures capillaires ; il lui en faut une provision toujours renouvelée, et l'on ne voit pas ce qui peut la renouveler. On s'est demandé encore si l'on ne pourrait pas attribuer la pression à laquelle cède le glacier

à quelque changement dans sa température. La glace peut aussi bien que les autres corps se réchauffer et se refroidir dans de certaines limites, et comme les autres corps elle se dilate sensiblement sous l'influence de la chaleur. A vrai dire, la température des glaciers est peu variable; ils se maintiennent à zéro ou très-près. Le glacier est un corps toujours plus ou moins en fusion; mais il suffirait de différences minimes pour qu'il en résultât tour à tour une dilatation et une contraction. La dilatation produirait un effet de pression auquel le glacier céderait dans le sens de la pente; la contraction produirait un effet contraire auquel le glacier résisterait en se fendillant ou se fissurant.

C'est ainsi que l'ancien débat se continue et se transforme. On ne parle plus de glissement; on a de même renoncé à attribuer le mouvement des glaciers aux alternatives de gelée et de dégel; mais on se demande toujours si la pression qu'ils subissent résulte directement de la pesanteur. La plupart des physiciens inclinent pour l'affirmative; mais en présence des obscurités et des objections persistantes, il semble difficile d'envisager la question comme résolue.

Le degré d'avancement de la théorie répond assez exactement à la quantité et à la nature des observations faites sur les lieux. Ce qu'on a le mieux étudié, ce sont les régions moyennes ou basses. Jusqu'ici, la plupart des naturalistes ont planté leur tente à 2,000, 2,400, 2,600 mètres. La zone comprise entre 3,000 et 4,000 mètres n'a pas encore été l'objet d'études suivies. On a peu de données sur la pre-

mière transformation de la neige en glace, sur le mouvement et la température des neiges voisines des sommets les plus élevés, sur les effets du tassement, sur l'état des couches de fond. Aussi n'est-il pas étonnant que la théorie des glaciers garde encore quelques obscurités.

Le moment semble venu de retourner à l'observation avec une ardeur toute semblable à celle qu'y ont mise les premiers pionniers de la science. Il ne s'agit pas de recommencer, mais de reprendre et de continuer l'œuvre d'Agassiz, de Forbes, de Tyndall. M. Dollfus-Ausset, naturaliste infatigable, qui use de sa fortune comme d'un fonds destiné à l'avancement de la science, est entré déjà dans cette voie. Il n'a épargné ni peines ni sacrifices pour multiplier les observations à de hautes altitudes. Il a poussé la curiosité jusqu'à vouloir être exactement instruit de ce qui se passe au cœur de l'hiver à plus de 3,000 mètres. C'est lui qui a organisé le séjour que trois guides habitués aux observations météorologiques ont fait il y a deux ans au Saint-Théodule. Cet exemple sera suivi, et avant peu d'années sans doute des savants, et non-seulement des guides, auront passé l'hiver à ces hauteurs, et nous en rapporteront toute une moisson d'observations nouvelles. La science n'a pas coutume de rester à mi-chemin ; elle ne recule que devant l'impossible. Si d'ailleurs il est une question qui ait chance d'être étudiée avec suite et avec zèle, c'est bien celle des glaciers. Les naturalistes qui l'ont abordée lui sont tous restés fidèles. Plusieurs lui ont voué leur vie. Chaque été ils reprennent avec le même plaisir leur sac de

voyage. Ils savent qu'ils trouveront là-haut non le loisir, mais quelque chose qui vaut mieux, l'étude fortifiante, l'étude sous le ciel bleu, loin des petites préoccupations de la vie habituelle. Ils auront à y soutenir plus d'une lutte contre la nature; mais ces luttes sont de celles qui entretiennent la santé ; elles peuvent produire la fatigue, jamais la lassitude, et elles font jouir également de l'activité et du repos. N'y a-t-il pas des savants qui se sont fait un véritable chez-eux de la haute montagne, et qui, de retour dans la plaine, se trouvent dépaysés et perdus? Pourquoi s'en étonner? La nature, mère de la science, s'est réservé sur les Alpes un laboratoire où la main des hommes n'a rien arrangé ni rien dérangé, où le temps a pu faire son œuvre en paix, et où elle travaille aujourd'hui comme elle travaillait il y a mille ans : un tel laboratoire vaut un temple.

Il est d'ailleurs bien peu d'études qui réunissent au même degré et fondent dans une plus parfaite harmonie les jouissances de la poésie et les pures austérités de la recherche scientifique. On ne sait si ceux qui s'y livrent sont plus attirés par les unes ou par les autres. Cette heureuse union se manifeste jusque dans les résultats acquis. Souvent on a reproché à la science de faire pour la nature ce que font pour les poètes certains commentateurs, qui les dessèchent en les expliquant. Ici rien de semblable ; l'admiration n'est pas en raison inverse du savoir. En fait de glaciers, les véritables artistes ne sont ni les peintres, ni les poètes, ni les littérateurs, ce sont les savants, à commencer par de Saussure et à finir par Tyndall. Plus la théorie approche de son

achèvement, plus elle offre de prise à l'art et à la poésie. Qu'est-ce donc que cet étrange écoulement dont Tyndall a révélé les lois contradictoires ? Il n'en est pas de plus laborieux, et il semble appartenir à ces temps fabuleux dont parlent les cosmogonies anciennes, où les éléments n'étaient pas encore séparés et où la matière attendait une forme. Tout s'écoule dans l'univers. L'air se répand dans l'espace, quelquefois doucement, quelquefois avec fureur, toujours avec facilité : les vents ont des ailes aussi bien que les oiseaux. L'eau court à la surface de la terre sans avoir la légèreté des êtres aériens, elle est fixée au sol; mais elle est chose mobile, elle a grâce à se déplacer. La boue et la lave allongent sur les pentes leurs masses inertes, qui s'épanchent pesamment sans se rompre jamais. Les corps solides ont aussi une espèce d'écoulement : emprisonnez-les dans un espace fermé de toute part sauf un étroit orifice, et à force de peser sur eux vous les contraindrez à s'échapper par la seule voie qui leur soit ouverte. Quant au glacier, il ne peut pas ne pas s'écouler; il a une carrière à fournir, et il la fournira jusqu'au bout. Cependant il semble que les moyens lui en aient été refusés. Il faut qu'il s'écoule, et il ne peut s'écouler qu'en se brisant à chaque pas pour se reformer aussitôt. A le voir en apparence immobile, à l'entendre gémir et craquer, on croit deviner une lutte entre la loi qui commande et la matière qui résiste. La matière obéit néanmoins, mais avec effort et travail. Elle obéit au prix d'une destruction et d'un enfantement perpétuels !



NOTRE FORTERESSE

Congrès, grandes armées, folles dépenses, canons rayés, fusils Chassepot : tel est le train de ce siècle, qui ne cesse de soupirer après les bienfaits de la paix. Un écho de ces bruits de guerre retentira-t-il jusque dans ces pacifiques volumes ? Pourquoi non ? Les Alpes sont une forteresse. Elles ont vu plusieurs combats ; peut-être en verront-elles encore. Qui de nous en visitant les champs de bataille où nos pères ont conquis leur indépendance n'a pas attribué une part de la victoire à ces monts où ils s'appuyaient ? Qui de nous, en passant les défilés des Alpes, ne s'est pas dit cent fois : « Voilà notre force et notre rempart ? »

De quel secours nous a été le rempart des Alpes ? De quel secours pourrait-il nous être aujourd'hui ? L'auteur de ces pages s'est plus d'une fois posé ces deux questions, et il voudrait essayer d'y répondre en peu de mots. La première nous jetterait facilement dans une étude de toutes les guerres qui ont eu pour théâtre nos Alpes et pour objet notre indépendance. Incapables d'embrasser un si vaste champ, il nous suffira de deux exemples, qui peuvent servir de types et qui se complètent l'un l'autre, le premier étant un exemple de victoire, le second un exemple de défaite.

I

MORGARTEN

Le territoire de la Confédération suisse ne comprit dans l'origine que le bassin du lac des Quatre-Cantons. Il était fermé au sud par les défilés de la Reuss, à l'est par de hautes montagnes coupées de peu de cols, tous malaisés à franchir. De ces deux côtés aucune agression n'était à craindre. Mais à l'ouest et au nord le pays s'ouvrait en éventail et communiquait avec les contrées voisines par des passages nombreux et relativement faciles : avec le Hassli par le Brunig, avec Lucerne par le lac, avec Zug par les vallées d'Arth et d'Egeri, avec Einsiedeln par les trois cols entre lesquels se dressent les deux Mythen. C'étaient vingt lieues de frontière, à vol d'oiseau, sur lesquelles les Alpes formaient moins une muraille qu'un système de massifs détachés, laissant entre eux six ou huit ouvertures, qui donnaient accès à l'ennemi.

La maison d'Autriche dirigea sur cette frontière toutes ses attaques contre la ligue des Waldstätten. La première fut celle de Morgarten, en 1315. Le duc Léopold avait donné rendez-vous à sa noblesse à Baden, en Argovie. Un plan de campagne y fut adopté. Il était conçu dans le but de diviser et d'embarrasser la défense. Trois attaques devaient avoir lieu le même jour, l'une par le Brunig, une

autre par le lac, la troisième par Zug et la vallée d'Egeri. Les deux premières ne devaient être que de sérieuses diversions; l'issue de la guerre dépendait de la troisième, que le duc se réservait de diriger en personne, avec le gros de ses forces. Les Waldstätten ne pouvaient compter que sur eux-mêmes. Louis de Bavière, dont ils avaient embrassé la cause, était occupé ailleurs, et tous leurs voisins, sans en excepter leurs alliés les plus naturels, avaient pris parti contre eux. L'attaque par le lac devait être dirigée par les bourgeois de Lucerne. Zurich avait son contingent dans l'armée du duc; l'abbé d'Einsiedeln aussi. Les Waldstätten étaient seuls, absolument seuls. Aujourd'hui, quand la population des cantons d'Uri, Schwytz et Unterwald se lèverait tout entière, jusqu'au dernier homme valide, elle pourrait peut-être fournir un contingent de dix mille hommes; mais leur territoire était alors beaucoup moins considérable, la population y était moins serrée, et autant qu'on en peut juger, toutes leurs troupes réunies n'atteignaient pas à 3000 hommes. Or il fallait tenir tête à une armée que les historiens les plus modérés évaluent à 14,000 combattants, dont 9000 sous les ordres du duc. Dans de telles conditions Léopold pouvait se croire sûr de la victoire. A égalité de nombre, il n'en aurait pas douté. N'avait-il pas avec lui la fleur de sa noblesse, et que pouvaient les massues des montagnards contre les armures et la valeur éprouvée de sa brillante chevalerie? La cause des Waldstätten parut désespérée même à ceux qui leur voulaient du bien en secret. Seuls les Waldstätten n'eurent point le sentiment

de leur faiblesse. N'avaient-ils pas pour eux Dieu et leur droit? C'est ainsi, du moins, que les représente l'histoire traditionnelle. Quelques chroniqueurs leur attribuent moins d'assurance. Quoi qu'il en soit, le moment vint où ils n'eurent pas le choix des partis, et où la victoire étant leur dernière ressource, ils ne songèrent qu'à vaincre.

Leurs dispositions furent bientôt prises. De faibles contingents gardèrent les rades du lac, Fluelen, Brunnen, Buochs, Stantzstadt; le gros de leurs forces fut destiné à couvrir Schwytz. Mais de quel côté le couvrir? L'ennemi avait pour y arriver deux portes ouvertes devant lui, la vallée d'Arth et celle d'Egeri. La première n'est pas difficile à défendre. Le lac de Zug, aux rives escarpées, y pénètre assez avant, et laisse peu de place sur ses bords pour les routes et chemins. Plus en arrière, à quelques pas de Schwytz, le bassin en est occupé par le lac de Lowerz, et là encore une petite troupe d'hommes déterminés pourrait racheter sa faiblesse par l'avantage des positions. La vallée d'Egeri, plus haute, plus montagneuse, également occupée par un lac, offre aussi de bonnes positions défensives. Les montagnards se diviseront-ils pour fermer ces deux passages, et s'ils ne se divisent pas, quel poste choisiront-ils? Ils se décidèrent à porter le gros de leurs forces sur la route d'Egeri, et à ne laisser du côté d'Arth qu'un petit corps d'observation, avec ordre de rejoindre la troupe en toute hâte, s'il en était besoin. La tradition rapporte qu'un certain chevalier, Henri de Hünenberg, avait lancé dans les retranchements des Suisses un flèche avec un billet en-

roulé tout autour; on y lisait ces mots: « Le jour de Saint-Otmar, soyez sur vos gardes au Morgarten. » Morgarten est le nom d'un coteau qui domine le lac d'Egeri. On montre encore, dit Jean de Müller, l'endroit où la flèche tomba. Cette tradition signifie probablement que les confédérés avaient des intelligences dans l'armée ennemie. Leurs intérêts étaient les mêmes que ceux de plusieurs bourgs et de plusieurs villes, qui devaient bientôt conclure avec eux une alliance éternelle, et qui, en attendant, par fidélité, erreur ou faiblesse, avaient joint leurs bannières à celle du duc. Il serait bien étonnant qu'ils fussent restés sans recevoir quelques avis secrets. Informés ou non, la position qu'ils choisirent est bien celle que la prudence indiquait. C'est la position dominante. Postés en force dans la vallée d'Arth, ils auraient appris tardivement ce qui se passait dans celle d'Egeri, et l'ennemi aurait eu le temps de franchir les passages les plus étroits avant qu'ils eussent gagné les hauteurs. Postés sur la route d'Egeri, des sentinelles rapprochées pouvaient surveiller les deux vallées à la fois, et il leur était facile de courir rapidement partout où les appelleraient les besoins de la défense.

Le 14 novembre 1315 l'armée de Léopold campait à Zug. Le lendemain, avant l'aube, elle gravissait les pentes qui dominent la ville et débouchait dans la vallée d'Egeri. Le lac qui en occupe le bassin est assez grand pour le remplir à peu près. Il mesure plus d'une lieue de longueur. L'une des rives s'appuie au Rossberg; elle est peu praticable, tantôt marécageuse, tantôt couverte d'épaisses forêts, qui

plongent dans le lac; l'autre rive est plus riante, elle s'élève en douces collines qui présentent au soleil des versants semés de bois, de pâturages, de vergers, de granges et d'habitations rustiques; une route file au bord de l'eau, coupant çà et là quelque presqu'île sans importance. De tout temps un bon chemin doit avoir suivi à peu près le même tracé que la route. L'armée du duc s'y engagea. La cavalerie, forte d'environ 4000 hommes, marchait en tête, ne jugeant pas qu'il fût de sa dignité d'être ailleurs qu'au premier rang. Ensuite venaient les gens de pied, puis les bagages, parmi lesquels se trouvaient, dit-on, de grandes provisions de cordes destinées à emmener les troupeaux des montagnards. Cet ordre de marche est celui qu'indiquent presque tous les historiens. On a cependant élevé des doutes à ce sujet. Une phrase assez obscure d'un chroniqueur contemporain a donné à penser que Léopold, au lieu de faire filer l'infanterie après la cavalerie, par la route du lac, lui avait fait suivre un sentier qui tourne par la montagne la position du Morgarten. C'est possible, quoique peu probable, croyons-nous, mais il faut qu'en tout cas l'infanterie ait été fort en retard sur la principale colonne.

Les cavaliers cheminèrent longtemps sans rencontrer d'obstacles. La route était libre, la marche aisée; un quart d'heure encore, et la tête de leur longue file aura le lac derrière elle. Où donc sont les montagnards, et d'où vient qu'ils se cachent? Ils ne se cachent pas; ils laissent l'ennemi s'engager. Le lac vient mourir dans une plaine d'alluvions formée par un des ruisseaux qui l'alimentent.

Par delà cette plaine la colline du Sattel, accidentée, semée de blocs de poudingue, ferme le bassin du lac et relie les montagnes qui l'encadrent ; il n'y a qu'à la franchir pour déboucher dans une autre vallée, qui s'ouvre largement sur le pays de Schwytz. Cette colline sert de frontière ; une muraille et des tours en couronnaient les hauteurs, et fermaient le chemin resserré par les rocs. C'était là, au défilé de Schorno, comme on l'appelle, que les montagnards attendaient, prêts à fondre sur l'ennemi. Ils étaient peu nombreux : 400 hommes d'Uri, 300 d'Unterwald, 600 de Schwytz. Le corps d'observation laissé à Arth devait les renforcer de 300 hommes, d'autres disent 400. Peut-être avait-il déjà rejoint. 50 hommes postés en avant, tenaient les hauteurs qui dominent la route. C'étaient, dit-on, des bannis, qui avaient vainement sollicité la grâce de combattre avec leurs frères, et qui, décidés néanmoins à prendre part à la bataille, avaient d'eux-mêmes choisi ce poste. La tradition affirme qu'ils l'avaient fait à l'insu des confédérés. Elle aura de la peine à le persuader. « Quand je les vois agir si bien d'accord avec les autres, dit Jean de Muller, je soupçonne qu'ils avaient reçu des ordres des officiers. » Cette réflexion est trop naturelle pour ne pas se présenter à l'esprit. On peut même aller plus loin. Des bannis peuvent s'être joints à la petite troupe qui occupait cette position avancée, hors de la frontière. S'ils voulaient combattre leur place était là, et non dans l'armée. Mais il serait surprenant que les Suisses eussent négligé de faire garder les hauteurs, et que cette négligence eût été réparée par le hasard. Rien dans la manière

dont ils conduisent cette rapide campagne n'autorise à leur attribuer une pareille légèreté. Il est d'ailleurs bien naturel que si des bannis se sont joints à ce poste d'avant-garde, la tradition, qui aime les détails pittoresques, n'ait eu de mémoire que pour eux. Elle leur donne le beau rôle dans la bataille de Morgarten, le rôle de l'initiative et de l'intelligence. Ils font tout justement ce que les Suisses auraient négligé de faire. Ils amassent des matériaux sur la hauteur, des blocs, des troncs d'arbre, et ils les font rouler sur les chevaliers ennemis.

Mais ce n'est pas seulement à la noblesse autrichienne que ces prétendus bannis ont causé de grands embarras, c'est encore aux historiens. Ils n'ont pas laissé de monument sur la place qu'ils occupèrent, et quand on examine les lieux, on ne sait où la trouver. Les blocs lancés sur les pentes sont un puissant moyen de destruction dans les guerres de montagnes. — L'expérience en a été répétée avec succès en 1799 par les Français. — Mais encore faut-il des pentes, et à première vue il ne semble pas que celles qui tombent dans le lac d'Egeri soient propres à ce genre de tactique. L'inclinaison n'en est pas assez forte, et elles sont trop couvertes d'arbres et de bouquets de bois. Depuis l'entrée de la vallée d'Egeri jusqu'à la colline fortifiée du Sattel, la route n'est dominée que par un seul rocher, la Figlerfluh, dont la position ne s'accorde guère avec le dire des anciens chroniqueurs. Elle est à deux pas du Sattel, par delà les hauteurs du Morgarten, et domine non le lac, mais la petite plaine formée par les alluvions du ruisseau

qui s'y jette à son extrémité. Rien de plus facile que de lancer du haut de la Figlerfluh des blocs et des troncs d'arbre, rien aussi de plus inutile : le passage est ouvert, et quelques pas de côté suffiraient pour se mettre à l'abri. Pour lever cette difficulté, on a imaginé que le niveau du lac avait changé depuis 1315. Mais il faudrait un exhaussement de près de 30 mètres pour que le lac vînt baigner le pied des pentes, et permettre à des hommes qui seraient postés sur la Figlerfluh d'envoyer des cailloux rebondir jusqu'au rivage. Il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'œil sur le canal par où s'écoulent les eaux du lac pour s'assurer qu'il n'y a pas eu de changement de niveau. Il faut donc renoncer à la Figlerfluh, et chercher ailleurs. On est ainsi ramené aux coteaux du Morgarten, situés immédiatement au-dessus du lac, à vingt minutes en avant de la colline du Sattel. Si l'on en étudie les pentes, on en trouvera une, mais une seule, qui se prêterait à la tactique des bannis. Et encore faut-il supposer des circonstances favorables. Je crois que peu de cailloux pourraient y rouler avec une rapidité suffisante ; mais si le sol était gelé, ce qui pouvait bien être le cas le 15 novembre 1315, ce qui d'ailleurs semble ressortir du fait que les Suisses étaient munis de crampons, si au lieu de cailloux, on prenait des troncs d'arbre, ronds et courts, il ne serait peut-être pas impossible de les faire rebondir jusqu'au lac. On assure que l'expérience en a été faite, et qu'elle a réussi. C'est donc sur le Morgarten lui-même, comme le veulent les souvenirs populaires, à peu près directement au-dessus d'une chapelle si-

tuée au bord de la route, la chapelle de St-Vitus, qu'il faut placer les bannis. Ce poste est le seul qui se prête à leur manœuvre, et s'il fallait chercher ailleurs on risquerait d'être entraîné à reléguer leur histoire parmi les fables. Heureusement qu'on n'en est point réduit à cet extrémité. Les débris d'armes trouvés en grand nombre aux environs de St-Vitus sont un témoignage à l'appui de la tradition.

Une fois le poste qu'occupaient les bannis déterminé avec précision, il est très-facile, quand on est sur les lieux, de se figurer toute la bataille. On voit la file des cavaliers autrichiens s'allonger indéfiniment sur les bords du lac, suivant l'ancien chemin, plus étroit et plus accidenté, sans doute, que la route actuelle. Ils marchaient deux ou trois chevaux de front tout au plus, et leur colonne devait se dérouler sur plus d'une lieue de longueur. Il est bien probable que le poste du Morgarten en laissa passer un certain nombre avant de commencer le jeu des troncs d'arbre. Ils cheminaient insouciants et hautains. Le défilé n'avait pas trop sévère apparence. Le chemin longeait le rivage, allant d'une ferme à l'autre; les arbres avaient du givre au lieu de feuilles, mais sous le manteau de l'hiver on reconnaissait un pays riche et fertile. A voir toute cette noblesse chevaucher sans inquiétude par cette route agreste, on eût dit une cavalcade plutôt qu'une expédition. Soudain un étrange fracas se fait entendre. Ce sont les hommes du Morgarten qui se sont mis à leur besogne. Les troncs d'arbre sont lancés sur la pente. Quelques-uns peut-être restent accro-

chés en chemin ou roulent avec mollesse; mais les plus gros franchissent tous les obstacles et rebondissent jusque dans les eaux, broyant tout ce qu'ils rencontrent. Les chevaux tombent les uns sur les autres; les cavaliers bardés de fer sont pris sous leurs montures; plusieurs sont précipités dans les flots, et cette fière colonne se trouve coupée par le milieu. Il faudrait de l'ordre pour aviser; mais les chevaux s'emportent, et la confusion commence à régner dans les rangs; il faudrait des gens de pied pour déloger cette insolente poignée de montagnards; mais les gens de pied sont à une lieue en arrière, et ne se doutent pas de ce qui arrive. Que faire? Quelques cavaliers sans doute descendent de cheval, et malgré le poids de leurs armures cherchent un chemin pour gravir la colline; mais les Suisses ne leur en donnent pas le temps. Ils ont quitté leurs remparts, et tous ensemble ils fondent sur l'ennemi. Le choc est irrésistible. La tête de la colonne autrichienne est rejetée en désordre sur la partie de la route, déjà jonchée de cadavres, que les bannis ne cessent de battre du feu de leur artillerie primitive. Mais l'attaque ne se borne pas à ce choc de front. Quelques compagnies ont filé lestement sur les hauteurs, saluant au passage le poste des bannis, ardents à leur besogne; puis elles se dévalent sur la pente avec des cris de guerre, et bientôt les Autrichiens se trouvent pris en flanc et en tête. Alors le désordre est au comble. C'est moins une bataille qu'un carnage. Les gens de pied qui seuls pourraient tenir contre une attaque semblable sont toujours à une lieue de distance, et la cavalerie rejetée sur

eux porte le désordre dans leurs rangs. Au lieu de faciliter la fuite, les chevaux l'embarrassent. Çà et là quelques braves essaient de former un noyau de résistance; ils y perdent leur peine. La valeur est inutile. Le flot des fuyards encombre l'étroit chemin. C'est par centaines qu'ils sont précipités dans les eaux. Léopold voit le massacre des siens, et son orgueil s'en irrite vainement; pour lui aussi il n'y a de salut que dans la fuite.

C'est ainsi que l'on se représente la bataille du Morgarten quand on lit sur les lieux les récits que nous en ont laissés les chroniqueurs. Elle ne semble pas avoir été plus compliquée. A supposer même que l'infanterie eût été détachée par les chemins de la montagne, il ne faudrait pas faire grand changement à la description que nous venons d'essayer. Evidemment les gens de pied se trouvèrent hors de portée, et pour le résultat final il est indifférent qu'ils aient été foulés par les cavaliers en déroute, ou que, témoins inutiles du désastre, ils aient pris la fuite de leur côté. — « Des poissons pris et assommés dans une nasse, » voilà, d'après un contemporain, l'histoire de la défaite des Autrichiens au Morgarten.

Si les Suisses avaient voulu tirer parti de leurs avantages, ils auraient, ou peu s'en faut, anéanti l'armée du duc; mais une poursuite à outrance les eût éloignés de chez eux, et ils étaient inquiets de ce qui se passait sur leurs derrières. Lorsqu'ils ne virent plus un ennemi ni dans la vallée d'Egeri, ni sur les pentes qui y montent de Zug, ils se partagèrent le butin et reprirent la route de leurs foyers.

Arrivés à Brunnen, ils trouvèrent, dit la tradition, un messager qui venait en toute hâte quérir du secours. Les attaques simultanées avaient eu lieu. Les Lucernois, renforcés des gens de Willisau, de Wollhausen, de Rothenberg, etc., étaient montés sur leurs grandes barques, et avaient tenté une descente à Burgestad dans le Nidwald. En même temps un des lieutenants de Léopold, Otto de Strassberg, avait passé le Brunig avec 4000 hommes, et envahi la riche vallée de Lungern et de Sarnen, pillant et massacrant. Il était déjà à Alpnach, maître de tout l'Obwald. Les 300 Unterwaldiens partirent immédiatement. On affirme que Schwytzois et Uranais voulurent se joindre à eux, mais que les Unterwaldiens refusèrent, *disant que les magistrats n'avaient pas ordonné d'appeler les confédérés.* Il est facile de reconnaître dans ce trait un de ces embellissements imités de l'histoire ancienne, dont on a surchargé la simple et grande histoire des premières luttes de nos pères. Ils n'avaient pas ce laconisme oratoire et prétentieux, plus digne de la suffisance de la noblesse autrichienne que de leur esprit pratique et de leur souci du bien commun. Les secours envoyés aux confédérés d'Unterwald furent sans doute aussi grands que la circonstance le permettait. Peut-être n'eut-on pas sous la main assez de barques pour envoyer tout de suite tous les hommes disponibles. Quoi qu'il en soit, les Unterwaldiens firent force de rames. Mais la nouvelle du désastre du Morgarten s'était répandue. Les Lucernois regagnaient leur ville, et Strassberg repassait précipitamment le Brunig : il ne paraît pas l'avoir repassé en

paix ; car les Unterwaldiens le suivirent et se vengèrent sur le Hassli de l'invasion du lieutenant de Léopold. — Telle fut la première victoire des Suisses, celle qui assura leur indépendance.

II

ROTHENTHURM

Près de cinq siècles s'écoulent. Nous sommes à la fin d'avril 1798. De nombreuses milices se pressent sur tous les chemins où nous venons de voir passer Léopold et ses corps d'armée; mais elles marchent en sens inverse, et ce sont des milices confédérées. Deux mille hommes environ, la plupart Unterwaldiens, remontent la vallée de Sarnen, que Strassberg avait ravagée, et vont se poster au Brunig, prêts à envahir le Hassli. La ville de Lucerne, d'où était partie l'expédition du lac, est menacée par divers corps, entre autres par celui d'Aloïs Reding, de Schwytz. Une colonne d'environ 1500 hommes, sous les ordres du colonel Andermatt, part de cette même ville de Zug, où Léopold avait campé la veille de la journée du Morgarten, et se dirige vers la Haute-Argovie, du côté de Muri et de Bremgarten. Enfin un quatrième corps d'armée, un peu plus fort que le précédent, débouche au nord, du haut plateau d'Einsiedeln et menace les bords du lac de Zurich, surtout Rapperschwyl. Il est commandé par un officier glaronnais, le

colonel Paravicini. Ce sont les hommes de Glaris, de Sargans, de Gaster, d'Uznach, etc. Pourquoi toutes ces troupes en mouvement, et quel est l'ennemi qu'elles vont chercher aux quatre vents des cieux? Il ne s'agit plus de l'Autriche; surtout il ne s'agit plus de cavaliers bardés de fer. L'ennemi que vont chercher les confédérés est la plus aguerrie peut-être des armées de l'Europe; c'est une de ces terribles armées que la révolution française envoie chez ses voisins pour les convertir à la liberté. Elle a pour chef Schauenbourg, et déjà sa mission est presque entièrement accomplie. Les anciennes aristocraties de Berne, de Fribourg, de Soleure, de Zurich, etc., sont tombées tour à tour. Il existe une république helvétique, une et indivisible; elle a un directoire qui siége à Aarau, et elle s'appuie sur les 30000 baïonnettes de Schauenbourg, pour le moment disséminées sur toute l'étendue du plateau suisse, de la Sarine à la Limmat, et même jusqu'à la Thour. Les hommes des petits cantons ne se sont point laissé séduire par les belles paroles des Français; ils les ont vus à l'œuvre; ils savent que leur manière de convoquer les peuples à la liberté est de leur imposer des lois, et l'exemple de Berne leur a appris ce qu'il en coûte pour être affranchi par la grande république. Ils ont d'ailleurs leur liberté à eux, leur vieille liberté, et dans leur candeur de montagnards ils la préfèrent à celle qu'on leur apporte de Paris. On les a sommés d'adhérer à la république helvétique, une et indivisible; ils ont refusé, et c'est pourquoi ils sont en route. Ils n'ont pas de chef unique; mais ils sont dirigés par un

conseil de guerre, qui ne songe à rien moins qu'à chasser les Français du sol de l'Helvétie. La colonne du Brunig doit descendre dans l'Oberland et marcher sur Berne, c'est l'aile gauche. Les troupes que commandent Andermatt et Paravicini forment l'aile droite ; elles ont ordre d'envahir Zurich et l'Argovie et d'opérer leur jonction entre Zurich et Bremgarten. Aloïs Reding, qui commande le centre, doit s'emparer de la ville et du canton de Lucerne. On ne doute pas que les populations ne se soulèvent sur leur passage, et que bientôt la Suisse tout entière ne soit armée contre les Français. Toutes ces troupes iront ainsi grossissant, jusqu'à ce qu'elles viennent se donner la main à Aarau, siége du directoire helvétique. Voilà ce qu'ont entrepris ces petites bandes armées, et elles cheminent courageusement, ne songeant pas à compter l'ennemi. Des prêtres les accompagnent et les enflamment de leurs prédications. La riche abbaye d'Einsiedeln, non contente de contribuer par des bénédictions au succès de la campagne, a fait cadeau au gouvernement de Schwytz de 1000 louis d'or, elle lui a offert toute son argenterie et l'a autorisé à emprunter sur les biens de l'abbaye de quoi subvenir aux frais de la guerre.

Ce n'est pas l'ennemi qu'il aurait fallu compter, mais les misères de la patrie. La division et l'indécision étaient partout, au dehors et au dedans. Unterwald-Nidwald était engagé dans l'expédition ; Obwald ne l'était pas. L'Obwald avait accédé, non sans répugnance, mais enfin il avait accédé à la république une et indivisible, et le 22 avril quand la

colonne chargée de s'assurer les passages du Brunig parut devant Kerns, premier village des Obwaldiens, elle fut accueillie par des signaux d'alarme, et en un instant toute la population fut armée, prête à défendre ses foyers. Mais au moment où le sang allait couler, on sentit l'impossibilité de cette lutte fratricide, et le gouvernement de l'Obwald se laissa forcer la main. Il accorda le passage aux troupes du Nidwald; il convoqua la landsgemeinde, qui revint sur sa décision première, et six cents Obwaldiens renforcèrent l'expédition. Des difficultés toutes semblables menaçaient de retarder la marche des autres colonnes. Le colonel Paravicini devait avant tout s'assurer de la ville de Rapperschwyl, qui s'était ralliée au nouvel ordre de choses, et il était à craindre que Lucerne, également ralliée, ne refusât d'ouvrir ses portes à Reding. Ces débuts n'étaient guère de bon augure; mais les hésitations de quelques-uns des gouvernements engagés dans la lutte l'étaient moins encore. Uri se croyait à l'abri derrière son lac et ses montagnes, et ne se prêtait qu'avec répugnance à des projets d'expédition lointaine. Unterwald lui-même, Unterwald-Nidwald, avait des moments de défaillance. A peine son contingent était-il en route pour le Brunig qu'il lui interdisait de passer au delà.

Enfin, après bien du temps perdu, on se porta sérieusement en avant, Andermatt le premier. Paravicini ne tarda pas à le suivre, il s'empara de Rapperschwyl; le corps d'armée du Brunig pénétra dans le Hassli, et le 29 au matin les troupes de Reding parurent devant Lucerne. Cette ville

capitula. A peine les Schwytzois y furent-ils entrés qu'ils se rendirent tous à l'église, pour entendre la messe et remercier le ciel du succès de leur entreprise ; puis ils se répandirent dans les rues et firent bombance. Il y eut des scènes déplorables. L'arsenal fut envahi et pillé. Vainement les chefs essayèrent-ils de contenir la troupe. Des prêtres l'excitaient au désordre. « Prenez, enfants, criait aux soldats un capucin, grand harangueur populaire, prenez enfants, tout est à vous. » Cependant un messager montait à cheval pour aller annoncer à Zug la reddition de Lucerne. Il revint avec une terrible nouvelle. Les Français s'approchaient : la plus grande partie du territoire de Zug était déjà en leur pouvoir. Ils avaient eu le temps, en effet, de réunir leurs corps disséminés. Andermatt les avait rencontrés en force, et après un brillant combat d'avant-postes, s'était vu rejeté sur Zug, qui ouvrit ses portes à l'ennemi le jour même où Lucerne ouvrait les siennes à Reding. D'autres corps d'armée s'avançaient d'ailleurs dans toutes les directions, d'un côté sur Lucerne, de l'autre sur Rapperschwyl.

Ainsi tomba le hardi projet de délivrance qu'avait formé le conseil de guerre des cantons primitifs. Il ne s'agissait plus de marcher sur Zurich, sur Berne, sur Aarau, mais d'arrêter les progrès de l'ennemi, qui n'était qu'à quelques lieues de Schwytz. A la guerre offensive succédait la guerre défensive, qui ne débuta pas beaucoup mieux. Lucerne avait été promptement évacué, Reding était accouru, et l'on avait pris en toute hâte des dispositions pour cou-

vrir les points les plus menacés; mais déjà les Français avaient mis en déroute tout le corps de Paravicini. Il s'était d'abord vaillamment comporté; il avait eu l'avantage à Wollerau, dans un combat meurtrier; mais les principaux chefs ayant été blessés et mis hors de combat, les soldats, abandonnés à eux-mêmes, avaient perdu courage et s'étaient dispersés. D'autres engagements livrèrent aux Français la route de Lucerne à Kussnacht et Immensee, en sorte que dès le 30 au soir, environ 36 heures après l'entrée des confédérés à Lucerne, le territoire de Schwytz était cerné de toute part, et qu'il ne restait pour le défendre que les seuls Schwytzois.

Dans cette situation désespérée, ils prirent la mâle résolution de tomber du moins en hommes de cœur. Frappés des inconvénients qu'avait attirés la division du commandement, ils demandèrent et obtinrent du conseil de guerre que Reding fût nommé le général en chef de toutes les forces du pays. Le premier mai, avant l'aube, il était à cheval, et visitait tous les postes. Il espérait que les débris du corps de Paravicini se seraient ralliés quelque part et pourraient encore concourir à la défense commune; mais bientôt il apprit leur dispersion totale, et dut prendre ses mesures pour faire face avec quatre mille hommes environ à toutes les forces de l'ennemi. La tâche était rude; elle l'était d'autant plus que la configuration du pays et la distribution des corps français ne lui permettait pas de concentrer la défense.

Le théâtre de la lutte devait être à peu près le même

que lors de la fameuse journée du Morgarten; mais au lieu d'être limité à la petite vallée d'Egeri, il devait embrasser tout le plateau d'Ensiedeln, y compris ses avenues. Ce plateau d'Einsiedeln n'est point un pays plat; il penche vers le nord, et il est coupé de trois vallées, d'abord parallèles, puis convergentes, au fond desquelles coulent les divers ruisseaux qui forment la Sihl. De l'une à l'autre les communications sont aisées, les barrières qui les séparent consistant en coteaux qui ne sont ni très-élevés, ni très-ardus. En les remontant dans toute leur longueur, du nord au sud, on finit par arriver sur le dessus d'une croupe montagneuse, d'où l'on domine Schwytz. On n'en est plus séparé que par une pente verdoyante, sillonnée de chemins et de sentiers. Y descendre est l'affaire d'une heure. Cette croupe, il est vrai, est couronnée de deux masses rocheuses, aiguës et sauvages, les deux Mythen. Mais elles sont là pour la décoration du pays. On peut passer à droite, à gauche, au besoin entre deux; presque partout il y a de l'espace pour se déployer, et l'on a le choix des moyens pour tourner les postes de la défense. Celui qui est maître du plateau d'Einsiedeln est bien près de l'être aussi de Schwytz.

Or le plateau d'Einsiedeln lui-même n'est pas d'une défense facile. Il est partout accessible, et le nombre est grand des voies et sentiers qui y convergent. Deux routes principales, partant des bords du lac de Zurich, le franchissent pour venir se rejoindre à Schwytz. La première part du pont de Rapperschwyl, gravit la haute colline de l'Etzel, d'où, par une courte descente, elle gagne le bourg d'Einsiedeln, au

bord de ses tourbières; de là elle s'engage dans la vallée d'Alpthal, où coule la Sihl *du milieu*, la remonte, puis, par la droite, en s'élevant sur les vertes croupes du Hacken, elle tourne l'obstacle des Mythen. C'est un bon chemin de montagne, point trop ardu, le plus direct possible. La seconde est aujourd'hui une véritable grande route, la principale voie de communication entre le nord de la Suisse et les petits cantons. Elle file plus à l'ouest, parallèlement à la première, mais avec plus de sinuosités et de contours. Partant de Richterschwyl, elle gravit les collines qui dominent le village, puis, afin de ménager les pentes, elle pénètre dans l'encaissement de la Schindelleghi, par où la Sihl, après avoir réuni toutes ses eaux, s'échappe du plateau d'Einsiedeln; enfin quand elle a gagné ce plateau, elle s'engage dans la vallée dite de Rothenthurm, la plus occidentale des trois vallées de la Sihl, la remonte dans toute sa longueur, et pénètre dans le bassin de Schwytz par la plus forte dépression des hauteurs qui le dominent. Ces deux routes peuvent être défendues l'une et l'autre en avant et en arrière du bourg d'Einsiedeln, que la seconde laisse à quelque distance. Mais quelle que soit la ligne de défense que l'on adopte, il importe d'être maître de toutes les collines qui bordent à l'ouest la vallée de Rotenthurm, car de ce côté le plateau d'Einsiedeln n'est pas d'un accès moins facile. Ces collines le séparent de la vallée d'Egeri, où nous avons vu s'engager si follement la chevalerie de Léopold. Elles sont partout franchissables. Elles le sont surtout par le sentier du col de St-Jost, et plus encore par le défilé de

Schorno, où elles s'abaissent pour livrer passage à la route d'Egeri à Schwytz. Si ce défilé venait à tomber entre les mains de l'ennemi, toute défense du plateau d'Einsiedeln deviendrait impossible, car il débouche en arrière des plus hautes positions qu'offre la vallée de Rothenthurm, et la défense serait tournée. Elle pourrait être tournée enfin, et d'une manière plus fatale, si possible, par la vallée d'Arth et de Loverz, qui s'ouvre sur Schwytz, entre le Rossberg et le Righi.—L'Etzel, la Schindelleghi, le col de St-Jost, le défilé de Schorno, la vallée d'Arth, voilà donc cinq routes convergentes, qui peuvent servir soit à attaquer directement le plateau d'Einsiedeln, soit à le tourner, et Reding devait faire front sur toutes ces routes, car l'ennemi se présentait sur toutes à la fois.

Reding prit ses mesures en conséquence. Il se chargea de la route principale et la plus malaisée à défendre, celle de la Schindelleghi et de la vallée de Rothenthurm. A sa gauche, un bataillon occupait les hauteurs du Saint-Jost ; plus en arrière, un fort détachement gardait le défilé de Schorno ; enfin l'entrée de la vallée d'Arth était surveillée par quelques escouades d'habiles tireurs. A sa droite les gens d'Einsiedeln, ayant à leur tête leur curé, Marianus Herzog, tenaient les hauteurs de l'Etzel.

Reding ne se dissimulait pas les inconvénients d'une défense ainsi divisée ; mais comment les éviter ? D'ailleurs il ne berçait point sa troupe de vaines espérances : « La mort « nous attend, avait-il dit dans une harangue mémorable, « si quelqu'un la redoute qu'il se retire. De notre part

« aucun reproche ne le suivra. Ne nous en imposons point « à cette heure. Je préfère cent hommes sur qui je puisse « compter à cinq cents qui fuiraient au moment du danger, « amèneraient la confusion et feraient inutilement sacrifier « des braves. Je vous promets de ne me séparer de vous ni « dans le péril ni dans la mort. La mort et point de re- « traite. » Mille protestations d'inébranlable fermeté avaient accueilli ces mâles paroles [1].

Toutefois Reding ne comptait pas sur tout son monde. Il se défiait du curé d'Einsiedeln, Marianus Herzog. C'était un homme ambitieux, hypocrite et hautain, lâche et fanfaron. Il avait su en imposer au peuple, qui le tenait en grande vénération, et son pouvoir était sans bornes à Einsiedeln. Il avait fait occuper l'Etzel par six cents hommes, qui auraient bien voulu avoir avec eux un bon officier des bataillons de Schwytz; mais aucun ne consentit à partager le commandement avec le curé. La veille du jour décisif, dans la nuit du 1 au 2 mai, il y eut conseil de guerre à Rothenthurm. Marianus Herzog s'y rendit. Comme on y discutait les mesures à prendre dans le cas où la première ligne de défense serait forcée, il s'emporta vivement, et s'écria qu'une telle discussion était oiseuse, attendu que la victoire était assurée si tous les postes étaient défendus comme l'Etzel le serait par lui et ses hommes. « Je vous

[1] Pour toute la suite de ce récit je n'ai pas cru devoir m'écarter de la version *classique,* celle qui a été adoptée et consacrée par M. Monnard. Il y en a une autre, à mes yeux plus vraisemblable. Voir la note à la fin du volume.

« jure par tous les saints, dit-il avec emphase, que nous « combattrons, les soldats d'Einsiedeln et moi, jusqu'à la « dernière goutte de notre sang. » Il répéta deux fois ce serment, et promit à Reding de lui faire savoir aussitôt tout ce qui se passerait.

Le lendemain, vers les huit heures du matin, Marianus Herzog rejoignit sa troupe au sommet de l'Etzel : « Mes « amis, dit-il à ses gens, je crois que ce que vous avez de « mieux à faire est de retourner chez vous et de mettre bas « les armes. Il serait inutile de nous défendre ici, car aux « autres postes on ne songe pas à faire résistance. » Après ce beau discours il s'enfuit à cheval, comme il était venu, et toute la troupe se dispersa. Quelques heures après, une forte colonne française passait l'Etzel, à la fois surprise et charmée de n'y trouver personne. Voilà ce que les hommes des petits cantons gagnèrent en 1798 à compter parmi leurs chefs le curé d'Einsiedeln, digne confrère de ce capucin qui, à Lucerne, exhortait les soldats au pillage, et qui dans une autre occasion leur prédisait qu'il deviendrait invisible au moment de la mêlée, mais qu'il n'en combattrait pas moins pour la religion. J'aime mieux, je l'avoue, cet autre curé de je ne sais quelle paroisse de l'Obwald qui ne craignait pas de recommander aux siens la nouvelle constitution, et qui, lorsqu'on lui parlait des dangers de la liberté de la presse, se tirait d'affaire en disant : « Je ne « crains pas la liberté de la presse pour mon pays, attendu « que nous n'y connaissons que la presse aux fromages. »

Au Saint-Jost les choses se passèrent plus militairement,

mais sans beaucoup plus de succès. Attaqué par des forces supérieures, le bataillon qui occupait le passage, dut se replier sur Rothenthurm.

Pendant qu'il était ainsi débordé sur sa droite et sur sa gauche, Reding, qui commandait au centre, remportait d'inutiles avantages. Vers les dix heures du matin, l'avant-garde d'un corps français, fort d'environ deux mille hommes, parut à l'endroit où la grande route de Zurich à Rothenthurm et Schwytz s'engage dans l'encaissement de la Sihl, au lieu dit la Schindelleghi. Elle fut reçue par un feu de tirailleurs assez bien nourri, qui l'arrêta pendant près de deux heures. Alors les Schwytzois reçurent quelques renforts, avec deux pièces de canon, prises à Lucerne, et le combat redoubla de vivacité. Les Français pliaient, ils avaient cessé leur feu, et Reding se disposait à attaquer à l'arme blanche, lorsqu'il apprit l'abandon de l'Etzel. Menacé sur ses derrières, il dut se replier sur Rothenthurm, où il arriva en bon ordre vers les trois heures de l'après-midi, et où il trouva le bataillon refoulé du Saint-Jost.

La position de Reding devenait de plus en plus critique. La colonne française inutilement tenue en respect à la Schindelleghi, le suivait de près, renforcée en chemin par une partie de celle qui avait passé l'Etzel, et qui s'attardait à piller Einsiedeln. Sur sa gauche, la ligne des hauteurs, du Saint-Jost au défilé de Schorno, se couronnait de soldats ennemis toujours plus nombreux; sur sa droite les croupes du Hacken, au pied du petit Mythen, pouvaient d'un moment à l'autre tomber entre

les mains de quelque détachement parti d'Einsiedeln. Mais Reding avait sous la main tout son monde, sauf les tirailleurs postés à Arth, et il lui était plus facile de diriger les mouvements et de communiquer à tous son indomptable énergie. Un bataillon Schwytzois, qui avait fait partie de l'expédition du Brunig, venait justement d'arriver, ayant fait d'une traite une marche suffisante pour mettre à bout de forces le piéton le plus infatigable. Il fut sur le champ dirigé sur le Hacken. Pendant ce temps Reding faisait front de tous les côtés à la fois, opposant à la colonne qui le suivait les deux bataillons qui l'avaient déjà repoussée une fois, et aux corps qui menaçaient sa gauche quelques centaines d'auxiliaires Uranais arrivés le matin, plus le bataillon du St-Jost. Des deux côtés il prit l'offensive. Voyant l'ennemi se masser dans la plaine de Rothenthurm, il lui lâcha quelques volées de canon, puis, après une décharge générale, il lança sur lui le gros de ses forces. La distance à franchir sous le feu était de près de huit cents pas. Pas un ne broncha. Emportés par un élan de plus en plus irrésistible, les Schwytzois tombèrent tête baissée sur l'ennemi. Le choc fut si impétueux que les Français plièrent presque aussitôt, et s'enfuirent dans le plus grand désordre, laissant la plaine couverte de cadavres. Une autre attaque, dirigée avec la même précision et le même élan, balaya les hauteurs, et rejeta l'ennemi dans la vallée d'Egeri. Pour la seconde fois les champs du Morgarten virent fuir devant les montagnards une armée qui n'avait pas coutume d'être vaincue. Vainement elle essaya à deux reprises de se rallier ;

à deux reprises elle fut de nouveau culbutée. Les Schwytzois la poursuivirent jusqu'au village d'Egeri, et ils l'auraient poursuivie bien plus loin sans la crainte d'une surprise et la nécessité de se tenir serrés les uns contre les autres. C'étaient trois victoires en un jour. Mais à quoi bon tant de sacrifices et de courage? Au lieu de se partager le butin et de remercier le ciel de la délivrance de la patrie, les vainqueurs en étaient réduits à bivouaquer sur le champ de bataille, le fusil sous la main, et prêts à recommencer.

Le lendemain, ce fut le tour des tirailleurs d'Arth. Deux colonnes françaises tentèrent de forcer l'entrée de la vallée, l'une par la rive nord du golfe d'Arth, l'autre par la rive sud. Elles devaient opérer leur jonction à Arth même, au fond du golfe, puis se porter directement sur Schwytz, et tourner ainsi la position de Reding. Les chemins qu'elles suivaient, semblables à celui qui avait vu la défaite de Léopold, étaient resserrés entre le lac et les montagnes, l'un au pied du Rossberg, l'autre au pied du Righi. Leurs efforts furent vains. Les carabiniers schwytzois abrités les uns derrière des arbres, les autres derrière des parapets élevés précipitamment, leur firent subir des pertes énormes. Ils tiraient avec sang-froid, sans se hâter, mais sûrement. Ils avaient plus de carabines que d'hommes, et pour suppléer à leur petit nombre, des enfants chargeaïent les armes. La colonne qui suivait les bases du Righi essaya d'une manœuvre tournante, par les hauteurs; son dessein fut deviné et elle fut tournée elle-même. Des deux côtés l'ennemi battit en retraite. C'étaient encore deux victoires

à ajouter à celles de la veille, l'une et l'autre sanglantes l'une et l'autre inutiles.

Cependant il y a une fin à toutes les choses humaines même à l'héroïsme. Quand il se voit impuissant, il se tourn en désespoir et finit par fatiguer les courages. Il n'y avai d'autre issue à la lutte qu'une capitulation honorable ou la mort inutile de tous ces braves, dans une suite de combat de plus en plus désespérés. Des succès analogues à ceux qu venaient d'être remportés, n'étaient plus même probables Schauenbourg, après avoir reconnu la position, ne pouvait manquer de réunir toutes ses forces pour tenter une attaqu plus sérieusement combinée. Or les Schwytzois avaient beau se multiplier, il leur était impossible d'occuper tous les postes, et ils étaient sûrs d'être pris à revers un peu plus tôt ou un peu plus tard. Quoi de plus facile au général français que de les tourner par leur droite pendant qu'il les occuperait comme la veille sur leur front et sur leur gauche ? Il avait au pied des Mythen le choix des passages. Le plus pratiqué, celui du Hacken, était occupé par le bataillon revenu du Brunig; mais qu'était-ce qu'un bataillon pour garder des croupes aussi larges? Plus loin, entre les Mythen et surtout au delà des Mythen, d'autres passages restaient sans défense ou n'étaient gardés que par des femmes. Dans la nuit qui suivit leur victoire, ces réflexions se présentèrent à l'esprit des défenseurs de Rothenthurm ; ils eurent le temps d'envisager la situation. Des groupes se formèrent, et l'on discuta vivement. Quelques-uns voulaient tenir jusqu'au bout : d'autres faisaient le compte des morts : la petite

roupe n'était encore que décimée ; il fallait, disaient-ils, ombattre au moins jusqu'à ce qu'elle fût réduite de moitié. ,es pères de famille se souvinrent de leurs femmes et de eurs enfants. Plusieurs pensaient à se réserver pour des ours meilleurs, et conseillaient de profiter du moment où, grâce à leur victoire, ils pouvaient espérer des conlitions plus favorables. Reding voyant la majorité de ses iommes incliner dans ce sens, entama des négociations. Après quelques pourparlers, un projet de capitulation fut arrêté, et Reding eut vingt-quatre heures pour le sounettre au peuple. Le peuple était l'armée. Il abandonna es canons et ses postes, et se réunit à Schwytz pour délibérer. Les Français en auraient pu profiter. Ils ne le firent pas, et il faut rendre à Schauenbourg cette justice que sa conduite fut digne, et ne rappela en rien celle de Brune négociant avec « ces loyales bêtes de Bernois, » comme il les appelait. La capitulation était plus qu'honorable. Elle n'imposait aux Schwytzois qu'une chose, l'acceptation de la République helvétique, une et indivisible ; on leur garantissait eur religion et leurs propriétés, on ne les désarmait point, on ne les frappait d'aucune imposition militaire, on n'occupait pas leur pays, et Schauenbourg ne se réservait le droit le passage que pour le cas où les Uranais, qui avaient pris quelque part à la lutte, voudraient la continuer pour leur compte. Accepter était une nécessité d'autant plus évidente que le contingent d'Uri, qui avait largement contribué à la victoire de la veille, venait de reprendre le chemin de ses oyers. A la vérité 400 hommes d'Unterwald étaient arrivés

dans la journée : mais, comme ceux d'Uri, dès qu'ils avaient entendu parler de négociations, ils avaient eu hâte de repartir. L'assemblée fut solennelle. Reding parla en militaire. Il dit la position des armées et ne laissa aucun espoir sur l'issue de la lutte ; il put conseiller la soumission sans que personne l'accusât de lâcheté. On savait assez que si le peuple était d'avis de combattre jusqu'à la fin, Reding ne l'abandonnerait pas. Au fond la majorité était de son avis. Mais comment subir cette humiliation et l'accepter par un vote solennel ? Les ombres des aïeux ne planaient-elles pas sur l'assemblée du peuple, et pouvaient-elles considérer sans horreur la faiblesse de leurs descendants ? Les uns pleuraient ; les autres essayaient de parler, criant qu'il fallait mourir et qu'il n'y avait pas d'autre parti digne du peuple de Schwytz. Plusieurs ne voyaient encore dans les Français que des brigands sans foi ni loi, avec lesquels toute négociation était une duperie. Il y eut un moment d'étrange confusion. On put croire que la guerre civile allait éclater dans le sein de cette landsgemeinde, qui n'avait plus que quelques heures pour accepter la capitulation proposée ou retourner à ses canons. On vit des sabres dégaînés, des fusils armés, et peut-être le sang aurait-il coulé sans l'intervention d'un ecclésiastique plus respectable que Marianus Herzog. Il parvint à faire entendre le langage de la raison. Il fit sentir l'étrange contradiction de ceux qui déclamaient contre la mauvaise foi des Français et qui néanmoins, se confiant dans la parole de Schauenbourg, n'avaient pas craint d'abandonner leurs postes, leurs canons et leurs

munitions. Il posa nettement la question, avec calme et bon sens. Trois fois il fut interrompu par les murmures de la foule, trois fois il domina l'orage et commanda l'attention. Enfin on alla aux voix. La capitulation fut votée à une forte majorité. La fatalité des événements et des fautes l'emportait sur l'exaltation d'un tardif héroïsme. La vieille Suisse tombait avec gloire, elle tombait sur les champs même où cinq siècles auparavant elle avait conquis son indépendance.

III

THÉORIE ET COMMENTAIRE

Il est peu d'histoires plus instructives que celles que nous venons de raconter, surtout si on les rapproche. A les bien considérer, elles suffisent à faire connaître les principes qui devront en tout temps diriger la défense de la Suisse au cœur de ses montagnes.

Les succès remportés par une poignée de montagnards soit sur les Autrichiens en 1315, soit sur les Français en 1798, montrent jusqu'à l'évidence quels sont dans les montagnes les avantages de la défense. Il y en a deux principaux. D'abord elle a naturellement la position dominante ; il faut que les colonnes d'attaque se fatiguent à gravir des rampes plus ou moins ardues, et elles y perdent le bénéfice d'un choc impétueux ; ensuite il existe des portes naturelles par où l'agresseur est obligé de passer, et où il est

facile de lui opposer une résistance invincible. Malgré leur infériorité numérique, les héros du Morgarten peuvent déployer une force réelle tout aussi considérable que ne le peut l'armée du duc cinq ou six fois plus nombreuse. Quelques tirailleurs arrêtent à la Schindelleghi une colonne française ; d'autres tirailleurs réussissent par la justesse de leur feu à fermer l'entrée de la vallée d'Arth. Ces avantages sont immenses. Mais ils n'ont tout leur prix qu'à une condition, à savoir que la position occupée par la défense ne puisse pas être tournée par le dessus ou prise à revers. Si l'agresseur peut, tout en se présentant de front, tenter sur quelque point à son choix une manœuvre tournante, il a de grandes chances pour lui. Les accidents du terrain lui viennent alors en aide, en dérobant sa marche. Il fait filer ses troupes par des sentiers détournés, et quand la manœuvre se démasque, c'est qu'elle a déjà réussi. Si une position n'était réellement accessible que par deux ou trois défilés, ceux qui les gardent n'auraient qu'à tenir bon pour faire avorter toutes les tentatives de l'attaque. Ils pourraient être bloqués, non forcés. Mais si la position est accessible par un grand nombre de points, alors la défense a le choix entre deux alternatives également funestes, ou bien se concentrer sur un point, au risque d'être débordée par une manœuvre tournante, ou bien tenir sur tous les points, ce qui la condamne à être faible sur tous. Schwytz est tombé, malgré cinq victoires, par l'impossibilité où se trouvait Reding de garder tous les passages et sous la menace d'une manœuvre tournante.

Or si l'on y prend garde, on verra que dans les montagnes de notre pays, même les plus ardues, les positions qui ne sont abordables que par un très-petit nombre de passages, sont rares et toujours très-restreintes. Dès qu'il s'agit de défendre un territoire de quelques lieues carrées, une vallée ou un plateau comme celui d'Einsiedeln, l'attaque à l'avantage du choix entre un grand nombre de routes et de sentiers, et elle peut prendre ses dispositions sans que la défense puisse les deviner et se mettre en mesure. Dans de telles conditions, la défense au moyen d'un cordon de postes est une duperie. Il reste toujours une porte qui n'est pas fermée, un trou qui n'est pas bouché, et s'ils le sont tous, au moins y en a-t-il un qui ne l'est pas suffisamment, et l'ennemi pénètre par surprise ou par force, souvent par les deux à la fois.

Cet inconvénient grandit avec le champ qu'embrasse la défense. Aussi lorsqu'elle doit embrasser non-seulement une position, mais tout un pays de montagnes, a-t-elle recours à une tactique diamétralement opposée. Le meilleur moyen de la rendre efficace est alors de la concentrer et de la mobiliser, de manière à pouvoir à tout instant la convertir en offensive. On laisse l'ennemi s'engager, ce qu'il ne peut faire que laborieusement; on le surveille de très-près; mais quelque mesure que l'on prenne pour embarrasser et retarder sa marche, on s'attache avant tout à rester massé, afin de pouvoir au premier moment favorable fondre avec des forces supérieures sur un quelconque de ses corps.

Napoléon, dans sa fameuse campagne de France, a montré par des exemples quels avantages la défense offensive peut tirer des accidents du terrain dans un pays de plaine ; à la montagne ces avantages seront quadruplés. Plus le terrain est coupé, plus il importe d'avoir pour soi le bénéfice de la liberté des mouvements et de l'imprévu des surprises. Pour se l'assurer, la défense n'a qu'à ne pas se diviser et à se faire chercher au cœur même de la montagne. L'armée agressive n'y pénétrera qu'en abordant les vallées par le bas, en les remontant avec peine, en forçant les défilés, et en allongeant ses files sur des routes étroites et serrées. Les précautions qu'elle doit prendre, les éclaireurs dont elle s'entoure, et qui fouillent péniblement les bois, les hauteurs, les vallons latéraux ; les diversions et les reconnaissances qu'elle est obligée de tenter, tout lui devient une cause d'éparpillement. Cependant la défense, qui a pour elle l'exacte connaissance des lieux et tous les moyens d'information que donne la sympathie des habitants, occupe la position dominante et choisit son moment. Ses mouvements agressifs sont plus rapides. Une poignée d'hommes lui suffit pour arrêter une colonne dans un défilé, pendant qu'elle se jette sur une autre colonne ou se porte sur le flanc de l'ennemi. Ainsi mobilisée et concentrée, elle a le choix des occasions et des moyens, et les avantages de l'offensive sans en courir les hasards.

L'histoire des campagnes de 1315 et de 1798 nous fournit à chaque pas un commentaire vivant de ces principes. Le plan de Léopold était évidemment combiné en vue d'em-

barrasser la défense et de la diviser. L'intention était bonne, mais les mesures prises le furent moins. C'est fort bien d'attaquer sur plusieurs points à la fois, mais à la condition que les différents corps soient suffisamment rapprochés pour que l'un ne puisse pas être mis en pleine déroute avant que l'autre ait eu le temps d'accourir. Le conseil de guerre tenu par Léopold paraît l'avoir oublié. Léopold aurait dû tenir deux jours pour que Strassberg eût le temps de le dégager, et encore faut-il supposer les circonstances les plus favorables, car ils étaient séparés non-seulement par une distance évaluable en lieues, mais par des obstacles difficiles à apprécier, par un lac d'une navigation souvent dangereuse, où les barques n'abondent pas, non plus que les points d'abordage. Malgré cette première faute, Léopold, grâce à sa supériorité numérique, avait pour lui toutes les chances, et l'on put croire un instant que l'expédition autrichienne serait conduite d'une main ferme et sûre. Pas de temps perdu, chacun est prêt au jour indiqué et entre en ligne à l'heure voulue. Mais la suite ne répond guère à ces débuts. On ne peut rien imaginer de plus déraisonnable que la marche de Léopold. Il eût cherché sa défaite qu'il n'eût pas su mieux faire. Il s'engage dans une vallée sans en reconnaître les hauteurs. Il s'expose à une attaque sur une route où ses gens, disposés en longue file, forment moins une armée qu'un convoi. Dans un chemin où un cheval a tout juste place pour se tourner, il met en tête de sa colonne des cavaliers. La conséquence de fautes si étranges, si les montagnards savaient en profiter, ne pouvait être qu'un désas-

tre. Or les montagnards en profitèrent avec une rare justesse de coup d'œil. Autant Léopold disséminait ses forces, autant ils concentraient les leurs. Ils se gardèrent bien de pratiquer la tactique du cordon, et de vouloir fermer toutes les portes de leur pays. Ils ne songèrent qu'à une chose, être réunis en aussi grande masse que possible pour tomber tous ensemble sur l'ennemi aussitôt qu'il prêterait le flanc ; ils choisirent la position la plus convenable pour se porter le plus rapidement possible où le besoin l'exigerait, et quand Léopold se fut si follement engagé sur la route du Morgarten, se trouvant en position de l'écraser, ils en profitèrent aussitôt.

Nous avons coutume de glorifier la bravoure de nos pères et nous avons raison; mais quand je compare leur conduite avec celle des Autrichiens dans la journée du Morgarten, j'admire leur intelligence, leur savoir-faire, leur ferme bon sens, autant et plus encore que leur vaillance. Toutes leurs mesures sont justes, et quelques-unes le sont héroïquement. Pendant que Strassberg ravageait la plus riche vallée de l'Unterwald, il y avait au Morgarten 300 Unterwaldiens. C'est au Morgarten qu'ils défendent leurs foyers, où déjà l'ennemi porte l'incendie et le pillage. Ce seul fait indique une fermeté de bon sens, une vue claire du but à atteindre, qui vaut, sans doute, la fermeté du courage. Si, comme il est difficile d'en douter, les Unterwaldiens avaient connaissance des projets de Strassberg, leur présence au Morgarten est le plus précieux des exemples que la Suisse d'autrefois ait donné à la Suisse actuelle.

On parle de 1500 morts du côté des Autrichiens et de 14 du côté des confédérés. Il ne faut pas prendre ces chiffres à la lettre ; mais en faisant la part de l'exagération, ils resteraient assez éloquents. Ils ne représentent pas la proportion du courage des armées en présence, mais la proportion de leur intelligence de la guerre dans les pays de montagne ; ils accusent d'un côté l'aveuglement, de l'autre l'esprit d'industrie, d'habileté, le jugement net et sûr ; l'esprit en un mot opposé à la sottise altière.

S'il faut en croire Jean de Muller, un des ancêtres d'Aloïs Reding, vieillard incapable de porter lui-même les armes, mais vénéré du peuple à cause de la sagesse de ses conseils, aurait harangué la petite troupe à son départ pour le Morgarten. « Avant tout, aurait-il dit, vous devez chercher « à vous rendre maîtres de la guerre, afin que ce soit vous « et non l'ennemi qui déterminiez quand, où et comment « se fera l'attaque. » Les tacticiens modernes ne disent pas autre chose, et les Suisses de 1315 ont agi comme si ce principe, qui est le premier principe de la guerre défensive dans des montagnes semblables aux nôtres, était familier à chacun d'eux.

Lorsqu'en 1798 les hommes des petits cantons résolurent de chasser les Français de la Suisse, ils entreprirent une tâche moins difficile que celle dont leurs pères s'étaient acquittés en résistant à l'Autriche. A vrai dire ils s'attaquèrent à des ennemis dont ils ne pouvaient attendre l'aveuglement des chevaliers de Léopold ; mais les forces étaient bien moins inégales. Les quatre corps d'armée

qui débouchèrent du territoire des Waldstätten comptaient ensemble environ 10000 hommes. Les Français répandus sur le sol de la Suisse n'étaient pas 30000, et leur base d'opérations s'étendait au début sur une longueur de plus de trente lieues. Ils n'eurent d'abord pas plus de 20000 hommes disponibles. C'était donc, en mettant les choses au pis, deux hommes contre un. Cette proportion eût été singulièrement réduite si les Suisses s'étaient souvenus de la tactique de leurs pères, et s'ils avaient concentré leurs forces pour se porter en masse sur un point. Il n'eût pas été impossible, peut-être n'eût-il pas été difficile de se jeter par un mouvement rapide au milieu de l'ennemi, dans l'un des larges intervalles que laissaient entre eux ses corps disséminés. En tout cas c'était la seule tactique qui pût aboutir, car un premier succès décisif n'était pas possible autrement, et il en fallait un à tout prix. Un premier succès eût entraîné tous les indécis et tous ceux que la présence de l'étranger ne contenait qu'à grand'peine. Les hommes des petits cantons auraient vu accourir à eux la moitié de la Suisse. Au lieu d'être 10000, ils auraient été 20000, 30000, et finalement c'eût été aux Français à plier devant le nombre. Les Français seraient revenus à la charge peut-être; mais il était difficile qu'ils revinssent assez nombreux pour rendre la lutte impossible, car, malgré le traité récent de Campo-Formio, la France avait à compter avec d'autres adversaires.

Mais les Suisses de 1798 avaient oublié la grande tactique d'autrefois. Au lieu de se défendre comme leurs ancê-

tres, ils attaquèrent comme avaient fait les Autrichiens, moins bien encore, si possible. Quatre petits corps d'armée s'avancèrent lentement, rayonnant dans toutes les directions. Ils avaient une visée commune, Aarau, le siége du gouvernement helvétique; mais pour y arriver, les uns avaient 30 lieues à faire, d'autres plus, et pendant ce long trajet ils devaient cheminer à toute distance les uns des autres, incapables de se porter secours. Thèse générale, il n'y a rien de plus risqué à la guerre que les manœuvres complexes, les combinaisons alambiquées, dont la réussite suppose qu'on tentera la fortune sur un grand nombre de points et que nulle part il n'arrivera d'accident. Même dans les plus vastes campagnes il faut un plan simple; il le faut surtout lorsque le terrain sur lequel on doit agir est un terrain accidenté, coupé de vallées, de rivières, de montagnes, et qui rend les communications lentes et malaisées. Le plan de campagne élaboré par le conseil de guerre de Schwytz était un de ces chefs-d'œuvre d'équilibre que le moindre souffle dérange. Il n'y avait de succès possible pour le centre que s'il n'arrivait aucun contre-temps à l'aile droite, et celle-ci à son tour, divisée en deux corps, ne pouvait aller de l'avant que si le centre se maintenait à sa hauteur. Chacun des deux corps dont elle se composait était dans la même dépendance l'un vis-à-vis de l'autre, et tous ensemble, le centre y compris, ne pouvaient que ressentir le contre-coup des revers de l'aile gauche, sans être à portée de lui prêter main-forte. Il arriva ce qui devait arriver. L'un de ces corps ayant été refoulé, les trois autres

durent battre en retraite ; un échec que deux ou trois bataillons eussent suffi à réparer, renversa tout l'échafaudage de cette malencontreuse campagne.

Peut-être à ce moment même, y avait-il encore moyen de relever la partie ; mais il eût fallu pouvoir en quelques heures réunir au moins six ou sept mille hommes et tomber sur l'un quelconque des corps ennemis, qui de toute part s'approchaient des frontières de Schwytz. Quand Reding fut nommé général en chef, après la défaite de Paravicini, il n'était plus temps.

La guerre réduite à une lutte entre quatre mille Schwytzois et le gros de l'armée française, il ne pouvait être question de prendre d'autres mesures que celles que prit Reding. L'attaque se présentait dans des conditions tout autres qu'au Morgarten. Le principe était bien encore celui de diviser et d'embarrasser la défense par un mouvement simultané de colonnes convergentes; mais il était appliqué avec intelligence et d'une manière conforme au but. Les colonnes de l'Etzel, de la Schindelleghi et du Morgarten manœuvraient assez près les unes des autres pour que si Reding se fût jeté sur l'une d'elles séparément, une résistance de quelques heures eût donné aux autres le temps d'accourir, et elles étaient toutes assez fortes pour tenir bien des heures. Dans ces circonstances il ne restait aux Schwytzois d'autres ressources que la pure guerre défensive, consistant à garder tous les postes, sauf à se dégager par une charge vigoureuse, s'ils étaient serrés de trop près. Ils y firent des prodiges. L'Etzel à part, la manière dont les postes furent

défendus est digne des descendants des héros du Morgarten.

La proportion des pertes subies n'est pas aussi fabuleuse qu'au Morgarten; mais elle atteint presque au chiffre de 1 à 10. Les Schwytzois n'eurent guère plus de 400 hommes tués ou blessés; les Français, assure-t-on, en eurent près de 4000 hors de combat. Ici encore une disproportion si rare n'indique point une différence de courage. Elle n'indique pas non plus une différence marquée de savoir-faire et d'intelligence de la guerre des montagnes. Les Français n'y étaient point novices. Peut-être faut-il l'attribuer en partie au fait que d'abord ils n'estimèrent pas assez leurs adversaires, et s'attirèrent quelques pertes inutiles par trop de confiance; mais il faut y voir avant tout la preuve des grands avantages qu'offrent les bonnes positions de guerre à la montagne, quand elles sont défendues avec fermeté et sang-froid; il faut y voir aussi la preuve des services immenses que peut rendre dans des luttes de ce genre la supériorité du tir. Ce sont les carabiniers des montagnes qui ont fait payer si cher aux Français le stérile avantage d'incorporer les peuplades des petits cantons à leur république helvétique une et indivisible.

Mais si les Français gagnaient peu à tout ce sang versé, Reding gagnait moins encore aux victoires qu'il remportait. Il ne lui était pas permis d'en recueillir le fruit. Tout au plus ses hommes pouvaient-ils s'accorder le plaisir de poursuivre l'ennemi une lieue, deux lieues, après quoi il fallait

revenir en toute hâte, heureux si cette échappée n'avait pas eu de suites fâcheuses. Après avoir vaincu, il fallait vaincre encore et toujours. Les nuits sans sommeil, la fatigue des veilles, des marches, des combats, rien ne dispensait de la nécessité d'être là, toujours au poste, toujours prêt à recommencer. Si au moins ils avaient pu se dire qu'ils finiraient par lasser l'ennemi. Mais ils avaient beau se multiplier, tous les postes n'étaient pas gardés. Ils avaient beau triompher, l'issue fatale n'était renvoyée que d'un jour. Je ne sais rien de plus tragique qu'une lutte dans des conditions pareilles, et que Reding vainqueur conseillant à son peuple de subir les conditions du vaincu. C'est l'héroïsme qui rencontre les limites du possible, et qui est obligé de se l'avouer à lui-même.

Les deux histoires que nous venons de raconter ne sont que des épisodes. La première est un acte dans la série des grandes luttes qui assurèrent l'indépendance de l'ancienne confédération; la seconde est un moment dans la série des combats meurtriers qui en consommèrent la ruine. Si, au lieu de s'en tenir à ces deux épisodes, on embrassait l'ensemble des deux drames, on serait frappé partout du même contraste. A Næfels, à Sempach, et jusque dans les guerres de Bourgogne, nous retrouverions le même spectacle qu'au Morgarten. Guerres vraiment heureuses! Aucune fatalité n'y pèse sur le courage. On va au-devant de l'ennemi, on fait son devoir, on le fait avec à propos et intelligence, et l'on revient vainqueur. En 1798 c'est aussi partout le même spectacle qu'à Rothenthurm. A Laupen, dans

l'Unterwald, en Valais, dans les gorges de la Reuss, partout le sang coule en vain, partout les victoires sont stériles, partout l'héroïsme aboutit à l'impuissance et au désespoir.

Pourquoi ce contraste? Pourquoi la vieille Suisse se voit-elle enfermée dans ce cercle d'impuissance, tandis que la jeune Suisse semblait avoir fait un pacte avec la Fortune. Il ne faut pas en chercher la cause dans de simples considérations stratégiques. A première vue, on pourrait croire que les faits militaires constituent un ordre à part dans la vie des peuples, et que tout y revient à des questions de fusils, de canons, de manœuvres et de tactique. Avez-vous de bonnes armes? Savez-vous les manier? Êtes-vous façonnés à la discipline? Voilà pour un grand public à quoi se résument les discussions militaires. Il n'est pas de plus grave erreur. La vie militaire est une partie de la vie des nations : on les y retrouve tout entières avec leurs vices et leurs vertus, les qualités et les défauts de leur esprit, de leurs goûts, de leurs mœurs, de leurs lois et de leurs institutions. Les hommes n'y deviennent pas des machines ; ils y sont eux-mêmes. Gardons-nous de faire une confusion entre le brigandage ou la piraterie et la guerre. Le brigandage et la piraterie sont des spécialités honteuses qui ont leurs virtuoses. Certains peuples y excellent, nuls pour tout le reste. La guerre est une épreuve que tout peuple peut être forcé de subir. Par elle les nations prouvent leur force, maintiennent leur droit, font valoir et reconnaître leur supériorité. Il n'en est

aucune qui ait été grande dans la paix et petite dans la guerre. La guerre concentre à un moment donné toutes les ressources d'un peuple, et il se juge à la manière dont il la fait.

Il faut s'élever à des considérations de cet ordre pour s'expliquer le contraste que présentent les premières guerres de l'ancienne Suisse, et celles qui mirent fin à son existence cinq fois séculaire. En 1315 la Suisse n'était encore qu'un très-petit pays, et c'est à peine si les peuplades qui l'habitaient méritent le nom de peuple. Elles n'en étaient que plus étroitement unies. Si d'une part elles se réservaient et se garantissaient mutuellement une liberté très-grande; de l'autre, en face de l'étranger, elles formaient un tout indivisible. L'idée que l'un des trois cantons pût être atteint sans que les deux autres le fussent, n'y serait jamais venue à l'esprit de personne. Les Unterwaldiens trouvèrent tout simple de combattre au Morgarten pendant que leurs villages étaient ravagés. Ainsi l'exigeaient les traités d'alliance, fidèles interprètes de l'intérêt commun. A cette étroite union politique correspond dans les mouvements militaires une entente parfaite. Les armées sont petites, mais elles manœuvrent comme un seul homme. Nul doute que les contingents de chaque canton n'aient eu leurs chefs distincts; nul doute aussi qu'il n'y ait eu parmi eux des officiers remarquablement doués et qui, peut-être, n'en étaient pas à leurs débuts; mais leur personnalité disparaît. On ne voit pas qui organise la défense, qui fait le plan de campagne, qui com-

mande sur le terrain; et pourtant tout chemine dans un ordre parfait; les manœuvres sont simples, mais précises ; chacun est à son poste au moment voulu, et l'on dirait un corps qui n'a qu'une âme, qu'une volonté, qu'une pensée. La Suisse du Morgarten était petite; mais tout ce qu'elle avait de ressources contribua au succès de la campagne, et il n'y eut point de forces perdues.

Il n'en est pas de même en 1798. L'ennemi est bien plus redoutable ; mais la Suisse a grandi, elle jouit d'une vieille réputation militaire, elle peut lever une véritable armée. Malheureusement au lieu d'utiliser ses forces elle les disperse et les paralyse. Pourquoi n'y avait-il pas de Bernois sur les champs de bataille de la Schindelleghi et de Rothenthurm ? A cette question on ne peut répondre que par une autre question : Pourquoi, quelques semaines auparavant, n'y avait-il ni Schwytzois, ni Unterwaldiens, ni Uranais à la Neuenegg et à Fraubrunnen ? Les divisions politiques, les haines, les rancunes, les soupçons, les jalousies, les petites vues intéressées règnent dans les conseils. Obwald accepte d'abord la constitution helvétique une et indivisible, Nidwald la refuse. C'étaient deux frères querelleurs qui depuis longtemps avaient coutume de s'entendre ainsi. Nidwald épouse avec ardeur la cause nationale; mais il n'oublie pas un instant ses priviléges de haut État souverain. Il interdit à ses milices le passage du Brunig jusqu'à ce qu'il lui plaise d'en décider autrement. Quand elles rentrent dans leurs foyers, il n'est point pressé de les envoyer combattre à côté des Schwytzois. Uri ne se sent

pas menacé. Il est à l'abri derrière son golfe et ses montagnes. Il ne voit pas pourquoi on tenterait de lointaines expéditions. Il trouve à tout des inconvénients, des obstacles, des difficultés, des impossibilités. Il finit par envoyer à Rothenthurm une poignée d'hommes, qui sur le champ de bataille se conduisent en braves, mais qui au premier mot de capitulation remontent dans leurs bateaux. Au reste, sa chancellerie écrit des pièces larmoyantes : « Il n'aurait jamais cru que l'amour fédéral fût descendu dans un sépulcre si profond. » Hélas ! il disait mieux qu'il ne pensait, et il aurait pu en prendre sa part.

Il y avait division dans la politique ; il y eut éparpillement dans la guerre. Chaque corps manœuvre à part et se figure qu'il concourt à une œuvre commune. On perd du temps d'un côté, on en perd de l'autre ; celui-ci attend pour agir que le voisin ait poussé plus avant ; de toute part on se demande si on ne s'aventure pas trop, et si chacun est bien à la hauteur voulue. Il y a un plan sur le papier ; mais il n'y a pas de chef pour l'exécuter, et après les premiers revers, Schwytz, seul immédiatement menacé, se trouve seul pour se défendre.

Ce qui perdit l'armée de Léopold sur la route du Morgarten fut l'absence d'un lien suffisant et d'une entente commune. Les chevaliers allaient au combat comme on irait à une parade. Chacun se donne en spectacle ; chacun veut être au premier rang et briller. Les fantaisies de la valeur individuelle ne sont point subordonnées aux exigences du salut commun. Le morcellement de la société féodale,

l'exaltation des amours-propres et des vanités, ont présidé à la marche de la noblesse autrichienne sur les bords du lac d'Egeri. Ce sont de brillants guerroyeurs ; les Suisses agissent déjà en soldats. Et pourtant il leur était réservé de donner au monde, cinq siècles plus tard, le spectacle d'une organisation militaire plus vicieuse encore que celle de l'armée de Léopold. Au moins les chevaliers, marchant ensemble au combat, sont-ils contenus par le sentiment de l'honneur et par les liens de la vassalité. Chez les Suisses de 1798 l'exaltation de l'individualisme se présente sous sa forme la plus funeste et la plus corruptrice. Leur armée est composée des contingents de dix ou vingt localités, qui peuvent à chaque instant être rappelés dans leurs foyers par des magistrats éloignés du champ de bataille, qui jugent souverainement et chacun pour soi du moment où il leur conviendra de se retirer, et qui, une fois battus, trouvent plus simple de se réfugier à la maison que de se rallier à un corps d'armée venu d'autres paroisses. Chacun se taille sa besogne et se fait sa part. En présence de leurs adversaires, les Suisses de 1798 jouent le rôle de l'armée de Léopold en présence des Suisses de 1315. Ils personnifient le même esprit d'égoïsme et de morcellement insensé, et ils sont battus pour les mêmes raisons.

Lorsqu'en 1813 les alliés passèrent le Rhin, la fermentation fut grande dans les populations vaudoises. On s'arma, on courut au chef-lieu, on parla de courir à la frontière. En voyant les préparatifs de départ qui se faisaient autour de lui, un paysan des bords du lac se prit à dire dans son pa-

tois : « A quoi bon les chercher si loin? Quand ils seront à « Pierre-Grosse, nous verrons bien! » Or Pierre-Grosse était un îlot au bord de l'eau, rendez-vous des mouettes, à moitié distance du hameau le plus voisin. Ainsi raisonnèrent les treize cantons en 1798 : chacun attendit que l'ennemi fût à Pierre-Grosse.

On se figure que la France révolutionnaire a réduit la Suisse à l'obéissance, et l'on s'étonne qu'une armée de 30000 hommes y ait suffi, tandis qu'avec des forces doubles Charles le Téméraire était allé succomber à Grandson et à Morat. Mais en réalité, ce n'est pas la Suisse que la France a soumise, c'est Berne d'abord, puis Zurich, puis Schwytz, puis Unterwald, et ainsi de suite. Au milieu de tous ces désastres successifs on cherche la vieille Suisse et on ne la trouve pas. Les Français ne l'ont pas renversée ; ils n'ont fait qu'en constater la ruine.

Ainsi les fausses mesures militaires des Suisses de 1798 tiennent à une désorganisation politique totale. On se demandera maintenant à quoi tenait à son tour cette désorganisation politique. La question mènerait loin; deux mots seulement. L'extension même qu'avait prise l'alliance nuisait à sa solidité. Autrefois elle ne réunissait que trois États, qui avaient un gouvernement semblable, des mœurs semblables, une seule religion, des intérêts presque identiques. En 1798 elle embrassait, au contraire, des États nombreux et divers : les uns agricoles, les autres industriels ; ceux-ci réformés, ceux-là catholiques; celui-ci régi par une aristocratie, cet autre démocratiquement constitué. Pour qu'une

alliance dans des conditions pareilles subsistât, il fallait quelque grande affaire commune pour créer un lien effectif entre ses membres. Cette grande affaire commune était en premier lieu la défense nationale ; mais depuis des générations et des générations la Suisse n'avait plus vu l'ennemi approcher de ses frontières, et elle se croyait inviolable, retranchée derrière sa gloire et ses montagnes. Une seconde affaire que les Suisses faisaient en commun était le métier de soldats. Ils trafiquaient de leur bravoure et de leur loyauté. Ils étaient guerriers pour le compte d'autrui. A ce genre de commerce, ils étaient devenus avides, âpres au gain, défiants. Il y eut des moments où la Suisse ressembla moins à une confédération politique qu'à une association de marchands, qui se surveillaient d'un œil jaloux quand les affaires allaient bien, et qui, lorsqu'elles allaient mal, ne songeaient qu'à leur sûreté personnelle.

Et puis, la Suisse avait fait des conquêtes. Elle avait des pays sujets. Berne avait les siens, les petits cantons les leurs ; telle contrée était sujette de cinq ou six cantons, telle autre des treize cantons réunis. L'administration des pays sujets était une troisième affaire en commun, et ici encore l'amour du gain était le mobile déterminant, l'âme de l'alliance. Il s'agissait de tirer bon parti des pays qu'on administrait. Aussi quand les grands mots de liberté, de fraternité, d'égalité, commencèrent à retentir dans le monde, il se trouva deux Suisses au lieu d'une, celle des pays sujets qui prêta une oreille avide à cette éloquence nouvelle, et celle des Etats souverains qui eut soin de ne pas

entendre. Quoi d'étonnant que la Suisse se soit plus que jamais divisée, lorsque les Français commencèrent à prêcher leur philosophie égalitaire non plus avec des livres seulement, mais avec des armées ? Quoi d'étonnant qu'ils aient été reçus en plus d'un lieu en véritables libérateurs ? Au dernier moment quelques-uns des pays souverains affranchirent leurs sujets ; mais les générosités tardives, arrachées par la peur, n'ont jamais qu'un demi-succès. Elles n'empêchent pas les défiances, et il est peu de liens plus illusoires que celui qu'elles créent entre le peuple qui donne et le peuple qui reçoit.

De petits intérêts présidaient depuis longtemps à la politique fédérale ; ils n'avaient pas seulement divisé la Suisse, ils l'avaient plongée dans l'ignorance, et la faisaient remonter rapidement vers la barbarie. Ces rivages du lac d'Uri sur lesquels s'était levé jadis le soleil de la liberté, languissaient sous les brouillards amassés par les préjugés, la routine et l'aveugle suffisance. En 1315 les montagnards du Morgarten, avec leurs sarraux et leurs morgenstern, étaient moins reculés en barbarie que la noblesse de Léopold, brillante sous ses armures. Ils avaient du moins le sentiment de leur dignité. Le résultat de la journée du Morgarten fut une victoire de la civilisation. La libre conscience l'emporta sur des préjugés hautains, et pour que la leçon fût complète, toutes les fautes des Autrichiens furent la conséquence immédiate de l'aveuglement de leur orgueil ; ils périrent par insolence. En ceci encore les rôles se trouvent intervertis dans la campagne

de 1798. Ce n'est plus la Suisse qui représente le degré supérieur de civilisation et de conscience ; c'est, au contraire, l'ennemi de la Suisse. Certes, il y a de grandes réserves à faire sur la prétention qu'affichaient les armées françaises de convertir le monde à la liberté, et ce n'est pas nous qui l'oublierons; mais si l'on met en regard la vieille démocratie uranaise, s'engraissant des sueurs de ses sujets de la Lévantine, et la jeune démocratie française, turbulente, passionnée, violente, tour à tour héroïque et cruelle, déclamatoire et sublime, encore faudra-t-il reconnaître que celle-ci était plus désirable que celle-là. Dans la première on ne voit pas de progrès possible ; dans la seconde il y a au moins du mouvement, une impulsion vers le mieux et un essor civilisateur.

La différence entre les Suisses de 1315 et ceux de 1798 se marque clairement dans la part que le clergé prit aux événements. En 1315 ils ont contre eux l'abbé d'Einsiedeln, et parmi les causes qui ont préparé la guerre il ne faut pas compter en dernière ligne leurs dissensions de vieille date avec ce puissant prélat. Ils sont excommuniés ; mais ils ne s'en effraient pas trop. La manière dont ils entendent les choses de la religion n'a rien qui dénote un asservissement des âmes : ils savent aller de l'avant, forts de leur droit et de leur conscience. En 1798 l'abbé d'Einsiedeln paie les frais de la guerre ; le curé d'Einsiedeln commande et trahit à l'Etzel. On voit dans les rangs des capucins à cheval, d'une main brandissant le crucifix, de l'autre l'épée, avec des pistolets à l'arçon de

la selle. A peine entrés à Lucerne, ils courent entendre la messe ; à peine hors de la messe, ils courent au pillage, et c'est un prêtre qui les y exhorte. Des prêtres les enflamment par leurs déclamations étranges : « Les Français sont des suppôts de Satan, sur lesquels pèse la colère de Dieu. » Le pauvre peuple les croit; il se figure déjà ses églises saccagées. les autels renversés, les ecclésiastiques mis à mort ou jetés en prison, les propriétés de tous confisquées, et les hommes libres des montagnes devenus les vassaux des Français, payant redevances pour leurs terres et leurs récoltes. Tous les égarements, toutes les frayeurs du fanatisme s'emparent de ce peuple, dont les ancêtres allaient si fièrement le chemin de la droiture, la tête haute devant les princes de l'Eglise aussi bien que devant les barons de l'Autriche. Les esprits sont nourris de préjugés aveugles, les consciences sont asservies, et dans la défaite des Schwytzois en 1798 comme dans celle des Autrichiens en 1315 la civilisation fut du côté de la victoire.

Les hauts faits de nos ancêtres, souvent altérés par la légende, plus souvent mal compris, avaient répandu l'idée qu'un petit peuple héroïque peut venir à bout de tout, et qu'il lui suffit pour n'être jamais vaincu d'être toujours prêt à mourir. Belle illusion, illusion cependant! Les événements de 1798 se chargèrent de la dissiper. L'héroïsme réussira toujours à mourir ; à lui seul, il n'est pas sûr de réussir à vaincre. Le résultat des faits de guerre dépend de trop de choses pour qu'un moment de vigueur en décide.

Avec de l'élan on peut emporter une position et obtenir des avantages momentanés; mais la conduite de la guerre est la chose essentielle pour le succès final, et elle dépendra toujours de l'esprit qui anime le peuple, de son état politique, intellectuel et moral. La force en elle-même est brutale, mais l'emploi de la force relève de l'intelligence, et en définitive les peuples qui grandissent en intelligence grandissent en force matérielle. Un peuple actif, qui travaille, qui s'instruit, qui progresse, se trouve toujours plus fort qu'on ne croyait; et c'est aux peuples qui se laissent devancer qu'il est réservé de donner au monde le spectacle de l'héroïsme inutile. Il n'est pas fréquent que celui qui remporte la victoire en soit digne de tout point; mais il est extrêmement rare que celui qui est battu n'ait pas mérité de l'être. La justice règne jusque dans les désordres de la violence.

IV

UTOPIE

Une Suisse nouvelle s'est formée sur les ruines de l'ancienne. Elle n'a pas encore passé par l'épreuve du feu, et la question de savoir quelle serait sa force de résistance, se pose quelquefois aux yeux de ceux qui s'intéressent à son avenir. On peut, je crois, tenir pour certain que la honteuse histoire de 1798 ne se répéterait pas aujourd'hui.

De quelque pays qu'ils viennent et de quelque façon qu'ils soient armés, trente mille hommes n'auraient pas raison de la Suisse. Il existe une Suisse et une armée suisse. Il ne peut plus être question d'une défense par canton. Il n'appartient qu'au gouvernement central de conclure la paix et de licencier les soldats, et la Suisse tout entière serait tombée aux mains de l'ennemi, sauf les quelques arpents où camperaient ses milices, qu'elle existerait encore tout entière. Des nombreux bienfaits dont nous sommes redevables à notre nouvelle organisation politique, celui-là est le plus grand. On a soutenu la thèse qu'en devenant un État fédératif plutôt qu'une confédération d'États, la Suisse était rentrée dans l'esprit de ses traditions et de ses institutions primitives : posée sans réserve, cette thèse est sujette à plus d'une objection ; mais elle est juste en ce qui concerne la défense du pays. L'esprit de nos institutions militaires actuelles est conforme à l'esprit d'union qui fit la force de nos ancêtres au Morgarten.

Ce progrès, toutefois, n'est qu'un point de départ, et il n'est si grand que parce qu'il en rend possibles une multitude d'autres. Enlevée aux vues étroites et aux préjugés routiniers qu'entretient l'esprit local, notre vie militaire nationale est libre de se développer. Le but à atteindre est de si bien utiliser nos forces qu'il n'y en ait point de perdues, comme au Morgarten. Mais de quelle façon l'atteindre, ce but ? La plupart de nos généraux et de nos colonels ont là-dessus quelque théorie. Je ne sais comment avouer que

j'ai aussi la mienne. Théorie, c'est plutôt un songe. Quand l'imagination des enfants se met en campagne, volontiers elle enfante des batailles. Il y a un âge pour ces rêves au son du tambour. Parfois cet âge se prolonge, et je crains bien que ce ne soit mon cas. Il n'importe, utopie ou réalité possible, je tiens à mon rêve, et je le dirai, dût-il éveiller le sourire.

La Suisse a toujours un côté faible. Aujourd'hui comme il y a cinq siècles elle s'ouvre en éventail du côté de ses ennemis naturels. Le pays contre lequel elle est le mieux protégée, l'Italie, est celui dont elle a le moins à craindre. La forme du plateau suisse est telle que la défense du pays sur la frontière présente les plus grands dangers. Le plateau suisse est une longue bande de terrain, semi-circulaire, qui s'étend au pied des Alpes, du lac Léman au lac de Constance, et qui dans sa plus grande largeur peut être franchie en une journée de marche. Si cette bande formait une sorte de corridor abordable seulement par l'une ou l'autre de ses deux extrémités, la défense y trouverait de très-grands avantages. Nos troupes pourraient se masser aux environs de Genève ou de Saint-Gall, selon la direction de l'attaque; elles pourraient toujours être réunies en quelques heures sur le point menacé, et en cas d'échec elles se retireraient de position en position, dans le sens de la longueur du couloir, manœuvrant près les unes des autres, avec des points de concentration donnés par la nature, et il faudrait à l'ennemi une suite de batailles pour s'emparer du plateau suisse. Malheureuse-

ment la guerre ne se présentera jamais dans des conditions pareilles. Le plateau suisse est abordable sur tout le développement de ses frontières, à l'ouest, au nord et à l'est. De Genève à Bâle s'étend une ligne de cinquante lieues par où la France peut choisir ses points d'attaque. De Bâle à Coire, il y en a autant, et non moins de portes ouvertes aux invasions de l'Allemagne. Si nous avions la guerre avec l'un de ces deux pays et que notre système de défense fût un système de cordon, nous nous trouverions dans une position semblable à celle de Reding, obligé de couvrir avec des forces inférieures toute la frontière du canton de Schwytz, et le résultat serait le même. Forcés sur un point, nous verrions l'ennemi menacer nos derrières, pendant que sur tout le reste de la ligne nos troupes s'agiteraient inutilement contre de fausses attaques et de vaines démonstrations. Dès lors plus de communications entre les divers corps de l'armée, plus d'action commune. L'ennemi serait le maître de la guerre; il se jetterait à son choix sur nos détachements éparpillés; nos arsenaux, nos magasins tomberaient l'un après l'autre entre ses mains, et la conquête de tout le plateau suisse serait le fruit immédiat de son premier succès : peut-être nous fermerait-il du même coup la retraite des Alpes.

Lors des affaires de Neuchâtel, quand nous étions menacés d'une guerre avec la Prusse, ces difficultés frappèrent tout le monde, et il fut question de porter la défense de la Suisse au delà du Rhin, en pleine Forêt-Noire. On pensait obtenir ainsi les avantages d'une défense offen-

sive ; mais on les eût payés bien cher. On se fût jeté dans un pays inconnu à nos troupes et à nos officiers, au milieu de populations hostiles ; on eût désorienté le soldat ; on eût mis le Rhin derrière soi ; on se fût éloigné des Alpes, et, en cas de défaite, on eût couru le risque d'être coupé de toute ligne de retraite. Une tactique semblable ne peut être qu'exceptionnelle. Thèse générale, la Suisse doit se défendre chez elle, attendu qu'elle y sera toujours plus forte que partout ailleurs.

Au fond, malgré l'agrandissement de son territoire, la position militaire de la Suisse n'a pas beaucoup changé depuis cinq siècles, et la tactique qui lui offrirait encore aujourd'hui le plus de chances de succès n'est pas essentiellement différente de celle que nos pères ont suivie au Morgarten. Elle consiste à ne pas vouloir fermer toutes les portes, à laisser l'ennemi occuper une partie de notre territoire — savoir souffrir est une force immense dans la guerre défensive — à défendre au besoin Schaffhouse et Genève partout ailleurs qu'à Genève et Schaffhouse, à se concentrer dans une position qui permette de se porter rapidement sur un point donné avec de grandes forces réunies, à forcer l'attaque à se démasquer, et à prendre énergiquement l'offensive aussitôt que l'on aura pu reconnaître le point où il convient d'agir. Cette tactique a le double avantage de la hardiesse et de la prudence. Elle augmente considérablement les chances de victoire, parce qu'elle évite l'éparpillement, et, en cas de défaite, elle nous assure le refuge des Alpes. Elle est commandée

par la nature des choses, et il semble que toute l'organisation de l'armée suisse devrait avoir pour but de la rendre facile et profitable, d'en tirer tous les avantages qu'elle peut offrir et d'en diminuer les inconvénients.

Dans l'état actuel de notre organisation militaire elle a au moins deux inconvénients sérieux. Le premier est dans l'éparpillement de nos magasins et de nos arsenaux ; le second est dans les difficultés inhérentes à la guerre des montagnes. Abandonner à l'ennemi une portion de notre territoire afin de se réserver les avantages d'une concentration puissante, serait, dans la plupart des cas, lui abandonner des dépôts précieux ; et si nous étions malheureux dans nos premiers efforts, nous courrions les plus grands risques de ne pouvoir engager la lutte dans les montagnes qu'après avoir perdu la presque totalité de nos moyens de guerre. La guerre des montagnes a cet avantage, qu'un général habile et entreprenant n'y est presque jamais à bout de ressources stratégiques ; mais il n'en est pas de même des ressources matérielles, vivres, armes, munitions. Celles-ci peuvent fort bien manquer, au contraire. En outre, la guerre des montagnes est presque nécessairement une guerre d'été. Comment faire vivre au cœur de l'hiver dix mille hommes dans quelque retraite des hautes Alpes ? Si nos grands voisins nous voulaient du mal, ils feraient preuve d'habileté en en usant avec nous comme les Allemands avec les Danois, en nous attaquant en hiver. Une campagne d'hiver contre la Suisse serait tout à l'avantage de l'agresseur. S'il réussissait à nous enlever la plaine,

il pourrait laisser nos bataillons aller périr de froid ou de misère et se démoraliser dans les gorges des montagnes. Il n'aurait pas à les suivre ; il lui suffirait de fermer les principaux débouchés de la montagne, et les Alpes ne seraient plus pour nous un refuge ou une forteresse, mais une prison.

Parmi les moyens que l'on a proposés pour parer à ce double inconvénient figure la création d'une forteresse fédérale. Plusieurs se récrient à ce seul mot de forteresse : « Nos pères ne s'abritaient pas derrière des murailles, « ils allaient droit à l'ennemi ; leur forteresse était leur cou« rage. N'avons-nous pas, d'ailleurs, nos carabines et nos « rochers ? » Ce thème est riche et facile à développer ; il prête à une certaine éloquence. Il n'en est pas moins vrai qu'il n'y en a pas de plus faux. C'est par de telles phrases sonores que les peuples imprévoyants ont coutume de préparer leur ruine. Nos pères ont vaincu par la sagesse et la prudence autant que par le courage, et toute la question est de savoir si le courage dont nous nous vantons pourrait être employé plus utilement quand nous aurions une forteresse derrière nous. Il est toujours glorieux à un peuple de pouvoir au jour du danger s'abriter derrière sa prévoyance. Mais à peine est-il besoin d'examen. La question est déjà jugée. Tous les hommes compétents sont d'accord pour recommander à la Suisse la création d'une forteresse fédérale. Il ne s'agit pas d'une forteresse de frontière. Au lieu d'une il en faudrait dix ou vingt, et on retomberait dans le système des cordons. Il s'agit d'une forteresse centrale, d'un lieu de refuge, d'un camp retranché,

où nos moyens de guerre seraient réunis à l'abri d'un coup de main. Il n'est pas nécessaire, il est même peu désirable que ce soit une ville. Ce sera un rocher, si l'on veut, une forteresse ébauchée par la nature et achevée par les hommes. On peut guerroyer, on ne fait pas la guerre sérieuse, la guerre moderne, sans des moyens immenses, et c'est les préparer pour l'ennemi que de les disséminer au hasard, dans des dépôts ouverts, à tous les coins de la Suisse. En un sens l'arsenal de la Suisse doit être dans chaque maison. Chacun doit avoir sa carabine ou son fusil de chasseur. Mais plus un peuple est armé, plus il lui faut de vivres, de poudre, de balles, sans parler des canons, qui ne sont pas précisément l'affaire des particuliers. L'organisation militaire de la Suisse réclame une capitale militaire. Tant que nous ne l'aurons pas, la défense des Alpes court le risque de dégénérer en une lutte de guérillas, qui pourra durer quelques mois, et qui nous imposera d'énormes sacrifices sans nous laisser espérer de vrais succès. Quand nous l'aurons, la grande guerre sera possible au cœur des montagnes et en toute saison.

Il ne s'agit pas, en effet, d'aller nous cacher derrière les remparts que nous aurons élevés et d'y subir les lenteurs d'un siége. L'utilité d'une forteresse fédérale est de servir à la défense offensive pratiquée sur une grande échelle, en lui fournissant des ressources sans cesse renouvelées. Ce sera moins un mur d'abri qu'un centre d'opération. Une garnison la défendra; mais tout autour voltigera une armée, prête à utiliser les fautes de l'ennemi, à contrecarrer ses

plans, à lui enlever ses convois, à le surprendre, à le harceler, à l'écraser en détail.

Si ces deux choses étaient réunies, la fortesse et l'armée montagnarde, la Suisse pourrait, même après des échecs en plaine, déployer une force de résistance capable de lasser de puissants ennemis. Or nous n'avons pour le moment ni l'une ni l'autre : nous n'avons pas la forteresse ; nous n'avons pas non plus l'armée, au moins n'avons-nous pas une armée qu'on puisse dire versée dans la tactique de la guerre des montagnes. Nos soldats sont bons tireurs, ce qui est un grand point ; quelques bataillons sont presque exclusivement composés de montagnards : nous possédons un petit nombre de batteries, deux, je crois, que l'on peut transporter à dos de cheval ou de mulet par les sentiers des Alpes ; de temps à autre nos troupes ont essayé des manœuvres à la Furka, au Pilate, au Niesen, ailleurs encore. Mais ce n'est point assez pour nous assurer une supériorité incontestable dans la guerre des montagnes. On a vu des troupes étrangères, les troupes françaises, par exemple, s'y habituer très-promptement. Elles ont fourni quelques officiers qui s'y sont distingués, Lecourbe, entre autres. Les troupes russes elles-mêmes ont supporté avec une rare constance une série de marches à travers les Alpes, dont l'histoire n'offrait pas d'exemples jusqu'alors. Elles ont franchi coup sur coup des passages qu'on croyait impossibles. Est-il bien sûr d'ailleurs que la supériorité de notre tir soit aussi grande aujourd'hui qu'il y a soixante ou quatre-vingts ans ? Les armées régulières

et permanentes n'ont-elles pas sur les milices l'avantage d'être endurcies à tous les genres de privations et de fatigues? Et si quelques-uns de nos bataillons montagnards peuvent sous ce rapport soutenir le parallèle, n'est-il pas évident qu'il n'en est pas de même du gros de l'armée suisse? Enfin ne doit-on pas craindre qu'avec leur forte discipline et leurs puissants moyens, les armées monarchiques des pays qui nous avoisinent, ne réussissent en peu de temps à se tirer des difficultés de la guerre des montagnes aussi bien que nous avec notre seule aptitude naturelle? Si l'on pèse toutes ces raisons, on se persuadera peut-être que nous n'avons pas trop dit en affirmant que les deux choses nécessaires à une défense sérieuse des Alpes, la forteresse et l'armée, nous manquent presque également.

Il ne doit pas, il ne peut pas en être ainsi. Le pays qui possède les Alpes, dont les Alpes sont le refuge, doit être le premier dans la guerre des Alpes. Il n'est pas nécessaire que toute l'armée suisse y soit également préparée. Dans les montagnes de grandes armées sont rarement un grand avantage. Nulle part il ne faut éviter avec plus de soin l'embarras des cohues. Mais au moins devons-nous être sûrs d'avoir sous la main, le jour où l'ennemi s'approchera des Alpes, un corps d'armée de quinze ou vingt mille hommes qui soit sans égal pour la guerre des montagnes. Le moyen de l'avoir est de le former, de l'équiper, de l'armer et de l'instruire dans ce but.

Il serait facile de le former. Nos montagnards sont là, Grisons, Glaronnais, hommes des petits cantons, Oberlan-

dais, Valaisans, etc. Il n'y a qu'à choisir parmi eux ; mais encore faut-il choisir ? On n'est pas nécessairement robuste, adroit et fort parce qu'on est né montagnard. Dans les batailles de plaine, il est des moments où la quantité importe plus que la qualité, et où tout homme est bon parce que tout homme contribue à faire masse. A la montagne il n'en est pas ainsi. Le courage individuel, l'adresse du corps et de l'esprit y trouvent un exercice de tous les instants, et chaque homme y vaut pour lui-même. Le soldat montagnard doit être chasseur de chamois. Il ne sentira pas le poids d'un sac chargé de provisions pour plusieurs jours ; il soutiendra sans sourciller une marche de dix, douze, quinze lieues, après quoi il dormira à la belle étoile, pour recommencer le lendemain. Il aura la poitrine forte et le jarret infatigable ; il gravira lestement les pentes les plus ardues, et les descendra au besoin avec la rapidité des quartiers de roc qui roulent sur les pentes ; à peine aura-t-il paru sur les hauteurs, que l'ennemi, sans avoir eu le temps de se reconnaître, se verra chargé, débordé, culbuté. Il sera sobre ; il se contentera de l'eau de source si l'eau-de-vie vient à manquer ; il aura la vue perçante, l'œil ouvert, le pied sûr, la tête incapable de vertige, le bras toujours ferme, le sang toujours froid, l'esprit prompt et inventif, et la conviction qu'il n'y a rien d'impossible à qui sait oser et vouloir. Le soldat montagnard doit avoir le génie montagnard ; en temps de guerre il sera chasseur d'hommes comme en temps de paix chasseur de chamois. Quiconque connaît la population de nos montagnes sait qu'il n'y a pas un village dans

les vallées des Alpes où l'on ne rencontre quelques hommes qui répondent au portrait que je viens de tracer. Pourquoi les noyer dans de grandes masses? Ce sont autant de forces que nous perdons à plaisir. A la montagne ils sont incomparables; à la plaine ils ne valent pas beaucoup mieux que les autres, souvent ils valent moins parce qu'ils y sont dépaysés et perdus. Réunissons-les; faisons-en un corps spécial, qui recevra un nom conforme à sa destination, qui aura ses chefs et ses divisions, et nous aurons les éléments d'une armée des Alpes invincible dans les Alpes.

Je dis les éléments, car le soldat ne fait pas tout à la guerre. On peut par de bonnes ou par de mauvaises dispositions obtenir de lui plus ou moins. Une fois les hommes choisis, il s'agit de les équiper en vue des services que l'on attend d'eux. Point d'inutilités, telle est la première condition d'un bon équipement pour la guerre des montagnes. Rien pour la parade, tout pour le service. Croit-on peut-être qu'un sabre qui vous bat les flancs soit une chose commode pour courir les précipices? et cette redingote en drap, avec ses pans qui flottent, son col raide, son interminable rangée de boutons? et ces épaulettes qui vous élargissent le corps et frottent contre les rochers? — Le vêtement du soldat montagnard doit dessiner le corps sans le gêner, de manière à lui permettre de déployer toute sa souplesse. Souliers ferrés, avec possibilité d'y fixer des crampons sans perdre de temps, bas de laine, pantalon court, guêtres longues, chemise de flanelle, veste de laine, chaude, moelleuse, mais pouvant s'ouvrir largement par devant,

s'ôter et se remettre en un tour de main, coiffure qui tienne à la tête, basse, pas trop chaude, légère, ombrageant les yeux, à l'épreuve de la pluie ; petit sac, commode à porter, plus étroit que le dos; bonne capote pour les nuits froides ; point de croisée, rien de raide, ni de gênant, rien qui flotte, point d'appendices embarrassants, un ceinturon souple pour la giberne, et la giberne elle-même aussi simple et aussi portative que possible : voilà à peu près le vêtement et l'équipement du soldat montagnard. Ce qui vaut le mieux pour le touriste est aussi ce qui vaudrait le mieux pour le soldat. Tout doit être combiné en vue d'obtenir un maximum de souplesse et de rapidité. D'ailleurs des couleurs sombres, le gris obscur des rochers, le brun des troncs d'arbres : que toute une troupe puisse se faufiler par les sentiers de la montagne sans attirer les regards.

En fait d'armes, le fusil. Embarrassant pour la marche, le sabre serait nul pour l'action. Les cailloux du chemin rendront plus de services au soldat de l'armée des Alpes que le sabre qu'il traînerait après lui. C'est une question de savoir si la baïonnette elle-même lui serait réellement utile. Les charges sont rares dans la guerre des montagnes, et le plus souvent si l'on se jette sur l'ennemi, c'est comme à Rothenthurm, la crosse en l'air. Je vais dire une chose qui paraîtra ridicule à quelques-uns, mais que les hommes habitués à la montagne ne trouveront pas déraisonnable : un bâton ferré rendrait au soldat montagnard plus de services qu'une baïonnette. Il est des pentes où

l'appui d'un bâton est absolument nécessaire pour marcher avec sûreté et rapidité. Le bâton représenterait une économie de temps, qui dans bien des cas pourrait être considérable. Ce n'est pas pour rien que le chasseur de chamois, malgré l'embarras de son sac, de sa carabine, et du chamois qu'il rapportera peut-être, a toujours son bâton dans la main. Mais l'essentiel est le fusil. Le soldat montagnard doit être un fin tireur. Il lui faut un fusil léger, mais sûr, une arme de précision. Si le tir est rapide, tant mieux; mais il est encore plus important qu'il soit très-juste. Dans la plaine, où l'on a souvent des masses devant soi, il peut être avantageux de ne pas se donner le temps de viser, mais de faire pleuvoir les projectiles dans une certaine direction générale. On se rattrape sur la quantité. A la montagne, il en sera rarement ainsi. Les accidents du terrain ne permettent pas aux compagnies ennemies de cheminer serrées; elles manœuvrent de concert plutôt qu'en masse; elles se déploient sur les pentes, ou filent par des sentiers étroits; et il faut bien, si l'on ne veut pas perdre sa poudre et ses balles, ajuster un homme après l'autre. Le tir le plus meurtrier n'y sera pas le plus nourri, mais le plus précis. On apportera donc tous les soins possibles au choix de l'arme à feu. Il faut que pour la portée et la justesse elle soit constamment à la hauteur de ce que l'art moderne a inventé de plus excellent.

L'armée des Alpes se composera essentiellement d'infanterie; ce n'est pas que l'artillerie ne puisse, à l'occasion, lui rendre de grands services, mais il la faudrait *portative*.

Le problème est-il insoluble ? D'autres en jugeront mieux que moi. On peut en chercher la solution de deux côtés : rendre les pièces plus légères ou choisir des artilleurs assez forts pour faire à l'occasion le service des mulets. Nos batteries actuelles de montagne permettent de supposer qu'il ne serait pas impossible, en combinant les deux moyens, d'obtenir le résultat voulu. Dans une course au Pilate, il y a quelques années, les artilleurs de la batterie des Grisons firent porter leurs pièces à dos de cheval jusqu'à la galerie du Krisiloch ; arrivés là, ils les chargèrent sur leurs épaules et passèrent. Dans une autre excursion militaire, par un mauvais sentier, au bord du lac de Thoune, un paysan prit un des canons sur son épaule et le porta pendant plus d'une heure, tout en fumant tranquillement les cigares que lui donnaient les officiers. Ces tours de force nous semblent toucher aux limites de l'impossible ; mais une partie de la population des Alpes est tellement habituée à porter de lourds fardeaux qu'on y trouverait sans peine des *porte-canons* pour plusieurs batteries. Dernièrement encore, je voyais un homme d'Arth partir pour le Righi avec trois coffres entassés les uns sur les autres, pesant ensemble plus de cent kilos, c'est-à-dire à peu près autant que les pièces de deux de nos batteries de montagne. Il mit quatre heures pour monter dans cet équipage d'Arth au Righi-Kaltbad ; un touriste, cheminant de son pied léger, aurait eu quelque peine à le distancer. Le lendemain le même montagnard en fit à peu près autant. Ce serait déjà quelque chose que d'avoir pour le service de chaque pièce

deux compagnons de cette force. Si on réussissait en outre, ou bien à alléger les pièces, ne fût-ce que d'une vingtaine de kilos, ou bien à inventer des engins qui permissent de les traîner ou de les porter commodément à deux ou à trois, on serait bien près d'avoir résolu le problème. Le mieux, sans doute, serait d'avoir des bouches à feu faites de plusieurs parties qui se visseraient et se dévisseraient. Il paraît que ce n'est pas possible ; on n'obtiendrait jamais une jointure assez exacte. Mais supposons un instant que l'on réussît à écarter cette difficulté, et que quelque habile fondeur ou forgeron nous apportât le modèle d'une pièce de deux livres, qui pourrait en dix minutes être démontée, après quoi les artilleurs la chargeraient sur leurs épaules et partiraient gaiement pour un voyage de quelques lieues : ce serait un petit présent à offrir à la Prusse ; pour nous ce serait un cadeau d'un prix inestimable. Qu'on se figure d'un côté une armée ennemie, tirant son artillerie dans les gorges des Alpes, embarrassant les chemins de ses attelages, et se faisant suivre de ses canons sans réussir à les mettre en batterie ailleurs que sur les grandes routes et dans les fonds plats des vallées ; de l'autre une armée ayant à sa disposition une artillerie portative, que n'arrêteraient jamais les difficultés des chemins, à qui les sentiers serviraient aussi bien que les routes, et qui trouverait moyen de se déployer en batteries dans les gorges sauvages et sur les pentes ardues. Ne voit-on pas quel immense avantage ! On dit, je le répète, la chose impossible, les canons seront toujours de lourdes machines

faites d'une pièce; mais encore aurions-nous tort de ne pas chercher à tourner la difficulté et à nous approcher du but par d'autres moyens. Nous nous fatiguons à suivre les progrès que font nos voisins, c'est fort bien; mais ne nous arrive-t-il pas d'oublier quelquefois que les progrès qu'ils cherchent à faire sont ceux qui leur conviennent, et qu'il y en aurait d'autres, plus utiles pour nous que pour eux, que nous devrions tâcher d'accomplir par nous-mêmes. Il faut entre autres que nous ayons des armes tellement appropriées à la nature de notre pays que chez nous du moins nous soyons les mieux armés.

L'artillerie n'est pas la seule arme spéciale qui pourrait être d'un grand secours à une armée des Alpes. Elle aurait un corps du genie à elle particulier. Ceci est de toute importance. Une des grandes difficultés qu'une armée rencontre à la montagne est l'étroitesse des chemins et sentiers. Souwarof arrivé à Fluelen, au bord du lac des Quatre-Cantons, et n'ayant pas de barques pour passer le lac, dut s'engager dans un chemin de montagnes où, en plusieurs endroits, ses hommes passèrent un à un. Quand la tête de la file arriva de l'autre côté, sur le versant de la Muotta, la queue venait à peine de quitter la vallée de la Reuss. Dans la plupart des cas il sera facile de parer à cet inconvénient. Une corde de sûreté fixée au roc et faisant barrière, un chemin de planches assujetti par quelques crochets de fer, des pas taillés à la pioche ou à la hache, auront bientôt multiplié les lignes de passage. Mais il faut un corps du génie qui ait l'habitude de ces sortes de tra-

vaux, et les moyens indispensables pour les faire rapidement et sans hésitation. Il y a quelques années, lors de je ne sais quel rassemblement ou quelle école militaire, un commandant eut l'idée de faire faire à sa troupe le tour de la Dent du Midi, en remontant par le Val d'Illiez pour redescendre par Salanfe, ou *vice versâ.* Ce passage pourrait bien un jour avoir quelque importance, car il tourne la position de Saint-Maurice. Il fallait, pour l'exécuter, franchir le col de Suzanfe. Les personnes qui furent chargées d'examiner les lieux revinrent en disant que l'exécution de ce projet était impossible, qu'on ne ferait passer ni pièce de canon, ni mulet, et que les soldats eux-mêmes ne défileraient qu'un à un, avec force gymnastique. Un seul endroit cependant offre des difficultés sérieuses, le pas de Bonavaux, qui est bien, comme le nom l'indique, un *pas,* c'est-à-dire, pour parler exactement, l'affaire de quelques pas. Au moyen d'échelles de corde ou d'autres engins, on y eût très-promptement créé plusieurs lignes de passage, et il eût suffi de quelques heures de travail pour ouvrir un chemin à de l'artillerie à dos d'homme, peut-être même à de l'artillerie à cheval. La surface des rochers des Alpes est ordinairement éraillée, fissurée, et la pioche y a beau jeu. On aurait sous la main des hommes admirablement préparés pour ce service, entre autres ceux qui sont chargés dans le Valais de l'entretien de ces aqueducs suspendus aux rochers, par où les eaux des hauteurs sont amenées dans les champs et dans les vignes de la plaine. Le nombre des passages facilement accessibles à une armée pourrait être ainsi dou-

blé. Il en sera des soldats comme des touristes. Autrefois un homme qui avait été sur le Mont-Blanc était quelqu'un d'extraordinaire. On le montrait. Aujourd'hui c'est une distinction qui tend à devenir aussi commune que celle du ruban rouge à la boutonnière. Je ne pousse pas la manie alpestre jusqu'à vouloir faire grimper nos soldats au sommet du Mont-Blanc, qui ne nous appartient pas ; je ne veux pas même les envoyer tirer quelque salve d'honneur sur la cime du Mont-Rose, quoique la Dufour-Spitze ne doive pas leur être un pic indifférent ; mais je suis bien sûr que dans ce genre aussi il n'y a qu'à vouloir et savoir s'y prendre, pour trouver aux choses beaucoup moins d'impossibilités qu'on ne croit. En 1798 le passage du Panix a été pour l'armée de Souwarof un coup de désespoir, un extrême et dernier moyen de salut : aujourd'hui déjà l'idée de le passer pourrait entrer dans les combinaisons de nos chefs. Une armée des Alpes, qui aurait l'habitude des expéditions alpestres et qui serait montée en conséquence, n'y verrait rien que de très-simple ; elle le passerait non pour fuir, mais pour combattre ; elle se plairait à y attirer l'ennemi : ce serait son pain quoditien, et il lui faudrait davantage pour l'étonner. Elle ne craindrait pas même au besoin certains passages glaciaires. Il en est de faciles ; il en est qui le deviendraient moyennant quelques heures de travail : autre besogne pour un corps du génie. Ceux qui sont réputés mauvais, ne le sont le plus souvent que pour les personnes qui n'ont pas l'habitude du glacier. On comprend l'immense supériorité d'une armée pour laquelle les difficul-

tés ne commenceraient qu'au point où pour de bonnes troupes ordinaires commencerait l'impossible. Cette supériorité, nous l'acquerrons quand nous le voudrons.

Ainsi formée et équipée, l'armée des Alpes ne demande plus qu'à être exercée. Ici encore on ne perdrait pas de vue le but spécial. Il y a dans l'instruction que l'on donne au soldat de la plaine bien des choses qui sont d'une utilité douteuse pour celui qui est destiné à combattre dans la montagne. Je ne sais si l'on se fait une juste idée des différences qu'il devrait y avoir entre l'instruction de l'un et celle de l'autre. Elles seraient grandes, et on les verrait se marquer dès le début. La première chose que l'on apprend au soldat ordinaire, est de marcher au pas, de marcher serré, de marcher aligné. On y consacre un temps considérable. On fait décomposer le pas, on a des vitesses réglementaires, on essaie de l'une puis de l'autre. Peut-être y met-on parfois quelque pédanterie ; pourtant il est nécessaire que le soldat subisse cette école. Il sera sans cesse appelé sur le champ de bataille à des manœuvres en masse, soit pour enfoncer les lignes ennemies, soit pour opposer à la cavalerie une résistance suffisante. Il faut qu'une colonne ait de la solidité dans la défense et du poids pour l'attaque. Elle ne l'aura qu'à la condition d'être toujours serrée et de se mouvoir sans se relâcher. Il est donc urgent de faire disparaître tout ce qu'il peut y avoir de gauche ou de trop individuel dans les allures de chacun. L'individu doit apprendre à régler si bien ses mouvements sur ceux de la masse que toute la colonne se balance et se meuve comme

un seul homme. C'est ce qu'on a le plus de peine à obtenir de nos soldats montagnards, quand ils sont incorporés dans nos bataillons; sous ce rapport, ils sont très-inférieurs aux hommes de la plaine. Ils ne savent pas marcher au pas; leurs alignements sont manqués; ils les corrigent lentement et gauchement; sur les routes leurs colonnes s'allongent outre mesure. On a beau les exercer, une compagnie de soldats citadins l'emporte toujours en ce point sur une compagnie de soldats montagnards. Cela même est une indication de la nature. On aurait tort de la négliger. C'est l'habitude des chemins de la montagne qui donne aux habitants des Alpes cette irrégularité d'allures; s'ils doivent combattre dans les Alpes, il est bien inutile de perdre un temps précieux à les en corriger. Exiger qu'une troupe gravisse au pas et en colonne serrée une rampe un peu longue et ardue, serait exiger l'impossible. La guerre des montagnes suppose une grande liberté d'allures. C'est là que l'individualité triomphe, et l'instruction du soldat montagnard reposera en grande partie sur des principes diamétralement opposés à ceux qui dirigent le plus souvent l'instruction nécessaire pour la guerre en pays plat.

C'est à la montagne, il est à peine besoin de le dire, que les recrues de l'armée des Alpes auront leurs écoles et leurs champs de manœuvres. A peine auront-elles acquis les éléments indispensables à toute espèce de troupe, qu'on les transportera sur le terrain pour apprendre aux hommes de chaque peloton, aux pelotons de chaque compagnie, et ainsi de suite, à combiner leurs mouvements et à profiter de tous

les accidents du sol pour varier les moyens de la défense et de l'attaque. On aurait tort de les confiner sur les hauteurs ; ils pourront voir la plaine aussi, de la même manière et pour les mêmes raisons que l'on fait faire quelquefois à nos troupes actuelles connaissance avec la montagne. La spécialité ne saurait être poussée à ce point qu'elle entraîne incapacité totale en dehors des conditions où elle s'exerce ; mais tandis que nos troupes ordinaires font un accessoire de leurs manœuvres à la montagne, l'armée des Alpes en fera son affaire essentielle, son étude de chaque jour.

Il y a quelque différence pour une armée entre l'instruction et l'exercice. L'armée instruite est celle qui exécute avec sûreté, facilité et précision toutes les évolutions réglementaires, même les plus compliquées; qui retrouve toujours son ordre, et ne s'embarrasse jamais dans les marches et contre-marches nécessaires pour se déployer, se former en carré ou en colonne, qui est rompue à l'école de peloton, de bataillon, de brigade, etc. L'armée exercée est celle qui a pratiqué la guerre ou qui du moins l'a souvent simulée, et que les accidents et les cas fortuits ne prendront pas au dépourvu. Il est fort à désirer qu'une armée ordinaire soit sérieusement exercée; mais il convient que tout d'abord elle soit instruite à fond. L'armée des Alpes aura surtout besoin d'être exercée. Elle le sera à ce point que, même dans le cas où elle n'aurait jamais vu le feu, on puisse la tenir pour éprouvée. Au moins le sera-t-elle suffisamment pour que l'on puisse garantir son aptitude à supporter les priva-

tions et les fatigues, et son intelligence à profiter des avantages qu'offre un sol aussi accidenté que celui des chaînes de nos Alpes. Pour une armée ordinaire, l'exercice est une application d'instruction; pour l'armée des Alpes l'instruction naîtra plutôt de l'exercice, instruction pratique portant sur tous les moyens possibles de tourner les difficultés, de dérober sa marche, de combiner les embuscades et les surprises, de déjouer celles dont on pourrait être victimes, et ayant toujours pour base l'étude approfondie et minutieuse des localités. La géographie alpestre, non telle qu'on peut l'apprendre sur la première carte venue, non pas même telle que l'enseigne la magnifique carte Dufour; mais la géographie vivante, apprise sur les lieux, avec observation de chaque détail : voilà la clef de toutes choses dans la guerre des montagnes. Les Alpes sont un labyrinthe; l'étranger s'y perd; il lui faut une longue habitude pour apprécier les distances, les obstacles, les ressources, ce qui est infranchissable et ce qui ne l'est pas. L'armée des Alpes n'aura aucune de ces illusions, ni aucun des mécomptes qu'elles entraînent. Elle sera à la montagne comme chez elle; elle en connaîtra toutes les avenues et toutes les issues, et il y aura sûreté dans chacun de ses calculs.

Cette instruction, reposant essentiellement sur une étude minutieuse de géographie militaire, sera plus encore celle des officiers. Le minimum que l'on doive exiger du soldat est ce qu'on pourrait appeler l'instinct de la montagne, développé par l'exercice. On demandera en outre de l'offi-

cier la connaissance positive des Alpes, de leurs routes, de leurs sentiers, de leurs passages de toute nature et des facilités qu'ils peuvent offrir dans chaque occasion donnée. Il connaîtra de plus l'histoire militaire des Alpes; il aura, si possible, visité les champs de bataille; il se sera rendu compte des manœuvres exécutées dans les campagnes d'autrefois; il saura pourquoi les unes ont manqué, pourquoi les autres ont réussi, et surtout il comparera ce qui a été fait avec ce que les moyens nouveaux permettraient de faire. L'officier de l'armée des Alpes aura plus que tout autre besoin d'une supériorité réelle, parce que son rôle sera moins subordonné. A chaque instant il lui sera confié des missions qui feront de lui un général en chef au petit pied. Tantôt ce sera un poste à garder, tantôt une diversion à opérer, tantôt une contre-manœuvre tournante à opposer à celles que pourrait tenter l'ennemi, et il arrivera très-ordinairement que pour exécuter les ordres reçus il devra s'isoler, et ne pourra attendre ni renforts ni directions ultérieures. Des missions de toute importance pourront être confiées à des chefs subalternes. On n'emploiera pas plus de cent hommes, je suppose, à la défense d'un poste qui n'exigerait pas plus de monde; mais il se pourrait fort bien que, si ce poste était forcé, d'importantes combinaisons fussent compromises, de grands résultats manqués. On voit la responsabilité qui peut peser sur l'officier montagnard, et combien il importe de le choisir avec discernement et de l'instruire à fond. Dans les guerres de plaine l'officier fait souvent nombre aussi bien que le soldat. Il commande

une compagnie qui a sa place marquée dans un bataillon, lequel se serre dans un régiment; il répète les ordres qu'il reçoit, il donne l'exemple, et de sa conduite dépend souvent l'élan de ses hommes. La tâche est déjà belle ainsi; celle de l'officier montagnard sera plus difficile. Une plus grande latitude sera laissée à son initiative; il pourra à tel moment donné jouer un rôle souverain dans les combinaisons stratégiques d'une campagne; et il ne s'en tirera à son honneur que s'il unit à un grand courage et à une exacte ponctualité, quelque chose des qualités qu'exige le commandement supérieur. Dans l'armée des Alpes chaque officier sera dans sa sphère une espèce de général en chef. Il se peut qu'en pays plat une bataille soit gagnée sans que la grande majorité des officiers sache rien des vastes combinaisons au succès desquelles ils doivent contribuer. Le chef suprême peut n'avoir confié son secret qu'à quelques-uns, réservant à tous les autres le rôle d'une obéissance et d'un courage passifs. Il n'en sera pas souvent de même dans la guerre des montagnes. Il y faudra une combinaison d'actions individuelles qui ne peut être obtenue que si tous connaissent le but à atteindre, une harmonie de mouvements indépendants que l'obéissance passive ne procurerait jamais. Cette guerre est à tous les degrés de la hiérarchie militaire, du chef au simple soldat, celle de l'initiative et de l'intelligence.

Voilà notre armée des Alpes formée, équipée, exercée, prête à combattre. Elle sera forte de quinze ou vingt mille hommes; on peut sur ce point laisser quelque latitude. Il

en faut toujours dans les utopies ; les rêves trop précis fatiguent l'imagination. Mettons dix mille, si l'on veut, il n'importe : je la tiens pour invincible. Qu'on veuille bien se la figurer. Une armée ainsi composée et préparée sera nécessairement victorieuse à moins qu'elle ne soit forcée au combat dans des conditions tout à fait défavorables. Mais elle ne pourra pas être forcée au combat. Elle aura sur toutes les armées qui lui donneront la chasse l'avantage de la mobilité, et quand l'ennemi croira la tenir elle glissera entre ses doigts. Je la suppose pour le moment dans la vallé d'Urseren. Elle compte dix mille hommes. Pour y être bloquée et réduite par la force il faudra que l'ennemi ait au moins quinze mille hommes dans la vallée d'Uri, autant dans le Haut-Valais, autant dans la vallée du Rhin, autant dans la Lévantine. Voilà donc soixante mille hommes nécessaires pour en réduire dix mille. Et notez bien que c'est un minimum ; pour être dans le vrai il faudrait dire quatre-vingt milie, car l'armée des Alpes ne sera pas embarrassée pour avoir promptement raison d'un corps détaché de quinze mille hommes. Il faudra en outre que ces quatre corps manœuvrent simultanément, l'un tenant ferme au trou d'Uri, les autres passant la Furka, l'Oberalp et le Gotthard, de manière à resserrer le cercle autour de la petite troupe des montagnards. Mais ce n'est pas chose facile que de manœuvrer avec quatre corps d'armée, séparés par de hautes chaînes de montagnes, et sans communication les uns avec les autres. Quand l'un touchera au but, l'autre sera encore à quelques journées de marche ; l'un attaquera

avant que l'autre soit en ligne; et les montagnards seront prompts à tirer parti du moindre manque d'ensemble dans les mouvements de l'ennemi. Mettons que tout lui réussisse, et que ses colonnes débouchent au même instant sur les hauteurs de la Furka, du Gotthard et de l'Oberalp. Le cercle va se fermer; il n'y a plus d'espoir pour l'armée des Alpes; il ne lui reste qu'à poser les armes. Allons donc! il lui reste le choix entre une demi-douzaine de passages obliques, de sentiers invisibles qui filent entre les armées convergentes, à l'abri de leurs coups; la carte ne les indique pas; ils n'existent pas pour une armée ordinaire; mais ils existent pour l'armée des Alpes; elle en choisit un, et s'y engage sans hésitation. L'ennemi se fatigue à l'y suivre; il est distancé, il perd la trace des montagnards, et deux jours après ils apparaissent soudain sur les derrières de l'un des corps qui avaient entrepris de les forcer. Or toutes les vallées de la Suisse, à peu près sans exception, sont des vallées d'Urseren; au moins le seront-elles pour l'armée des Alpes. Pour la réduire il faudrait la bloquer, et nulle part l'ennemi n'y réussira sans diviser ses forces à l'infini, et recourir à un système de cordon cent fois plus illusoire et plus périlleux pour l'attaque que pour la défense. Pendant que l'on manœuvre ainsi, que l'armée des Alpes échappe à toutes les tentatives que l'on fait pour la cerner, et s'évanouit comme par enchantement au moment où l'on croit la tenir, elle profite de toutes les occasions pour s'emparer des convois ennemis, pour surprendre les arrière-gardes, pour passer au travers d'un corps en

marche, ou lui faire payer par des centaines et des milliers de morts le passage d'un torrent ou d'un défilé. Parfois même, elle engage une action décisive, mais dans des conditions qui rachètent son infériorité et qui font que l'ennemi est plus embarrassé que servi par le nombre de ses soldats. Ayant la mobilité, elle peut choisir l'heure et le lieu. On croit la réduire à un rôle purement défensif; en réalité c'est elle qui attaque. Pour elle il n'y a plus d'impasse dans les vallées des Alpes, pour l'ennemi il n'y a plus de lieu de sûreté. Il est comme le lion harcelé par une mouche insaisissable, et par une mouche qui sait piquer; il se démoralise à cette lutte inégale, il y perd goutte à goutte son sang et son courage. Bientôt tous les défilés des Alpes ont été jonchés de ses cadavres, et si l'hiver ne venait pas à son secours, si la difficulté de vivre ne se faisait pas sentir aussi à la troupe des montagnards, la lutte où il s'épuise se terminerait fatalement par la retraite ou par quelque grand désastre. Encore n'est-il pas sûr que l'hiver et la disette viennent à son secours. Il y a contre l'un et contre l'autre des ressources dans la forteresse. Quand la famine la presse, la petite armée des Alpes vient s'y ravitailler; quand la neige rend impossible la guerre des montagnes, elle vient encore s'abriter sous son feu ou derrière ses remparts, et elle se retrouve au printemps prête à recommencer, aussi fraîche et alerte que l'année d'avant.

Mais où la placerons-nous cette forteresse inexpugnable qui sauvera l'armée des Alpes des seuls ennemis qui pour-

raient la vaincre, l'hiver et la faim? Nous la placerons en un lieu tel qu'elle ne puisse jamais être bloquée, afin que les communications soient toujours ouvertes entre elle et la troupe des montagnards, dans quelque expédition qu'ils se lancent. Les hommes qui se sont occupés de la question pour autre chose que pour spéculer en l'air, les militaires, gens positifs, ont parlé de Sempach, de Lucerne et du Burgenstock, un des rochers de l'Unterwald. Sempach est un beau nom; mais ce n'est pas à Sempach que nous bâtirons notre forteresse. On l'y investirait trop aisément, car c'est la plaine déjà, la plaine ouverte, et la troupe des montagnards pourrait être réduite à en suivre le siége du haut du Righi ou du Pilate. Lucerne est une ville charmante, qui a besoin d'air et d'espace. Nous ne la condamnerons pas à devenir une forteresse. Elle est trop dominée d'ailleurs, et il faudrait pour la rendre imprenable trop de travaux avancés. Mais le Burgenstock, voilà notre affaire. Je soupçonne ceux qui l'ont désigné d'avoir nourri dans leur esprit la chimère de l'armée des Alpes.

Le Burgenstock est toute une montagne, mais une montagne parfaitement isolée, et qui ne tient à aucune autre. Elle s'avance dans le lac des Quatre-Cantons, où elle plonge à pic, en face de Weggis. A l'occident elle est baignée par le golfe de Stanzstadt, au nord par le grand bassin du lac, à l'orient par le golfe de Buochs : trois fossés creusés par la nature, qui enceignent déjà notre forteresse. Au sud, entre Buochs et Stanzstadt, s'étend une plaine fertile, semi-circulaire, d'environ une lieue et demie de longueur. Elle

a été créée par les alluvions de l'une des rivières de l'Unterwald, l'Aa d'Engelberg, et la séparation est tranchée entre la plaine et la montagne. Point de collines intermédiaires. Le Burgenstock, dont la pente ardue est tantôt boisée, tantôt précipitueuse, domine immédiatement cette belle arène. Le dessus de la montagne n'est ni un dos d'âne, ni un plateau, ni une crête; c'est un bassin, toute une vallée sans issue pour les eaux, et l'une des plus agrestes qu'il y ait en Suisse, un nid charmant et spacieux. Les croupes dont elle est entourée la protégent contre tous les vents, sauf contre le vent du sud; elle n'est d'ailleurs pas très-élevée, 700 mètres environ, de sorte que le climat en est doux, même en hiver. C'est là que nous bâtirons nos magasins et nos arsenaux. L'espace ne manque pas. On pourrait y loger des approvisionnements, des munitions et des armes pour toute l'armée suisse, et l'armée aurait encore de la place pour camper à l'entour, sans que jamais les bombes de l'ennemi puissent arriver jusqu'à elle. Pour rendre cet asile inexpugnable, il suffirait de quelques travaux, surtout du côté de terre, et d'une flotille pour empêcher toute tentative d'abordage, toute attaque par le lac. Quant à un blocus, la nature y a pourvu. Celui qui sera le maître de cette position et qui aura une flotille pour la défendre, sera aussi le maître du lac. Pour rendre impossibles les communications de la forteresse avec l'extérieur, il faudrait occuper en force non-seulement toutes les rades du lac, mais tous les points où un abordage serait praticable, sur un développement de rive de plus de vingt

lieues. Cent mille hommes n'y suffiraient pas. Il n'y a pas jusqu'aux communications avec la terre ferme qui ne soient difficiles à couper, parce que toutes les vallées, tous les versants, toutes les routes et sentiers de l'Unterwald convergent vers la plaine d'alluvions dont le demi-cercle entoure au sud le Burgenstock, et que l'Unterwald lui-même communique par un vaste système de passages rayonnants avec les plus grandes vallées des Alpes suisses. On a sous la main les routes du Brunig et du Gotthard, avec leurs tenants et aboutissants, c'est-à-dire les clefs des Alpes. On a Lucerne également sous la main, et non-seulement Lucerne, mais Kussnacht, Brunnen et toute la rive nord du lac, c'est-à-dire les clefs du plateau suisse, et la possibilité d'y faire irruption partout. La position est unique. Il n'y en a pas de plus facile à défendre ; il n'y en a pas de plus centrale. Ce Burgenstock a été donné à la Suisse pour qu'elle ait un refuge inviolable, et un centre de résistance comme on n'en trouvera peut-être nulle part ailleurs. Il faudrait un concours de circonstances bien malheureuses pour que, après une défaite, on ne pût pas s'y retirer par la route de Lucerne ou telle autre route directe, et dans le cas même où l'on se verrait rejeté dans la montagne plus à l'orient ou plus à l'occident, il serait encore facile d'y revenir par les routes des Alpes.

Ces deux choses étant données — l'armée des Alpes et le Burgenstock transformé en forteresse, devenu la capitale militaire de la Suisse — la défense nationale contre nos plus dangereux voisins, ceux du nord et de l'ouest, repose sur

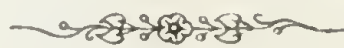
une base solide, et le mécanisme général en devient d'une heureuse simplicité. Si l'on est attaqué du côté du Jura, le gros de l'armée de plaine prend position en avant de Lucerne, s'échelonne derrière l'Aar, entre Fribourg et Aarau, de manière à surveiller toutes les issues du Jura et à être prêt à une concentration pour se porter en force au-devant de l'ennemi. Si l'on est attaqué par le Rhin, les dispositions préliminaires sont les mêmes, sauf que le théâtre de la lutte est changé : on prend position plus à l'orient ; le centre sera à Zurich, et les ailes s'étendront plus ou moins du côté d'Aarau et de Coire. Dans les deux cas on assure ses communications avec Lucerne. Le Burgenstock est gardé provisoirement par une partie de l'armée des Alpes ; une autre partie peut tenir lieu de réserve à l'armée de plaine et assurer ses derrières ; peut-être en aura-t-on détaché quelque corps pour défendre telle position qu'il serait imprudent de dégarnir, celle du Luciensteig, par exemple. On l'utilise en un mot de manière à ce que toutes les milices ordinaires soient disponibles pour une première campagne de plateau. Si cette campagne est heureuse, tout est dit. Si elle est malheureuse, l'armée se retire en aussi bon ordre que possible vers sa base d'opérations ; elle va se réorganiser sous la protection du Burgenstock, dans la belle vallée de Sarnen, ou ailleurs, et la guerre des Alpes commence. Peut-être l'armée ordinaire pourra-t-elle bientôt entrer une seconde fois en campagne ; mais si le malheur la poursuit, si les défaites succèdent aux défaites, si elle est ramenée de nouveau dans les Alpes, si l'ennemi y pénètre à

son tour, s'il envahit le pays de Schwytz, les vallées de Glaris, d'Uri, de l'Oberland, il reste pour le tenir en échec le Burgenstock, où les débris de nos bataillons malheureux vont tenir garnison, prêts à tenter encore une nouvelle campagne, et l'armée des Alpes dont le rôle devient alors prépondérant, et qui des montagnes de l'Unterwald voltige autour de l'ennemi, fondant sur lui dans toutes les occasions favorables.

Essaierons-nous d'évaluer de combien la force de résistance que la Suisse pourrait déployer ainsi, dépasserait celle qu'on peut lui supposer aujourd'hui avec ses arsenaux partout éparpillés, sans le refuge du Burgenstock, sans l'armée des Alpes pour réserve? Elle ne serait pas augmentée d'un iota, si, comme quelques-uns l'ont pensé, la Suisse, amollie par une longue paix, avait perdu sa trempe et sa vigueur premières. Il en est des peuples comme des hommes. Il y a pour leur courage une certaine mesure de souffrances et de privations. Si la nôtre est telle que la défaillance nous gagne après un échec ou deux, à quoi bon les forces mises en réserve? Notre sort, dans ce cas, se décidera près de la frontière, tout au plus aux portes de Berne, non loin des champs funestes de Fraubrunnen et de la Neuenegg. Mais si le petit nombre de nos soldats et l'insuffisance de nos moyens de guerre sont notre principale faiblesse, si la vieille Suisse n'est pas morte, qui ne voit que notre force en serait peut-être quadruplée? La chance fatale d'un désastre général au début de la campagne, d'un désastre capable de rendre impossible la défense des Alpes

elle-même, serait évitée. La grande tactique moderne, la tactique des coups décisifs, des succès poursuivis à fond, des campagnes enlevées, deviendrait impossible sur notre sol. Nous trouverions toujours où nous reprendre. Nous pourrions être entamés, non point écrasés. Après nous avoir battus dans la plaine, l'ennemi nous verrait prêts à le recevoir de nouveau, plus redoutables que la veille même d'une première défaite, et nous apprendrions au monde ce qu'un petit peuple libre et prévoyant, décidé à subsister, peut se réserver pour les jours de lutte suprême de ressources imprévues et de puissance de vitalité.

Est-ce bien un rêve que nous venons de faire? Ce rocher du Burgenstock l'avons-nous inventé? N'est-il pas là, attendant qu'on le consacre à devenir l'inviolable asile de nos libertés? Ces montagnards dont le pied ne sait pas broncher et dont l'œil n'a jamais visé à faux, n'habitent-ils pas nos Alpes? Toutes ces forces ne sont-elles pas à nous? Elles sont à nous et nous les laissons perdre. Cependant les temps sont difficiles, et la Suisse a coutume d'être prévoyante. Peut-être verra-t-elle s'il y a quelque chose dans ce rêve qui puisse devenir une réalité.



INTERLAKEN

I

Une nappe d'eau continue s'étendait autrefois de Thoune à Brienz et fort au delà, dans l'Oberland bernois. Elle mesurait plus de dix lieues de longueur, et sa largeur, peu variable, était en moyenne d'une demi-lieue. Vue de haut, elle devait représenter un fleuve élargi, immobilisé, pris entre deux chaînes de montagnes, et remplissant le fond d'une vallée, dont ses rivages dessinaient les sinuosités. A peu près à égale distance de ses deux extrémités, un torrent, venant du sud, y déversait des eaux chargées de boues glaciaires. Il est probable qu'il n'avait pas encore de nom ; aujourd'hui on l'appelle la Lutschine. Gonflée de toutes les cascades, grandes ou petites, qui tombent des flancs de la Jungfrau, du Mönch, de l'Eiger et de plusieurs autres sommités, la Lutschine, après avoir parcouru l'étroite vallée de Lauterbrunnen, rencontrait soudain le grand lac, dont un golfe spacieux semblait fait exprès pour aller au-devant d'elle et la recevoir au sortir des gorges de la montagne. Cependant elle en troublait les eaux. Elle ne cessait de charrier de la terre, du limon, des galets. A son embou-

chure se formèrent des dépôts considérables, qui, petit à petit, comblèrent le golfe, après quoi ils s'avancèrent en promontoire dans le lac lui-même, tant et si bien qu'ils atteignirent l'autre bord. Le lac se trouva coupé en deux. La moitié qui s'allonge à l'ouest du côté de la plaine a reçu le nom de lac de Thoune ; celle qui s'enfonce à l'est, au sein de montagnes reculées, a formé le lac de Brienz.

Ce travail se continua. Séparés d'abord par quelques bancs de sable, les deux lacs le furent bientôt par des terrains plus étendus. Toute une plaine d'alluvions se formait à leurs dépens. Au temps des hautes eaux, elle devait être en partie submergée ; en automne, lorsque les glaciers ne fondent plus, elle devait être à sec. Pays vague, comme le sont les deltas de rivière, elle semblait vouée à la stérilité. Mais il y a toujours une loi qui préside à ces lentes formations, et l'ordre finit par s'y dégager de la confusion première. Cette plaine ne devait pas être parfaitement plate; elle reproduisit la pente générale de la vallée, qui est presque insensible en cet endroit, mais qui n'est pourtant pas absolument nulle; puis en s'exhaussant, elle opposa une digue au lac supérieur et en éleva le niveau. Dès que les eaux du lac de Brienz se trouvèrent plus hautes que celles du lac de Thoune, un écoulement devint sensible dans les flaques croupissantes, par lesquelles ils communiquaient encore, et il se forma de l'un à l'autre un canal de plus en plus marqué. La Lutschine, il est vrai, continuait à couler plus ou moins au hasard sur ce fond presque plat; cependant ses

propres dépôts lui faisant obstacle à mesure qu'ils s'accumulaient sur un point, des terrains assez étendus finirent par être à l'abri des divagations du torrent. L'aspect de ce sol, récemment émergé, n'était pas encore bien réjouissant. Ici régnaient des champs de sable et galets, où s'essayait une végétation grossière ; ailleurs, dans le voisinage des lacs, s'étendaient des marais et des prairies de roseaux. Cependant, partout où il n'était pas trop humide, le sol s'améliora. Aux graminées des plages sablonneuses s'ajoutèrent des broussailles, des arbrisseaux, des pins, des sapins ; une couche de bonne terre végétale se forma de leurs dépouilles, et quelques essais de culture purent être tentés. Quand l'homme y eut mis la main, les progrès furent plus rapides. On défricha, on creusa des rigoles pour l'écoulement des eaux stagnantes ; des îlots de terres labourées apparurent au milieu des sables et des marais ; on s'aventura jusqu'à y bâtir ; des hameaux s'y groupèrent, et bientôt toute une population réunit ses efforts pour conquérir à l'agriculture la plaine *d'entre les lacs*, d'Interlaken, comme la nature elle-même semblait l'avoir baptisée.

De progrès en progrès, le temps vint où un bourg entouré de remparts, presque une ville, servit de centre aux hameaux isolés. On choisit pour le bâtir un lieu de facile défense, entre le pied de la montagne et le principal des canaux d'écoulement par où s'échappe la rivière qui verse dans le lac inférieur le trop plein du lac supérieur. Cette rivière s'appelle l'Aar ; le bourg reçut le nom d'Unterseen.

A quelque distance s'élevèrent les murs d'un couvent d'hommes, à côté duquel il y eut bientôt un couvent de femmes. Des châteaux couronnèrent les collines. Bourgs, châteaux, couvents, villages, subirent pendant des siècles les fluctuations des révolutions politiques. Longtemps le bourg fut misérable ; en revanche, les couvents étaient riches. Les pêcheurs d'Unterseen végétaient dans de tristes masures ; les moines, leurs voisins, embellissaient leur demeure et en transformaient les abords en un parc digne d'une résidence princière. Aujourd'hui tout a bien changé. Les châteaux sont en ruines ; le bourg est une petite ville ouverte, fort agrandie, et dont les habitants, libres citoyens d'un canton suisse, sont affranchis de toute sujétion. Ce qui reste de l'un des couvents est occupé par les bureaux d'une sage administration locale, la préfecture, je crois ; la plus grande partie de la plaine est semée de beaux villages ou de riantes maisons. La population a peut-être décuplé depuis trois siècles. Le long de la grande avenue du couvent, dont les ombrages ont été soigneusement conservés, s'élèvent des hôtels splendides ; chaque année on en voit surgir de nouveaux, et l'on dirait qu'ils poussent de terre. Ce sont moins des hôtels que des palais, entourés de jardins de luxe. Ils forment une espèce de boulevard, qui porte plus spécialement le nom d'Interlaken. L'Europe élégante s'y donne rendez-vous dans la bonne saison. Quiconque veut y séjourner est sûr d'être bien reçu, et de trouver tout le confort désirable, moyennant une bourse complaisante à s'ouvrir, car le temps n'est plus de l'antique hospi-

talité. Interlaken est un lieu qu'il faut avoir vu, comme Naples, comme les bords du Rhin, et l'on affirme qu'il n'y a rien de plus beau dans le monde des Alpes. Quant à la Lutschine, on lui a creusé un bon canal, et on l'a envoyée par le plus court se jeter dans le lac de Brienz ; on parle de canaliser l'Aar elle-même, grosse entreprise, qui permettra aux bateaux à vapeur d'aller de Thoune à Brienz aussi facilement qu'ils auraient pu le faire autrefois, et qui fera disparaître un vaste marais, dernier et mélancolique témoin des révolutions accomplies.

Géographiquement la situation d'Interlaken n'est pas unique en Suisse. Celle de Brunnen, au bord du lac des Quatre-Cantons, et surtout celle de Wesen, à l'entrée de la vallée de Glaris, offrent des analogies frappantes. Ce sont trois points de rencontre entre une vallée qui, se prolongeant de l'est à l'ouest, file parallèlement aux principales chaînes des Alpes, et une autre vallée qui, débouchant du sud, s'ouvre perpendiculairement sur la première. Ce sont aussi trois points de rencontre entre un lac et un torrent, qui prend le lac en travers et travaille à le couper en deux. De ces analogies géographiques naissent des analogies pittoresques, surtout sensibles lorsqu'on est placé sur quelque hauteur, d'où l'on embrasse l'ensemble du paysage. La disposition générale du tableau est la même. On a toujours sous les yeux trois perspectives, variées par l'heureux contraste des hautes cimes dans le lointain et des lacs alpestres qui dorment au fond de la vallée principale. Mais sur ce plan, dont les traits généraux offrent de si frappantes res-

semblances, s'accusent des différences non moins marquées. Les unes tiennent à des circonstances purement géographiques. Pour reproduire à Interlaken le paysage de Brunnen, par exemple, il faudrait faire arriver le torrent envahisseur par la vallée du lac de Brienz, et supposer que le golfe qui autrefois recevait la Lutschine existe encore et se prolonge jusqu'au pied de la Jungfrau, pour lui servir de miroir. D'autres différences dépendent du travail accompli par le torrent. A Brunnen, la Muotta n'a pas achevé son œuvre, de sorte que le lac où elle se jette, celui des Quatre-Cantons, n'a encore qu'un bassin. Il faut dire qu'elle descend de montagnes médiocrement élevées, dépourvues de glaciers, et qu'elle charrie peu, sauf dans les jours d'orage. A Wesen, au contraire, la Linth, qui tombe des hautes Alpes glaronnaises, ruinées et chancelantes, a si énergiquement travaillé qu'il y a quatre grandes lieues de marais entre les deux lacs qu'elle a séparés. A Interlaken, la séparation est complète, mais l'intervalle n'est guère que d'une lieue. C'en est assez pour que d'Interlaken même on ne jouisse pas de la vue des lacs; mais on n'a guère à la chercher loin : il suffit de gravir une colline, de manière à dominer les arbres de la plaine, et c'est une surprise pour les promenades. Enfin des différences considérables résultent de l'aspect général des montagnes dont on est entouré. Les Alpes de Glaris ne ressemblent pas à celles que baigne le lac des Quatre-Cantons, et ces dernières ressemblent moins encore à celles de l'Oberland bernois. C'est par là que la situation d'Interlaken l'emporte décidément. Ce sont moins

les lacs qui lui ont valu sa juste réputation que la vue du côté des cimes. Il semble que tout ait été combiné pour y ménager la plus belle des trouées de perspective qui, au débouché des vallées, s'ouvrent sur les masses centrales. La vallée de Lauterbrunnen est basse, courte et point tortueuse, comme le sont la plupart des autres. Porte largement ouverte, elle permet au regard de plonger directement, et aux cimes qui en profitent pour se montrer de s'étaler tout entières, du faîte jusqu'à la base. Ces cimes sont de premier ordre, la Jungfrau, le Mönch, l'Eiger. Elles atteignent ou dépassent 4000 mètres, et n'ont guère de rivales que dans les hautes Alpes pennines. Leur hauteur apparente est d'ailleurs considérablement augmentée par le niveau très-inférieur de la plaine d'Interlaken et de la vallée de Lauterbrunnen. Nulle part en Suisse l'œil ne mesure une pente continue aussi considérable que de la base au sommet de la Jungfrau. Sous ce rapport, la Jungfrau ne le cède dans toute la chaîne des Alpes qu'au seul Mont-Blanc[1].

La plupart des voyageurs arrivent à Interlaken par le lac de Thoune. C'est, je crois, la bonne manière. Moins encaissé que celui de Brienz, il n'est pas inférieur en grâce

[1] La hauteur absolue de la Jungfrau est de 4167 m.; sa hauteur relative au-dessus du point de naissance de sa principale arête du côté de Lauterbrunnen doit être de 3314 m. Le Mœnch a 4104 m., l'Eiger 3975. Voir dans la seconde série des *Alpes suisses*, p. 212 et 213, une note plus détaillée qui fournira quelques points de comparaison.

pittoresque, et il a l'avantage des horizons étendus. Plusieurs vallées, grandes ou petites, viennent aboutir au bassin qu'il occupe et en varient les perspectives. Mais le regard se porte de préférence vers le fond du lac, où brille toute une ceinture de hautes montagnes blanches, qui lèvent la tête par-dessus les avant-monts. Elles se distinguent par la pureté des contours, la grâce élégante des formes et la richesse de leurs glaciers. Le groupe s'en dessine à la fois sur le ciel et dans les eaux. Malheureusement elles ne tardent pas à s'effacer derrière les sommités de troisième ordre qui dominent le rivage. On en veut au bateau de filer si rapidement. Bientôt il n'en reste plus que deux ou trois qui se cachent à leur tour. et quand on arrive à l'autre bout du lac, elles ont toutes disparu. C'est un inconvénient pour le lac de Thoune que ce rapetissement graduel du paysage. Sur les autres lacs de la Suisse, à mesure qu'on les remonte et qu'on pénètre avec eux dans l'intérieur des montagnes, les cimes s'élancent. On en perd quelques-unes de vue, les plus reculées, mais cette perte est plus que compensée par la majesté nouvelle de celles qui restent. Sur le lac de Thoune aucune compensation n'est possible : ce que l'on perd est trop grand. ce qui reste trop petit, et l'œil encore tout illuminé de la splendeur des sommets rois se réconcilie malaisément avec ces avant-monts de médiocre stature. Les hautes cimes vous enlevaient avec elles, ces montagnes plus basses vous écrasent de leurs parois. Pour ne pas être injuste envers ce paysage diminué, il faudrait faire la traversée les yeux bandés. Mais

il n'y a que le voyageur novice qui se laisse prendre à ces apparences. Celui qui a déjà parcouru les Alpes, qui sait combien elles sont riches d'aspects inattendus et de soudaines surprises, n'en est que plus impatient de poursuivre sa route. On entrevoit, on devine un coup de théâtre prochain. Mais il faut commencer par payer son plaisir. On débarque à Neuhaus. Neuhaus n'est qu'à trois quarts d'heure d'Interlaken, et une grande route va nous y conduire; mais vainement on chercherait à quelque vingt lieues à la ronde une promenade plus difficile à faire agréablement. Aller en voiture, c'est se condamner à ne rien voir ou à voir mal. Nous irons à pied, et ce serait tout plaisir sans les quarante omnibus, fiacres et voitures de poste qui stationnent sur le rivage et qui, sitôt chargés, vont courir sur nos talons. Sur cette route, où le va-et-vient est perpétuel, on a le choix entre deux alternatives : de la poussière jusqu'au-dessus de la cheville, de la boue jusqu'au jarret. S'il a fait beau depuis deux jours seulement, on peut compter sur un nuage à ne plus respirer : s'il a plu la veille, on n'en sera pas quitte à moins d'être éclaboussé par les quarante voitures à la file : omnibus monstres, fiacres obscurs, grosses ou petites berlines, pas une n'y manquera, car les cochers de l'Oberland ont peu d'estime pour les piétons. Que faire? Voici justement une auberge, où nous trouverons un refuge pour attendre. Mais qu'on a de peine à aller à pied dans ce pays ! Tenons ferme, l'ennemi nous a vus. Ils sont dix, qui, menacés d'un retour à vide, se jettent sur une dernière proie.

— Monsieur désire un coupé?

— Non.

— Monsieur va sans doute à Interlaken?

— Oui.

— Il y a justement là une voiture.....

— Non.

— Monsieur a un sac.....

— Peut-être.

J'ai remarqué qu'à cette dernière insinuation la meilleure réponse est le peut-être. Elle produit toujours un effet surprenant. Il y a du je ne sais quoi dans un voyageur qui a un sac et qui pourtant ne l'a que peut-être. Toutefois, si dans certains cas le peut-être est souverain, il est à l'ordinaire gros de périls. C'est le *non* qu'il importe de bien dire quand on prétend voyager dans l'Oberland à pied et sans guide. C'est tout un art. Les guides, les cochers, les porteurs, les cicerone distinguent plusieurs espèces de non. Il y en a auxquels ils se raccrochent si bien qu'ils ne s'en trouvent que plus forts contre vous. Ils sont insinuants, obséquieux, patients, tenaces; ils devinent les côtés faibles de chacun; ils spéculent sur l'ignorance de celui-ci, sur la bonne humeur de celui-là, sur la générosité de tel autre, et en deux minutes ils vous ont fait un oui d'un non qui n'est pas correct. Le non correct n'est pas sur les lèvres seulement; il est dans l'attitude. Aucun regard scrutateur ne l'accompagne. Si l'ennemi peut seulement soupçonner que vous l'examiniez du coin de l'œil, vous êtes perdu. Il a des certificats, un carnet, un diplôme, et il vous

tient. Ce n'est pas davantage le non brusque et dit en face, qui a le tort d'être provoquant, d'appeler les *mais*, les *excusez-moi*, les *si cependant* ; c'est un non détourné, un tout petit non, rapide, distrait, troussé court, bien articulé néanmoins et sans bavure où se raccrocher. Triste nécessité que celle de se rendre inabordable comme un mur tout uni, nécessité toutefois dans ces pays à exploitation, où la concurrence est avide et sans pudeur. Elle ne se fait pas le plus léger scrupule de violer à chaque pas le domicile du passant, savoir son for intérieur, et de s'y établir comme chez elle. Autant il est doux de lier causerie avec l'honnête montagnard que l'on rencontre en chemin, autant il serait niais de se laisser prendre à la gent harcelante qui vous guette sur la plage de Neuhaus. On s'en défend comme des moustiques en été, et l'on n'a pas toujours le dernier mot. Le non le plus correct peut encore être insuffisant ; dans ce cas chacun ne consulte que soi-même, et se conduit selon son caractère. J'ai vu de graves Anglais trousser leur manche et se mettre en devoir de boxer. J'ai vu des jeunes gens à l'esprit inventif imaginer quelque turlupinade pour intervertir les rôles :

— Combien votre voiture ?

— Deux francs.

— Deux francs ! moi je vous mène à pied pour un franc.

Mais tout le monde n'a pas cette présence d'imagination. La plupart des voyageurs subissent leur sort, avec impatience ou résignation, selon qu'ils sont plus sanguins ou plus flegmatiques.

Dix minutes se sont écoulées, et les omnibus roulent grand train du côté d'Interlaken. C'est le moment de partir, et il convient de nous hâter si nous ne voulons pas être pris par le retour du convoi. D'abord la route n'offre rien de saillant. Elle coupe en ligne droite une plaine marécageuse ; des peupliers longs et maigres la bordent sans l'ombrager ; les têtards et les grenouilles barbotent dans l'eau sale des fossés; le lac disparaît derrière un rideau de grêle feuillage, et les montagnes qui ont masqué les cimes blanches encadrent le paysage de leurs hautes et monotones murailles. Cependant le voyageur attentif ne quitte guère des yeux un certain point de la muraille de droite. Il s'y fera tôt ou tard une brèche, car il y a là une vallée qui débouche. La brèche commence à se faire ; elle grandit ; quelques sommités reculées, tachetées de neige, mais non glaciaires, en profitent pour développer leurs flancs éraillés ; puis tout à coup une ligne blanche vient affleurer la noire bordure de la montagne. Cette ligne, c'est l'arête de l'Eiger, et bientôt le géant tout entier remplit l'embrasure de la vallée entr'ouverte. Il n'y a pas de montagne plus simple que l'Eiger. Ce n'est qu'une cime, et deux arêtes en font l'affaire. Celle qui monte de l'est est ardue, presque verticale ; elle va droit son chemin, escaladant les hauteurs du ciel, et on ne la suit pas du regard sans quelque frisson de vertige. L'autre, doucement arquée, penche vers l'ouest, éclatante de blancheur. Une ligne si pure ne doit pas sortir des hautes régions lumineuses; la courbe s'en relève légèrement, comme si elle avait peur de plonger

trop bas. On chemine encore quelques instants, elle se relève toujours plus, et une seconde cime prend place au fond du tableau. Est-ce un dôme ? est-ce un pic ? Sa silhouette est d'un dôme, mais les aspérités de ses flancs et son manteau de neige déchiré sur plus d'un point par de sombres escarpements, sont plutôt d'un pic. On l'appelle le Mönch, en français le Moine. Ce nom, qui est assez fréquent dans les Alpes, s'applique ordinairement à des montagnes dont la forme est à peu près celle d'une cape de moine ; mais ici on ne voit pas ce qui peut le justifier, et l'on serait tenté d'y chercher une allusion maligne à quelque trait de l'histoire des deux couvents d'Interlaken, d'autant que la Jungfrau n'est pas loin. Cependant, toute allusion à part, le nom n'est pas mal choisi. S'il ne répond pas à la forme de la montagne, il en rend bien l'aspect austère et grave. Elle n'est pas riche d'accidents et de mouvements pittoresques ; elle ne règne point sur une cour de cimes vassales, et les glaciers ne ruissellent pas sur ses flancs en cataractes innombrables ; elle en porte ce qu'elle en peut porter. Il n'y a rien dans sa pose de particulièrement hardi, rien d'aventuré dans les airs, rien de menaçant, surtout rien de coquet : elle est haute, elle est ardue, et elle se tient debout gravement.

L'Eiger et le Mönch, que peut-on souhaiter de plus ? Bien rares sont les vallées des Alpes dont l'ouverture en laisse voir autant et donne sur un groupe aussi majestueux. Cependant on se souvient de la vue du lac, elle promettait plus encore ; il y avait une autre sommité, à droite, qui

reste cachée. On chemine, et voici qu'en effet, comme on l'espérait vaguement, de nouvelles glaces surgissent à l'ouest. Cette fois, ce n'est plus une cime, ni un pic, ni un dôme, ni une coupole, c'est tout ensemble ; ce n'est plus l'Eiger à la taille svelte, ce n'est plus le Mönch étroitement vêtu de sa robe de lin, c'est la Jungfrau, la vierge sublime, parée de son voile d'argent, dont les plis magnifiques, déroulés à profusion, tombent de son front et vont flottant jusqu'à terre. Pour le coup on n'attend plus rien, car toute attente a été surpassée.

L'Eiger, le Mönch, la Jungfrau : dans toute l'étendue des Alpes, il n'y a pas de montagnes qui forment un ensemble plus parfait. Elles n'éveillent pas l'idée de sommités jumelles, comme les deux Mythen au-dessus de Schwytz; elles ne forment pas non plus une famille de pics, comme les aiguilles du Mont-Blanc. Ce sont trois montagnes distinctes, diverses de physionomie, de forme, de type, et cependant, ne les eût-on vues qu'une fois, elles vivraient inséparables dans la mémoire. D'un côté, une cime d'un jet, qui semble d'elle-même s'être élancée dans les airs ; de l'autre, un monde de magnificences se perdant à une telle hauteur que le vol de l'imagination a peine à l'y suivre, et entre deux, pour que la pensée passe sans effort d'une de ces extrémités à l'autre, une sommité qui a aussi sa physionomie, noble et sévère, et dont les formes tiennent à la fois de la simplicité de l'Eiger et des richesses de la Jungfrau. La Jungfrau est plus haute que ses deux compagnes, mais elle ne les humilie point, et il n'y a entre elles

aucune vaine rivalité. C'est ainsi que les divinités antiques formaient des groupes heureux, et dans leur splendeur immortelle se présentaient à l'imagination ravie, la main dans la main.

Lorsque le voyageur arrive à ce point d'où l'on voit à la fois les trois cimes, il se demande ce qu'on va chercher plus loin; il faut bien qu'on y aille chercher quelque chose, car les omnibus roulent toujours et personne ne s'arrête. Allons donc où va le flot. Mais à peine avons-nous fait quelques pas que le tableau se dérange. Nous avons passé le point où l'embrasure de la vallée s'ouvrait dans sa plus grande largeur; elle se rétrécit et la place manque. Cette belle arête de l'Eiger, si hardie à escalader l'espace, qui est apparue la première, est aussi la première à disparaître. Le groupe est entamé, et si peu que ce soit, c'en est assez pour qu'il n'ait plus toute sa poétique beauté. Bientôt on entre à Unterseen, la petite ville autrefois fortifiée. Une rangée de maisons masque la vue; mais on profite des intervalles pour voir ce qui advient du tableau. Il se gâte de plus en plus. L'Eiger s'est caché tout entier. Puis voici les ponts sur les deux bras de l'Aar : le Mönch est entamé. Une seconde rue, plus étroite que la première, vous emprisonne encore pour quelques instants, rue bizarre, qui n'est ni d'un village ni d'une ville, où les magasins de luxe s'étalent à côté de pauvres demeures, et d'où l'on a hâte de sortir. On en sort enfin pour entrer dans une grande avenue ombragée. Cette fois, c'est Interlaken. D'un côté sont les jardins et les hôtels, de l'autre le tableau que toute cette foule venait chercher.

Il se pourrait qu'on fût déçu au premier instant, et qu'on persistât à demander pourquoi Interlaken n'est pas à l'endroit précis d'où l'on a vu le groupe des trois sœurs. Cependant cette impression ne dure pas. Interlaken est bien où il devait être.

Suivons d'abord le large trottoir de cette avenue-boulevard, sans trop nous inquiéter de la foule. Elle est heureusement assez nombreuse pour qu'on puisse s'y perdre et y retrouver la solitude. Les beaux ombrages! Les moines les ont plantés, ces noyers séculaires. Quels troncs vigoureux, quelle ampleur de couronne, quel luxe de branches et de feuillage! Il y a de quoi les nourrir tous dans ce sol d'alluvion, où ils poussent d'avides et puissantes racines. Ceux-mêmes qui ont déjà subi les atteintes de l'âge conservent les traces de leur vigueur première. Des branches ont pu tomber; mais la verdure de celles qui restent est toujours fraîche et luxuriante. Bon air, bon sol, rien ne leur manque; ils ont la vie longue et la vieillesse prospère. J'ai vu des peintres délicats qui méprisaient le noyer comme une espèce lourde et vulgaire, et en parlaient de la même façon que de certaines races de bétail, excellentes pour l'engrais, ingrates pour l'art. Il est vrai que c'est un arbre plantureux, aux branches cossues, aux masses arrondies, aux feuilles épaisses, à la senteur aromatique et légèrement huileuse. Mais du moins est-ce un arbre qui donne de l'ombrage et qui habille la terre largement. Il n'a rien de délié, rien de grêle non plus; jusque dans les dernières ramifications, jusque dans les pédoncules et

les nervures de la feuille, il y a des canaux ouverts et du suc pour les remplir. C'est ainsi que le paysan entend les recherches du luxe, plutôt abondance que finesse, et je ne me représente les noces de Gamache que célébrées sous des noyers. Il faut plaindre la peinture, si réellement elle s'accommode mal d'une grasse métairie et de beaux noyers alentour, épais et gorgés de sève. La métairie manque à ceux d'Interlaken, et l'on sent quelque contraste entre l'élégance soignée de ces hôtels confortables et l'opulente simplicité de ce feuillage bien nourri. Toutefois le contraste est moins grand qu'on ne le supposerait. Ces noyers d'Interlaken ne ressemblent pas à tous les autres. Ce sont des noyers de race, et l'âge aidant, ils ont pris plus de physionomie; ils ont des mouvements de branches plus imprévus, des formes plus accidentées. D'ailleurs on rencontre çà et là, pour rompre la monotonie, un tilleul, un orme, un érable, tous bien venus et de haute stature. N'y eût-il que les arbres des moines, il vaudrait la peine de se détourner de sa route pour visiter Interlaken.

Cette splendide avenue s'allonge au bord d'une vaste plaine, où passent des groupes de promeneurs et où pâturent quelques vaches en agitant leurs clochettes. Au delà règnent des vergers, et partout des maisons rustiques se cachent ou se montrent entre les arbres surchargés de fruits. La richesse de ces masses feuillées répond à celle des noyers; c'est le même sol qui entretient toute cette fécondité. Plus en arrière, le paysage s'accidente. Une colline s'élève sur la plaine, gracieuse colline, dont la croupe

arrondie est couverte d'une toison de sapins, aussi touffue que les toisons de laine sur le dos des béliers de Bergame. Mais elle n'est plus dans son état primitif. Les hommes y ont mis la main. Un gros bâtiment carré, percé de quelques centaines de fenêtres s'étale sur le penchant. Ne serait-ce point une fabrique, peut-être une caserne ? Non, c'est encore un hôtel, et l'un des premiers hôtels d'Interlaken. Il s'appelle le Jungfraublick, et il représente un capital en actions qui dépasse un million. Vous êtes averti, voyageur, ces pierres valent un million. La Jungfrau tout entière vaudrait-elle autant? On dit du bien de cet hôtel. Les actionnaires se louent des dividendes qu'ils en retirent, les étrangers du confort qu'ils y trouvent. La vue des terrasses doit-être fort belle, l'ameublement princier, le service irréprochable. Je le crois et n'irai point m'en assurer Etait-ce pour recevoir cette masse pesante que la main de la nature a si doucement arrondi les contours de la colline ? Ces vieux sapins n'ont-ils poussé que pour encadrer l'éclat blanchâtre de ces murs recrépis à la chaux ? Il y a des énormités que le bon goût réprouve et que le code pénal ne châtie point ; mais il faut souhaiter pour Interlaken qu'on n'y abuse pas trop de l'impuissance de la loi à protéger la nature contre les maladresses de la spéculation. Quand un pays vit de sa beauté, est-il bien permis de le gâter ainsi ?

Tâchons de nous arranger pour qu'une branche de noyer, tombant d'aventure plus bas que les autres, nous cache le Jungfraublick, sans nuire au reste du tableau. Cette gra-

cieuse colline se relie par la droite aux premières croupes de la montagne ; mais à gauche la vue fuyante des vergers se prolonge sur un sol légèrement incliné. C'était par là que pénétrait autrefois le golfe que la Lutschine a comblé. Les vagues bleues ont été remplacées par la houle du feuillage, dont la perspective conduit le regard jusqu'à la naissance même de la vallée de Lauterbrunnen. Ces ouvertures de vallées ne sont pas toujours ce qu'il y a de plus heureux dans les paysages alpestres. Le dessin en est quelquefois uniforme. Souvent ce ne sont que deux lignes obliques, qui se rencontrent par le bas. A Interlaken, la nature y a mis plus de variété. Les deux lignes diffèrent. L'une est assez régulière ; l'autre — celle dont le prolongement forme la colline des sapins — est fort accidentée, et quoique la pente générale en soit assez douce, elle a des chutes soudaines, entre autres celle de la haute paroi, d'où, plus loin, se précipite le Staubbach. La première n'est réellement qu'une ligne, un profil de montagne tombante ; la seconde est moins une ligne qu'un plan vu en raccourci, tout un versant coupé de rochers, de pâturages et d'arêtes boisées. On en voit assez pour deviner le caractère de cette charmante vallée de Lauterbrunnen, qui n'est, à le bien prendre, qu'une fissure dans la montagne, et qui pourtant n'a rien de l'âprete des gorges alpines. Elle est égayée d'ombrages, de ruisseaux, de cascades ; et ses rochers, chargés de ronces pendantes, coupés de vertes corniches, régulièrement entassés, couche par couche, figurent une maçonnerie romaine, décorée par la main du temps. C'est

une gorge, si l'on veut, mais une gorge romantique, où l'on s'engage sans effroi, et où l'on se repose volontiers à l'ombre de quelque grand érable.

A mesure que le regard plonge dans la vallée, il passe des forêts touffues à une végétation plus courte et plus alpine. Les étages successifs compris entre la zone des noyers et celle des gazons se développent sur une échelle fuyante, jusqu'aux neiges de la Jungfrau, qui remplit le fond du tableau. Il n'y a dans le paysage aucune sommité qui puisse soutenir avec elle un instant de comparaison. Elle est seule de son ordre, et elle trône dans sa gloire, à la place d'honneur.

Si l'on prend la peine de dessiner avec exactitude la ligne de faîte de la Jungfrau, telle qu'elle s'infléchit sur le ciel, et qu'on la considère isolément, on sera tout surpris de découvrir qu'elle n'est pas belle. Volontiers ferais-je la gageure que sur les innombrables voyageurs qui se pressent à Interlaken il n'y en aurait pas un sur cent qui voulût reconnaître une simple silhouette de la Jungfrau. Un sur cent, c'est trop dire peut-être. Depuis quelques années on va beaucoup à l'Eggishorn, et il faudrait exclure du pari ceux qui ont visité l'Eggishorn. L'Eggishorn est en Valais, et il est situé de telle manière qu'une ligne droite, montant d'Interlaken à la Jungfrau et descendant de l'autre côté avec une égale inclinaison, y passerait nécessairement. La silhouette de la montagne doit donc être la même pour ces deux stations presque exactement opposées. Elle l'est en effet, et cependant les voyageurs qui arrivent d'Inter-

laken se refusent à reconnaître la Jungfrau quand on la leur montre de l'Eggishorn. Ils ne veulent pas que ce soit elle. C'est bien elle cependant, et leur surprise est toute semblable à celle qu'on éprouve lorsqu'on reproduit sur le papier, avec une exactitude mathématique, la silhouette de la Jungfrau d'Interlaken. On obtient une ligne indécise et embarrassée, qui dessine des gradins superposés et peu distincts. Elle manque de vigueur, de mouvement, de caractère. On compte par milliers les gravures et les tableaux qui représentent la Jungfrau d'Interlaken ; j'en ai vu un grand nombre, et n'en ai pas trouvé un seul qui en donnât exactement le contour. L'artiste le transforme toujours ; il en accuse les inflexions, il le dramatise, si l'on peut ainsi dire. Je crois qu'on a tort, et j'ai souvent pensé qu'un artiste observateur ne paierait pas trop cher l'instruction qu'il pourrait se donner à lui-même en allant étudier successivement la Jungfrau d'Interlaken et celle de l'Eggishorn. Il y apprendrait à combien de rapports tient la beauté, et comment les mêmes choses peuvent être belles ou ne l'être pas, selon la place qu'elles occupent, le jour qui les éclaire, et l'ensemble qu'elles concourent à former. Il y a décidément des montagnes qui ont un revers, et qui sont faites pour n'être vues que d'un côté. La Jungfrau est du nombre. De l'Eggishorn, sa ligne de faîte, tracée tout entière dans le même plan vertical, couronne une paroi relativement uniforme : d'Interlaken, cette même ligne a des mouvements fuyants, qui en dissimulent la monotonie, et se rattachent à tout un réseau d'autres lignes, sail-

lantes sur la façade de la montagne. De l'Eggishorn, la Jungfrau, diminuée de moitié, paraît une masse au contour mal défini, posée sur un plateau glaciaire; d'Interlaken, c'est une cime royalement vêtue, qui laisse tomber jusque sur la plaine verdoyante le désordre de ses frimas, et dont la silhouette semble avoir été calculée pour en faire ressortir la véritable beauté, l'entrelacement des arêtes qui se croisent sur ses flancs, et les torrents de glace qui, tombant de toute part, se rejoignent d'un versant à l'autre, se suspendent aux corniches, s'accumulent dans les précipices, se brisent aux angles de la pente, et multiplient partout leurs flots éblouissants. Il en résulte un effet de splendeur virginale et d'inaccessible fierté, qu'augmente encore une circonstance particulière, qui pourrait faire croire à quelque artifice de la nature. Ce qu'on voit d'Interlaken et qu'on désigne ordinairement, sans y regarder de plus près, sous le nom de Jungfrau, n'est pas une montagne unique. La Jungfrau tend la main à des sommités moins hautes, mais non moins escarpées, non moins ruisselantes de glaces éternelles, qui lui font une garde d'honneur et viennent l'entourer par devant. D'Interlaken ces sommités inférieures se confondent avec la Jungfrau proprement dite, et enrichissent de leurs lignes multiples le mouvement de sa haute draperie flottante. De quelque façon que le soleil l'éclaire, il trouve sur ses flancs mêmes des sommets à faire étinceler, tandis que tout à côté le précipice se dérobe dans l'ombre. On se vante de l'avoir gravie. Mais non. Peut-être a-t-on gravi la Jungfrau de

l'Eggishorn; celle d'Interlaken est toujours la Jungfrau. Elle défie les regards et la pensée, et l'on se refuse à croire que le pied de l'homme ait jamais souillé ces neiges immaculées. Une aiguille de granit, de toute part verticale, se prêterait mieux à l'escalade. On s'y prendrait comme pour les toits des clochers; on planterait des crochets de fer, et ce ne serait plus qu'une question de temps et de tête; mais le moyen d'en finir avec les escarpements de cette cataracte aux flots brisés? On en gravira un à force de labeur; ensuite il faudra franchir quelque abîme pour en aborder un second, que peut-être on réussira encore à escalader... puis la cime se dressera devant vous, toujours plus haute, toujours plus inabordable, et c'est à peine si l'on aura avancé d'un pas. Elle a de quoi désespérer l'industrie humaine, de quoi confondre la témérité et lasser la patience. N'entendez-vous pas, d'ailleurs, le grondement des avalanches, qui, d'instant en instant, menacent de rejeter dans le précipice quiconque osera essayer de se suspendre aux plis de sa robe glacée? Auguste et sereine, le peuple l'a bien nommée, c'est la Vierge, non la vierge timide qui a peur de son ombre, non la vierge coquette qui se fait une grâce de sa vertu, mais la vierge inexorable et calme, à qui il est indifférent d'être regardée, parce que dans la région où elle habite aucun outrage ne saurait l'atteindre. La Jungfrau représente l'inaccessible, et pour les cœurs hauts et fiers il n'y a pas de montagne plus belle.

II

Interlaken est un centre admirable. La moindre promenade suffit pour qu'à la vue de la Jungfrau s'ajoute celle des lacs. Quand on s'élève, des échappées nouvelles s'ouvrent sur les montagnes neigeuses, et si l'on aime les excursions d'un jour ou deux, on en a un choix si riche qu'on n'en épuiserait pas la série dans toute une saison. Mais Interlaken lui seul vaut bien qu'on s'y arrête. Souvent il m'est arrivé d'y passer une demi-journée, parfois même toute une journée, sans faire autre chose que de flâner de l'avenue des noyers à Unterseen et d'Unterseen à l'avenue des noyers. Peut-être une autre fois choisirons-nous pour y conduire le lecteur quelqu'une des cimes blanches qui se dressent à l'horizon ; aujourd'hui, je ne veux que repasser dans ma mémoire ces flâneries de plaine, et en détacher quelques souvenirs.

C'est toujours une chose amusante que d'arriver à Interlaken par un beau jour d'été, au plus fort de la saison, vers les six heures du soir, c'est-à-dire au moment où rentrent les touristes qui ont tenté quelque expédition, et où les touristes stationnaires encombrent l'avenue. Une promenade sur les boulevards de Paris n'est pas plus animée et prête moins à l'imprévu. Paris n'est qu'une très-grande ville, Interlaken est un grand caravansérail. On s'y presse de

toutes les parties du monde. On entend tous les langages, on voit tous les costumes, et chaque nation s'y montre tour à tour en toilette fine et en libre toilette de voyage. Aux types de race, anglais, français, allemands, s'ajoutent tous les caprices, toutes les singularités, toutes les hardiesses. On est en villégiature, on a son bâton des Alpes, et c'est un passeport pour mille fantaisies. Cette robe longue qui vient de traîner dans les sentiers de la montagne ne s'attendait pas à pareille aventure. Celle-ci se gardera bien de se risquer au delà des trottoirs, où elle écoute le froufrou de ses flots de soie. Voici une jeune Miss qui a déjà la pratique des courses alpestres et qui sait en jouir; on le voit à son ajustement où la simplicité le dispute à l'élégance, et d'où sont bannis tous les embarras superflus; taille libre, robe courte, peu flottante, fines guêtres aux boutons nacrés, qui serrent et protégent le cou-de-pied. Elle part; peut-être demain, légère comme un oiseau, devancera-t-elle l'aurore sur quelque cime chenue. N'en attendez pas autant de ce touriste satisfait, qui se drape dans un châle bigarré, et fait sonner le fer d'une longue pique des Alpes, autour de laquelle s'enroule une interminable spirale de noms classiques: Chamonix, Tête-Noire, Staubbach, Giessbach, Reichenbach..... Le pauvre homme! Ce n'est pas pour lui qu'il se donne tant de peine; il voyage pour son bâton. Et celui-ci, avec sa casaque de velours noir, sa toque ornée d'une plume de coq de bruyère, à la façon des Tyroliens, et l'air nonchalant dont il promène la finesse de sa jambe, serrée dans un bas écarlate découvert jus-

qu'au genou. C'est un premier plan pour un paysage qu'une jambe si bien prise. Que n'imite-t-il l'homme au bâton? Que ne fait-il broder tout autour les noms des cascades qu'elle a visitées et des sommets qu'elle a honorés de sa présence? Et vous, blonde enfant, dont les cheveux déroulés tombent jusqu'à la taille, je vous ai vue hier au Grimsel; il faisait une tempête effroyable, et votre chevelure se tordait et sifflait autour de votre frais visage. Vous étiez belle encore, tout sied à votre jeunesse. Sans doute, vous êtes bonne aussi, et c'est pourquoi vous ne glissez pas à l'oreille de cette coquette sur le retour, qui continue les modes de votre âge, qu'elle n'aille pas au Grimsel lorsqu'il y fait de la tempête.

Qui entreprendra de dresser le catalogue des types originaux, plus rares ou plus communs, qui passent et repassent sous nos yeux? Foule chamarrée, rassemblée des quatre coins de la terre, elle jouit du bon air, des vacances, de la liberté, et elle admire la belle nature. Si l'on veut se faire une idée de toutes les manières d'admiration en usage parmi les hommes, il faut s'arrêter au moins une heure à Interlaken. On mesure une échelle infinie de degrés entre celui qui n'admire pas du tout, et celui qui admire jusqu'à s'en trouver mal. Chacun d'ailleurs admire selon son caractère. Il y a l'admirateur tranquille, l'admirateur taciturne, l'admirateur béat, l'admirateur exclamatif; celui qui babille, celui qui gesticule, celui qui contemple, celui qui prêche, celui qui regarde en gros, celui qui lorgne en détail, celui qui se laisse aller, celui qui cherche le pourquoi des

choses, celui qui constate, celui qui dispute sur les préférences, celui qui se bat les flancs pour se monter au diapason, celui qui s'oublie et celui qui s'admire en admirant..... et toutes ces façons d'admiration, et cent autres encore, s'exprimant dans toutes les langues possibles, il en résulte parfois la comédie la plus universelle qui puisse être jouée sous le ciel. Tout cependant n'y est pas comédie. Il se peut que pour plusieurs la nature ne soit qu'un prétexte. On se jette dans ce mouvement pour s'échapper à soi-même, et l'on y apporte dans sa valise l'ennui qu'on voulait fuir. Il n'en est pas moins vrai que l'on rencontre dans cette foule autre chose que des ridicules et des visages blasés. Les âmes sensibles à la poésie y sont, je crois, en majorité, peut-être plus qu'en majorité. Tant de gens ne sont blasés qu'à la surface, qui, pris à l'improviste, se retrouvent capables de jouir. Du moins y a-t-il des moments où l'admiration est à la fois réelle et générale. C'est le cas surtout lorsque le soleil baisse, et que, par un beau soir, la cime de la Jungfrau reste seule éclairée. Il se fait alors un silence profond. Le gravier des trottoirs ne crie plus sous les pas des promeneurs; chacun retient son haleine, comme si l'on avait peur de troubler cette grande scène muette. La vraie admiration a trouvé son langage: tous se taisent, quelques-uns versent une larme; il n'y a pas un regard qui ne soit attaché sur ce dernier rayon, et au moment où il s'éteint, une vague rumeur s'élève de la foule. Le calme des choses divines régnait dans ces adieux de la Vierge au front pur à l'astre qui l'abandonne. C'était trop beau, trop glorieux,

trop limpide. L'âme, soulevée au-dessus des agitations de la terre, croit avoir reconnu la lumière immortelle. Puis elle retombe sur elle-même, et, par un retour bizarre, se jette avidement sur les réalités prochaines, comme si elle avait eu peur de s'éteindre avec ce rayon fugitif. Ne signale-t-on pas le convoi des omnibus qui arrive au galop, offrant sur toute la longueur de l'avenue une perspective de coffres entassés? Aussitôt les têtes se retournent. Les sommeliers s'empressent; de belles sommelières, au corsage richement décoré, apparaissent aux fenêtres; les portiers accourent; les maîtres d'hôtel attendent sur leur pas de porte, les cochers font claquer leur fouet; les guides oisifs épient les nouveaux venus; une famille déjà installée reconnaît une famille d'arrivants; on s'appelle, on se fait des signaux, on se cherche, on s'embrasse; les chiens aboient, les chevaux hennissent, les fiacres se heurtent, et un simple montagnard qui va vendre son bétail à la foire prochaine, voit ses vaches rebrousser effarées et travaille en jurant à se démêler de ce tourbillon.

Peu à peu la foule se dissipe; l'heure du souper approche, il s'agit de faire toilette pour le soir. Le mouvement se transporte dans les hôtels. Nous ne l'y suivrons pas. Plus elle se raffine, plus la vie d'hôtel devient uniforme, et elle est très-raffinée à Interlaken. Nulle part les aubergistes de la Suisse n'ont poussé plus loin le luxe de l'éclairage, des glaces, des parquets, des lambris. Les toilettes princières ne sont point déplacées dans les hôtels d'Interlaken. Mais

tout cet éclat est bien vite fatigant. Dans les demeures particulières le luxe s'individualise : on y reconnaît des goûts, des préférences, et l'on se sent chez quelqu'un. Dans les hôtels le luxe n'a pas de physionomie, il n'a que des degrés ; il réalise plus ou moins brillamment l'idéal de confort de la vie moderne ; mais tout revient à quelques glaces ou à quelques lustres de plus ou de moins, et c'est une question de quantité plutôt que de qualité, d'argent plutôt que d'art. On en trouve l'image dans le costume du sommelier, qui ne se distingue de celui de l'homme du monde que par l'absence de toute irrégularité, de tout cachet personnel. Ce n'est pas une livrée, c'est une tenue, l'habit noir parfaitement correct et idéalement banal. Au lieu de nous plonger dans ce milieu monotone, profitons d'un reste de jour pour aller revoir la petite ville, sur laquelle nous avons à peine jeté un regard en passant, tout occupés que nous étions de la Jungfrau, de l'Eiger et du Mönch.

A mesure qu'on s'éloigne du boulevard pour s'enfoncer dans la rue proprement dite d'Interlaken, on entre dans une région plus tranquille. Il y a bien des hôtels encore, mais plus modestes, et l'on éprouve une agréable surprise à rencontrer d'honnêtes bourgeois qui font tranquillement leurs affaires. Quand on arrive à Unterseen, on est comme transporté dans un autre monde, et l'on se croirait à cent lieues d'Interlaken, sans les bouffées de mouvement qui, à intervalles égaux, aux heures où passe l'éternel convoi, animent la rue silencieuse. Cette petite ville a une histoire assez agitée. Entre autres malheurs, elle eut celui

d'être tout entière réduite en cendres en 1470. Elle fut rebâtie dans les années suivantes. Dès lors elle a subi bien des changements ; cependant on y trouve encore quelques maisons fort vieilles, dont l'une doit être du commencement du seizième siècle, c'est-à-dire d'une époque assez rapprochée du grand incendie. Elle est dans la rue principale, sur la place, en face de l'hôtel d'Unterseen, et il y en a deux tout à côté qui sont dans le même style, et ne paraissent pas beaucoup moins anciennes. On les remarquera sûrement, car elles rompent la monotonie de la rangée des maisons modernes. Il vaut la peine de les visiter. Je n'ai rencontré nulle part semblable architecture. Elles sont très-basses, avec un avant-toit si proéminent qu'il ne manquerait pas de tomber, sans une vieille colonne en mélèze, rongée par le temps, qui le soutient tant bien que mal. Cette colonne repose sur le bord extérieur d'une plateforme, pavée en dalles. Un assemblage de poutres grossièrement équarries, placées horizontalement les unes sur les autres, représente la muraille de la maison. La porte est basse, calculée pour des fronts habitués à se baisser. Les fenêtres sont en proportion de la porte, faites de petits carreaux, dont le verre est si opaque que c'est à peine s'il laisse passer quelque chose de la lumière diffuse, qui réussit à pénétrer jusque sous l'énorme capuchon de l'avant-toit. Sous la plate-forme, ordinairement exhaussée par un petit mur, s'ouvrent deux voûtes plongeantes, de véritables gouffres. On y descend à tâtons, en se faisant petit pour ne pas se heurter contre la pierre humide. Les unes

conduisent à quelque caveau ténébreux; les autres sont des passages, et vont déboucher au bord de l'Aar, sur le derrière des maisons, qui, de ce côté, sont d'un étage plus hautes et d'un aspect fort différent. Le rez-de-chaussée en est occupé par de pauvres écuries, ou par des réduits de toute nature, et du sol jusqu'au toit, ce n'est qu'un enchevêtrement, un entassement confus d'étables pour les porcs, de fenils, de séchoirs, de greniers et de galeries immondes. On ne conçoit rien à l'équilibre de ces échafaudages, et il faut quelque temps pour distinguer les poutres horizontales de celles qui doivent être ou qui furent verticales. Un fenil qui tombe s'appuie contre une galerie qui penche, et ils se réunissent pour écraser un boîton disloqué. L'intérieur est également unique en son genre. Une de ces maisons — les autres lui ressemblent — comprend deux habitations donnant l'une sur la rue, l'autre sur la rivière, et composées chacune d'une chambre et d'une cuisine. La chambre est une caisse enfumée. J'y trouvai un cordonnier, marié et père de trois ou quatre enfants. L'atelier avec les outils, les formes, les rouleaux de cuir, l'appartement avec les meubles indispensables, tout était réuni dans cette pièce étroite et basse. Les enfants en âge de courir battaient le pavé; un marmot dormait tranquillement dans son berceau pendant que le père ferrait à grands coups de marteau une paire de souliers montagnards. Les cuisines sont à l'intérieur; elles occupent le centre de la maison, et ne sont séparées que par une paroi un peu plus haute qu'un homme. Aucun plancher ne les

recouvre. Elles ont vue directe et toute grande ouverte sur les poutraisons et le dessous du toit. Quant à la fumée, elle s'échappe par où elle peut. Le tout est si noir qu'on jurerait que la maison a été bâtie avec les débris des matériaux incendiés en 1470. Un escalier, plutôt une échelle, permet de monter sur le dessus de la caisse boisée qui sert de chambre. On plonge de là dans l'intérieur des deux cuisines, et si l'on était gymnaste on pourrait chevaucher de l'une à l'autre sur les perches qui servent à suspendre le petit salé ou les chaînes de haricots que sèche la ménagère.

Il y eut un temps où toute la rue d'Unterseen était bâtie dans le même style, et ce temps n'est pas très-éloigné. Les hommes d'âge mûr se souviennent encore d'avoir vu un grand nombre de ces vieilles maisons. Dans quelques années les derniers restes en auront disparu, et c'est dommage. Il faudrait en conserver au moins une à titre de monument historique. Les dîmes à payer, les exactions, les dénis de justice, les mépris, les révoltes étouffées dans le sang, les voisins pillards, l'insécurité générale, les fléaux dévastateurs, incendies, pestes, contagions : tout ce sombre passé se voit à l'œil dans ces réduits obscurs où se pressaient des familles humaines. Ah ! Messieurs les moines, le souvenir des vieilles maisons d'Unterseen me poursuivra jusque sous vos noyers ! Peut-être n'est-ce pas à vous principalement qu'il faut en attribuer le triste aspect. Vous n'avez eu que pendant un temps assez court la petite ville sous votre domination immédiate. Mais le

luxe de vos avenues insulte à cet excès de misère. Il me souvient d'avoir lu quelque part qu'une ordonnance de l'empereur Lothaire III condamnait à une amende de cent livres d'or pur quiconque aurait attenté à vos droits; de quelle amende était frappé celui qui insultait, maltraitait ou pillait le pauvre pêcheur d'Unterseen ?

Les ruines encore debout du couvent d'Interlaken ont subi trop de transformations pour qu'on puisse faire une exacte comparaison entre la demeure des moines et celle des pêcheurs; mais il a sa place dans l'histoire, et il paraît bien, d'après ce qu'en rapportent de trop authentiques documents, qu'Interlaken était prédestiné à être en divers temps et de diverses manières un lieu de liesse et de plaisir. A quelques pas du couvent des moines, dont on voit encore le mur d'enceinte, l'église et quelques corps de bâtiment, s'élevait celui des femmes dont il ne reste plus rien. Ce couvent de nonnes n'a guère servi à l'édification de la chrétienté. Deux fois il brûla, et l'on rapporte que les deux fois l'incendie n'eut d'autre cause que les saturnales qui s'y célébraient, et où se dissipaient les richesses de l'Oberland, car la domination des moines s'étendait au loin sur les vallées d'alentour. Ils étaient exacts à faire rentrer les redevances; ils l'étaient moins à payer leurs dettes. On parle d'un prieur qui, voulant faire une tournée sur ses terres se fit donner par Messieurs de Berne une bonne escorte de peur des insultes de ses créanciers. A maintes reprises les paysans, écrasés d'impôts, se soulevèrent; mais chaque tentative de révolte fut réprimée par la force des armes et

punie par le massacre et le pillage. Les montagnards semblaient condamnés à ne vivre que pour entretenir grassement quelques fainéants voluptueux. Le scandale toutefois ne passa point inaperçu. Interlaken se fit un mauvais renom dans l'Eglise ; mais le mal était difficile à extirper. Censures d'évêques et de papes, visites et enquêtes ordonnées par des conciles, rien n'y fit. Les moines promettaient de se corriger; pendant quelque temps ils cachaient leur jeu ; puis, sitôt le danger passé, la licence reparaissait effrontée. On eut recours à un remède énergique, on sécularisa le couvent des femmes; mais la dissolution prit un autre tour, et on ne sait pas où elle se serait arrêtée sans la Réforme, qui y mit fin.

Il n'y a pas de rapport heureusement entre l'animation qu'entretenait autrefois à Interlaken la présence des deux couvents, et celle qu'y entretient aujourd'hui la foule des visiteurs. On peut cependant se demander si le mouvement actuel n'aura pas pour conséquence de créer un nouveau contraste entre la richesse des uns et l'indigence des autres. C'est par millions qu'il faut évaluer la somme de numéraire que les étrangers versent chaque année à Interlaken. Celui qui peut disposer de quelques capitaux y a le choix entre diverses industries lucratives, et avec de l'ordre, de l'économie, un peu de savoir-faire, il a toute chance d'amasser rapidement une assez belle fortune. Le simple paysan, qui s'est fait au métier de guide, y trouve l'occasion de gains bien supérieurs à ceux auxquels il pouvait prétendre autrefois. Il fera des journées de huit, dix, vingt francs, qui

seront tout bénéfice à condition qu'il ne néglige pas la culture de son petit domaine. Tant de ressources nouvelles, qui d'une manière ou de l'autre sont à la portée de chacun, ont plus que compensé le renchérissement de la vie. Il y a toutefois des ombres au tableau. Il est dangereux pour une population rurale de voir dans l'espace d'une ou deux générations changer à tel point les conditions de son existence qu'après n'avoir connu que le travail des champs, sûr et modestement rétribué, elle se voie en mesure de gagner vite et beaucoup. On en a fait l'expérience en nombre de lieux, et à Interlaken plus qu'ailleurs. Ces guides qui vous épient et vous harcellent de leurs importunités ne sont trop souvent que des paysans qui ont désappris le travail de la terre. Ils passent l'hiver à attendre l'été, et il n'est pas rare que dès le printemps ils aient escompté leurs gains de la belle saison. Plusieurs n'ont connu la misère que depuis que la richesse est venue frapper à leur porte. La mendicité a suivi. C'est le métier des enfants. Ils y excellent : surtout ils sont habiles à le varier et à le déguiser. Une fleur de rhododendron, quatre fraises mal mûres, l'ombre d'un talent à jouer de la cornemuse, quelques exercices de culbute au bord de la route, un sentier plus court à montrer au passant, une porte à ouvrir : tout leur sert à colorer la mendicité. Les jeunes filles y mettent de la coquetterie ; elles jettent des baisers et la main reste tendue. Qui donc y résisterait ? L'autorité lutte contre ces habitudes funestes, mais le mal est grand déjà et ne sera pas extirpé facilement. Les étrangers d'ailleurs font de leur

mieux pour rendre plus difficile la tâche des autorités. Il y en a trop qui ne savent pas refuser : ces pays de montagnes leur semblent si pauvres. Nul doute que le mouvement des voyageurs n'ait été heureux pour une partie notable de la population ; mais il n'y a guère de doute, non plus, qu'il ne tende à en démoraliser une autre partie, et à répandre à Interlaken quelque chose de plus triste que l'indigence, la misère honteuse, fruit de la paresse, et que le vice accompagne. On s'y éloigne chaque jour davantage de l'antique simplicité, et les extrémités de la vie humaine risquent fort de s'y rencontrer une seconde fois.

La nuit est venue, et l'on entend les sons d'une musique lointaine. Les groupes se dirigent vers un bâtiment d'apparence plus singulière que belle, long et bas. C'est le Curhaus, espèce de vaste casino, où la société se réunit le soir. On y trouve des salons de lecture, des salons de conversation ; parfois on y danse, et quand il fait beau temps il y a musique au balcon. Thèse générale, les soirées passées dans ces lieux de grande réunion, où l'on ne rencontre guère que des connaissances improvisées de la veille, sont assez monotones. Il en est pourtant au moins deux, parmi celles que j'ai passées au Curhaus, dont le souvenir m'est resté très-vif. La première date d'il y a peu d'années ; c'était en hiver, fin de février ou commencement de mars. J'étais, je crois, le seul étranger en passage à Interlaken. Une neige épaisse couvrait le sol. Les hôtels étaient fermés, les magasins aussi ; pas un promeneur. La Jungfrau dormait dans de mornes brouillards. Grande fut ma surprise de voir le Cur-

haus assez brillamment illuminé. On me dit qu'il y avait fête, et mon hôte eut l'obligeance de m'inviter à l'y accompagner. En entrant dans la salle, nous trouvâmes près de deux cents personnes, dames et messieurs, assises autour d'une table en fer à cheval. La nappe était mise, mais on ne mangeait pas ; on écoutait un discours. Le professeur, venu de Berne ou de Thoune, je ne sais, parlait en allemand bernois, et traitait de l'influence des Arabes sur la poésie du moyen âge, sur les Minnesinger, les troubadours, etc. C'était un homme très-instruit : seulement il me parut un peu bien Arabe. Il attribuait aux Arabes la chevalerie, la politesse, la galanterie, le tour lyrique de l'imagination moderne, la renaissance de la poésie et des lettres au milieu des ténèbres du moyen âge, etc. Il n'eut pas fallu le presser beaucoup pour lui faire dire que nous sommes des chrétiens civilisés par des Arabes. L'idée n'étonna pas ses auditeurs ; ils parurent la trouver naturelle, plausible, probable, et ils applaudirent de manière à prouver que l'influence arabe avait pénétré jusqu'à eux. Or cet auditoire était uniquement composé des véritables habitants d'Interlaken, des plus lettrés, sans doute, et des plus riches, de ceux qui pêchent plus en grand dans le torrent humain, gonflé d'or et de lettres de change, qui chaque été roule ses flots sur le pavé d'Interlaken. Je m'explique sans trop de peine qu'ils soient entrés si naturellement dans la pensée du professeur : à force de voir passer sous leurs yeux des gens de toute nation et de toute religion, ils ont appris à ne plus s'étonner. C'étaient en

majorité des maîtres d'hôtel, quelques-uns déjà retirés, puis des banquiers, des changeurs, des marchands de sculptures sur bois ou de vues alpestres. Ces Messieurs se sont réunis pour former une société littéraire. Ils ont un choix de journaux, une bibliothèque circulante, et chaque semaine ils se font faire un discours sur un sujet de littérature ou de science. On voit, comme nous le disions, que le frottement avec le monde a porté à Interlaken des fruits qui ne sont pas tous malheureux. Quand l'hiver approche de sa fin, les membres de la société organisent une agréable fête de famille : ils entendent un dernier discours, puis messieurs et dames banquettent cordialement.

C'était à cette fête que j'avais la bonne fortune d'assister. Les dames étaient nombreuses. Il y en avait de jolies ; il y en avait aussi de vénérables, et toutes portaient gracieusement le costume national dans sa pureté, de même que le professeur parlait dans sa pureté le dialecte national. On trouverait difficilement un auditoire qui offrît un coup d'œil plus heureux. Il faut dire que le costume des Bernoises se prête à être relevé par la richesse. Les chaînes d'or et d'argent ruisselaient sur les corsages noirs et les fines dentelles. Quand le discours fut achevé, on servit. C'était le moment où je pensais qu'allait se montrer le fonds chrétien, le fonds barbare. Mais si réellement les Arabes nous ont civilisés, il est bien probable que nous leur devons aussi l'art de manger finement, lequel n'est peut-être pas la moindre partie de la civilisation ; or cet art heureux n'est pas à Interlaken le moins cultivé. Le

repas fut assaisonné de chansons et de toasts, où abondaient les traits malins. La plupart de ces Messieurs font partie d'une société moins littéraire, non moins arabe toutefois, dont le but est de « soutenir les prix. » Il paraît que le monde dégénère et que les Anglais marchandent. Les aubergistes d'Interlaken n'ont pas jugé que ce fût une raison suffisante pour dégénérer, eux aussi ; et ils ont formé une ligue d'honneur afin de s'encourager mutuellement et de se préserver de toute défaillance. Quelques-uns cependant, mais en bien petit nombre — on parle de deux, je crois même d'un seul — n'ont pas voulu aliéner leur liberté, et se sont réservé la chance de spéculer sur le bon marché. Ils entendirent plus d'une allusion piquante. Les étrangers ne furent pas non plus épargnés. Il s'imaginent n'aller à Interlaken que pour y être servis dans toutes leurs fantaisies. Ils tiennent l'aubergiste, sa famille et ses gens, pour des êtres neutres, dont il n'y a point à se gêner. Ils ne se doutent peut-être pas qu'on les observe tout en les servant, et que pour tromper l'ennui d'un long hiver on s'amuse quelquefois à leurs dépens. Plusieurs de ces discours n'en témoignaient pas moins d'un véritable esprit public. Il se trouvait là des hommes qui ont à cœur la bonne réputation de la contrée, et qui firent entendre de sages paroles. Quand on y met sa conscience, tous les métiers tournent à honneur, même ceux qui semblent devoir exiger un excès de complaisance. Il faut entre autres rendre cette justice aux aubergistes d'Interlaken qu'ils sont tous, ou presque tous, nettement opposés à ce qui

pourrait faire d'Interlaken un second Baden-Baden. Ils préfèrent la richesse solide à l'opulence suspecte et qui mène grand train. Ils n'ont pas toujours le choix, mais ils s'en vengent à leur manière : ils servent l'une et ils exploitent l'autre..... Cependant la fête se prolongeait toujours plus animée. Les dames ne parurent point pressées de se retirer; quelques-uns de leurs maris le furent encore moins, et jusqu'aux approches de l'aurore l'élite des convives célébra l'influence civilisatrice des Arabes.

Une autre fois c'était en été. La lune, dans son plein, brillait au milieu des étoiles pâlissantes et versait à flots sa lumière indécise sur les neiges de la Jungfrau. Il y avait musique au balcon comme à l'ordinaire, et l'orchestre était vraiment distingué, mais peu sévère dans le choix des morceaux. Une foule plus nombreuse encore que de coutume emplissait les salles et les jardins. Tous les étrangers en séjour à Interlaken paraissaient être réunis au Curhaus, et à quelque distance en arrière, les paysans et les paysannes bordaient les allées, assis en longues files sur le gazon. Je m'établis quelque part dans le jardin, et, comme les paysans, j'écoutai la musique, en regardant le flot des promeneurs passer entre cent groupes attablés. En pareille occurence, il est difficile que l'esprit ne se laisse pas glisser sur la pente des conjectures. On surprend des bouts de conversation, un mot, une réponse, une phrase; on les rapporte à la toilette, à la physionomie, aux manières, à la nationalité, et l'on bâtit là-dessus des échafaudages de suppositions. C'est un passe-temps qui en vaut un autre. Mais les

types saillants manquaient; il ne passait que des gens comme tout le monde, lorsque j'avisai deux dames assises dans l'ombre. Un voile noir couvrait le visage de l'une: elle était en grand deuil; mais autant qu'on pouvait le deviner, elle devait être jeune et belle. Elle avait poussé sa chaise aussi en arrière que possible, et cachée sous un massif de verdure, elle restait immobile et silencieuse. La seconde paraissait n'avoir d'autre pensée que de respecter son silence. Elle n'était là évidemment que pour accompagner cette statue voilée de noir qui se dérobait aux regards. Des dames seules, cela ne se voit guère à Interlaken, et ce qui s'y voit moins encore, c'est une jeune femme en grand deuil. Les conjectures allèrent rapidement leur train. Quand le cœur ne s'en mêle pas, il y a toujours de la coquetterie dans le deuil. S'il n'y en a pas dans les vêtements, il y en aura dans la manière de les porter, dans la démarche, dans les mouvements. Ici rien de semblable. Ce noir était bien du noir. Ce long voile, cette robe unie, ce châle aux plis sévères, cette immobilité parfaite, tout annonçait un deuil réel, profond, complet. Qui avait-elle perdu? Cette première question semblait aisée à résoudre. Demoiselle, elle fût venue accompagnée d'une personne plus âgée; jeune dame, à supposer qu'elle eût perdu un père, une mère, un fils, elle n'eût point fait le voyage sans son mari. Ce devait être une veuve, veuve depuis peu et sans enfants. Mais que venait-elle faire à Interlaken? Ici commençaient les difficultés. Il n'y avait pas apparence qu'on l'y eût entraînée: elle y était de son chef.

Peut-être sa santé a-t-elle été atteinte par le chagrin, et lui aura-t-on conseillé de changer d'air, de voyager, de s'arracher à ses pensées. Mais dans ce cas, elle aurait au moins une amie ou une sœur. Et puis, il est clair qu'elle ne songe pas à se distraire, elle souffre et elle veut souffrir. Mais pourquoi ici plutôt qu'ailleurs? Une idée lugubre me traversa l'esprit, et y entra si bien qu'il me devint impossible de l'en chasser, idée étrange, romanesque, peu probable, et qui ne m'en parut pas moins évidente. Oui, c'est ici qu'elle devait venir, ici et pas ailleurs. Elle y était il y a un an, peut-être un an jour pour jour. Elle s'est reposée à la même place, sous le même massif de verdure ; il y avait comme aujourd'hui un orchestre et des promeneurs ; comme aujourd'hui les clartés de la lune inondaient la montagne; mais elle n'était point seule, et la tête penchée vers celui qu'elle pleure, elle écoutait d'émouvantes paroles. C'était son voyage de noce, sans doute, et elle en fête le premier anniversaire en venant chercher aux lieux de son bonheur un rassasiement d'amertume. Le désespoir a de ces fantaisies cruelles, mais irrésistibles... Je ne sais comment cela se fit, mais je ne doutai pas que cette hypothèse ne fût une réalité. Il faut dire que, si invraisemblable qu'elle puisse paraître, elle avait au moins le mérite de tout expliquer. Pour un pèlerinage semblable, il n'y a ni sœur, ni amie au monde, qui ne fût de trop. Cependant d'impérieuses convenances exigeaient qu'elle ne voyageât pas seule: elle a donc pris une simple suivante, et il y a marché fait entre elles, le silence est compris dans le contrat.

Et puis faut-il moins qu'une circonstance aussi extraordinaire pour qu'une jeune veuve se jette ainsi dans le tourbillon d'Interlaken ? Elle voulait donc souffrir ; mais n'était-elle pas servie au delà de ses souhaits ? Pourquoi tant de mouvement ? Pourquoi cette rumeur de gais propos, ce champagne qui pétille dans les coupes, cet orchestre, ces pots pourris, ces airs de danse, et cette jeunesse folâtre qui marque du pied la mesure quand la valse est bonne ? N'eût-il pas mieux valu pour elle être seule dans la nuit ? Oh! que volontiers j'aurais chassé tout ce monde et brisé ces violons.

J'en étais, je crois, à en chercher les moyens, lorsqu'il se fit dans l'attitude de la foule un changement à vue. Les promeneurs s'arrêtèrent, les verres cessèrent de s'entre-choquer, et bientôt il régna dans le parc un religieux silence, respecté des sommelières elles-mêmes. Qui donc a exécuté ce prodige ? Beethoven. — Quand on fait de la musique pour tant de gens, venus de partout, il est naturel qu'on varie son programme. Il y faut du Beethoven comme il y faut des pots pourris. — Quelques accords lui avaient suffi pour fixer cette multitude distraite. Les musiciens sentirent qu'ils tenaient la foule suspendue à leurs mélodies, et leur jeu redoubla de finesse et de puissance. Je ne m'explique pas encore pourquoi l'effet fut si général, si prompt, si irrésistible. Peut-être les oreilles étaient-elles saturées de sons qui n'exprimaient rien; peut-être le clair de lune entretenait-il dans les âmes une disposition rêveuse, à laquelle jusque-là l'orchestre avait paru étranger. Mais ce

qu'il y a de certain, c'est que je ne vis jamais la puissance de l'art se manifester plus éclatante. Ce sont de ces triomphes réservés à la seule musique, le plus idéal des beaux-arts. Elle ne prend de nos pensées qu'une chose, le rhythme, le mouvement, c'est-à-dire justement ce qu'elles ont de plus intime et de plus profond, car qu'importe que je pense à une chaumière plutôt qu'à un palais, à ce monde plutôt qu'aux étoiles du ciel? Ce qui importe, c'est l'ébranlement que donne à mon âme chacun de ces objets divers, la vue de la chaumière où languit l'indigence, du palais où s'étale l'ennui, de ce monde qui est un monde de misères, de ces étoiles qui le sont aussi peut-être, mais dont il n'arrive jusqu'à nous que de limpides rayons. Effacez-vous, arts grossiers, qui ne nous retracez que de pesantes apparences, peinture, sculpture, et toi-même, belle poésie! Tous ces chefs-d'œuvre dont vous vous vantez, je les ai vus dans la nature, je les y ai du moins devinés. Vous êtes asservis à des lignes, à des formes, à des couleurs, à des mots; vous êtes cloués à la glèbe, et toujours vous traînez après vous le boulet de la matière. Mais toi, art éthéré, toi qui n'es que mouvement et vibration, insaisissable musique, c'est toi qui es l'art vrai, léger, aérien, le seul qui s'insinue et pénètre. Tu vas plus loin que la pensée, ou plutôt tu la poursuis jusque dans ces régions mystérieuses où elle échappe à la parole, pour n'être plus qu'une voix inarticulée ou un frémissement mystérieux. L'enthousiasme a des transports que seule tu connais. Les sentiments doux et les sentiments amers ont des profondeurs où ils se confondent et

que seule tu peux sonder!... Et n'est-ce pas là, entre tous les maîtres de l'art, le triomphe particulier de Beethoven? On dit Mozart plus parfait; je veux le croire, quoiqu'il ne m'appartienne guère d'en juger; mais Beethoven n'a-t-il pas rendu le son plus subtil encore? Il y avait dans le morceau que nous entendîmes une fougue étrange de passions, de colères, de tempêtes. Toutes les puissances de l'âme étaient déchaînées; les flots d'harmonie passaient plus irrités que les flots de la mer soulevés par l'orage, et l'on eût dit parfois l'écume de leurs vagues rejaillissant jusqu'au ciel. Et vraiment, c'était bien jusqu'au ciel que montait cette tempête de sons, pleine de sarcasmes et de sanglots. Dérision! dérision! disaient l'une après l'autre les notes frémissantes. Qu'est-ce que cette vie qu'on nous a faite, et qui est celui qui ose nous y inviter comme à un banquet? La coupe tombe des lèvres avant qu'elles aient eu le temps de la presser. L'amour la remplit et la mort la renverse entre nos mains. Dérision! dérision! répétait l'étrange concert, et chaque note semblait révéler à l'âme étonnée une souffrance de plus. Puis il vint un moment où d'autres voix, d'abord timides et confuses, essayèrent de se faire entendre au milieu des voix orageuses. Celles-ci parurent s'éloigner, les autres se rapprochèrent, et par degrés la mélodie se transforma en une plainte douce, suave et d'une indicible tristesse. De temps en temps passait et repassait un certain motif, et chaque fois qu'on le sentait venir, un frisson s'emparait de la multitude. C'étaient des larmes devenues des perles; c'était

de la douleur encore, mais de la douleur désarmée, mélodieuse et qui s'enchantait d'elle-même.... Oh! que la dame en deuil avait eu de raison de venir à Interlaken! Il y a eu un moment pour elle dans cette fête où elle semblait n'avoir point de place. Qu'aurait-elle trouvé dans la société des siens, si elle y eût passé ces heures funèbres? Peut-être des amis, comme il y en a partout, qui appliquent sur les blessures de l'âme des consolations qui ne font qu'irriter la plaie saignante. Ici, où elle venait pour souffrir, elle a entendu un chant sans paroles, contre lequel elle ne s'est point tenue en garde, un chant qui d'abord semblait fait pour surexciter sa douleur, et qui doucement, sans qu'elle s'en aperçût, en a émoussé la pointe aiguë.

Quand l'orchestre eut fini, elle se leva et s'éloigna. Involontairement je la suivis des yeux; mais elle disparut au détour d'une allée, et je ne vis plus rien, sauf la Jungfrau enveloppée d'une lumière éthérée. Tout le monde l'avait oubliée; c'eût été trop à la fois que la plainte de Beethoven et ce clair de lune sur la montagne. Mais ensuite plus d'un regard se tourna vers elle, et l'on eût dit que les sons en se répandant dans l'espace s'étaient transformés en clarté, les ondes sonores en ondes lumineuses, car il y avait dans cette lumière et dans cette musique la même douceur pénétrante, la même suavité d'infinie mélancolie, et la Vierge immobile, perdue dans la pâleur du ciel, semblait continuer le rêve du poète.



APPENDICE

NOTE

SUR

LA LITTÉRATURE GLACIAIRE

La littérature *glaciaire*, si l'on peut l'appeler ainsi, devient tous les jours plus riche. C'est, dès à présent, une assez longue étude que celle de la science des glaciers et de son histoire. Peut-être quelques-uns de mes lecteurs, désireux de l'approfondir, me sauront-ils gré de leur donner ici quelques indications sommaires pour les guider dans le dédale des livres, où, au début, il est facile de se perdre. Voici dans ce but une liste des premiers ouvrages à lire ou à consulter, accompagnée de quelques observations.

1. DE SAUSSURE, *Voyage dans les Alpes*. Neuchâtel et Genève. 1779-1796. Particulièrement le chapitre sur les Glaciers.

2. L. AGASSIZ, *Études sur les Glaciers*. Neuchâtel, 1840.

3. J. DE CHARPENTIER. *Essai sur les Glaciers et le Terrain erratique du Rhône*. Lausanne, 1841.

4. Chanoine RENDU. *Théorie des Glaciers de Savoie*, in-

sérée dans le tome X des *Mémoires de l'Académie royale de Savoie*, 1841.

5. DESOR, *Excursions et séjours dans les Glaciers et les hautes régions des Alpes*. Neuchâtel, 1844.

6. DESOR, *Nouvelles excursions et séjours dans les Alpes*. Neuchâtel, 1844.

7. J.-D. FORBES, *Travels through the Alps of Savoy, etc. with Observations on the Phenomena of Glaciers*. Edimbourg, 1845.

8. L. AGASSIZ, *Système glaciaire* ou *Nouvelles Études et Expériences sur les Glaciers actuels*. Paris, 1847.

9. A. MOUSSON, *Die Gletscher der Jetzzeit*. Zurich, 1854.

10. J. TYNDALL, *The Glaciers of the Alps*. London, 1860.

11. A. DE LA RIVE, *Discours prononcé le 21 août 1865 à l'ouverture de la quarante-neuvième session de la Société helvétique des Sciences naturelles, réunie à Genève*. Voir les *Actes de la Société helvétique des Sciences naturelles*. Genève, 1865.

12. WILLIAM HUBER, *Les Glaciers*. Paris, 1867.

13. DOLLFUSS-AUSSET, *Matériaux pour l'Étude des Glaciers*. Paris, 1864, etc. Publication non encore terminée.

On pourrait joindre à cette liste les articles publiés par M. CH. MARTINS dans la *Revue des Deux-Mondes*, en 1847 et 1867 ; les derniers ont été réunis en brochure sous le titre: *Les Glaciers actuels et la Période glaciaire*, Paris, 1867.

Les ouvrages de de Saussure, Agassiz, Charpentier, Forbes et Tyndall (nos 1, 2, 3, 7, 8, 10), sont les principaux

monuments de la science des glaciers; on y trouvera, exposées par leurs auteurs, les diverses théories par lesquelles on a cherché à expliquer le mouvement des glaciers. L'un des plus classiques est celui d'Agassiz (n° 2). Il a paru quelques mois avant celui de J. de Charpentier. Néanmoins tous les savants suisses savent que le véritable auteur de la théorie du mouvement des glaciers par la congélation de l'eau dans les fissures capillaires, et de celle du transport des blocs erratiques par les glaciers, est Jean de Charpentier. C'est à lui qu'appartient la priorité réelle. Il est bon de l'observer, parce qu'on s'y est trompé plus d'une fois à l'étranger. M. Agassiz est assez riche de son propre fonds pour qu'on ne l'enrichisse pas encore du mérite d'autrui. J'ajouterai que l'ouvrage de J. de Charpentier, moins agréable à lire, moins littéraire, est sur plusieurs points d'une critique plus exacte. On fera bien, selon moi, de lire Charpentier avant Agassiz. Il peut être utile de rappeler à ce propos que l'ouvrage de M. Agassiz est antérieur à ses grands séjours au glacier de l'Aar. Il en corrigeait les épreuves lorsqu'il vint s'y installer en 1840. Avec plus de patience il aurait sans doute évité plus d'une erreur. Il n'aurait pas affirmé, par exemple, que le mouvement des glaciers est plus rapide sur les bords qu'au centre, et il n'aurait pas expliqué le fait si simple que les matériaux enfouis dans le glacier reparaissent à la surface à une certaine distance par une pression ou *poussée* de bas en haut.

L'ouvrage du chanoine Rendu (n° 4) est un des plus in-

téressants après ceux que nous venons de citer. Dès 1839, M. Rendu avait entrevu et à moitié deviné plusieurs des faits mis en pleine lumière par Forbes et Tyndall.

Les récits de M. Desor (n°s 5 et 6) sont justement populaires. Au charme de la narration et des descriptions s'ajoute l'instruction précise. On y trouvera l'ingénieux commentaire des théories de Charpentier et d'Agassiz, avec toute l'histoire des travaux de ce dernier et de ses compagnons.

Le discours de M. de la Rive (n° 11) est un résumé succinct, mais fait de main de maître, des résultats jusqu'à présent obtenus. On peut le lire soit avant les ouvrages que nous venons de mentionner et pour s'orienter, soit après, comme conclusion. L'autorité du nom de M. de la Rive ajoute au prix de ce morceau. Le lecteur n'aura pas de peine à voir qu'il nous a plus d'une fois servi de guide, malgré l'objection que nous avons faite sur un point spécial.

La publication de M. Dolfuss-Ausset (n° 13) bientôt terminée, est un vaste magasin où l'on trouve tout ; mais avant de la consulter on fera bien de consacrer quelques heures, peut-être davantage, à en étudier l'ordre. Autrement on courrait le risque de s'y perdre.

Enfin les ouvrages de MM. Mousson et William Huber sont deux petits volumes, simples et bons, à l'usage de tout le monde. C'est, croyons-nous, par l'un ou l'autre de ces deux livres qu'il faut aborder l'étude de la science des glaciers. C'en est la meilleure introduction. Ensuite on passera aux grands ouvrages originaux des hommes qui l'ont créée.

L'ouvrage de M. Mousson, en allemand, est surtout excellent comme méthode. Son seul défaut est de dater de 1854. M. Mousson rendrait un véritable service en en donnant une édition nouvelle, où il pourrait tenir compte des travaux accomplis ces dernières années. M. Mousson, comme M. de la Rive, comme Tyndall, a l'avantage d'être un véritable physicien, ce qui donne à ses déductions une sûreté qu'on ne trouve pas toujours dans les écrits des purs naturalistes sur la théorie des glaciers.

Le livre de M. Huber, de date toute récente (1867), est très-agréable à lire, et renferme dans un court espace un nombre considérable de renseignements précieux. Quiconque aura passé deux ou trois jours à le lire sérieusement, trouvera un intérêt double à toute course dans le voisinage des glaciers, et pourra même recueillir des observations utiles pour la science. Je le recommande particulièrement aux nombreux amateurs, membres du Club alpin ou autres, qui visitent pour leur plaisir les hautes régions.

Il est toutefois une question sur laquelle il m'est difficile d'être d'accord avec M. Huber, et qui a assez d'importance, surtout en vue des touristes observateurs auxquels il pourrait servir de guide, pour que je m'y arrête quelques instants.

Après avoir exposé les diverses théories que l'on a mises en avant pour expliquer le mouvement des glaciers, M. Huber les range en deux classes, dont la première comprend celles qui supposent un glissement, et la seconde celles qui n'en supposent aucun. Dans la première rentrent celles de

Forbes et Tyndall, M. Huber assimilant à un glissement l'épanchement d'un corps plastique posé sur une pente. Cette classification établie, M. Huber se livre à une discussion assez amusante, parce qu'à la fin on ne sait plus ni ce qu'il pense ni ce qu'il faut croire, tant il a fait valoir d'arguments contre les théories à glissement et les théories sans glissement.

Si je ne me trompe, le point faible de cette discussion consiste dans l'assimilation faite par M. Huber entre glissement et écoulement. Sans aucun doute la théorie de de Saussure et celles de MM. Forbes et Tyndall ont ceci de commun qu'elles expliquent le mouvement des glaciers par l'action directe de la pesanteur. Mais à cela près, elles ne sont point assimilables, et j'en trouve la preuve dans les arguments que M. Huber leur oppose aux unes et aux autres, sans distinction. Ces arguments, irréfutables dans la théorie du pur glissement, ont beaucoup moins de force contre celle de l'écoulement.

Ils sont au nombre de quatre, dont le premier est que si les glaciers glissaient sur leur lit, ils participeraient à la force d'accélération, comme tout corps en mouvement sur un plan incliné. Or on sait qu'il n'en est rien. Les mesures de Tyndall prouvent que le mouvement de la Mer de glace se ralentit au lieu de s'accélérer.

Remarquons d'abord que les mesures de Tyndall sont très-insuffisantes. Elles portent uniquement sur les régions basses ou moyennes de la Mer de glace. Si au lieu de trois mesures, on en avait une douzaine prises à intervalles égaux,

la première aussi près que possible des sommets du Géant, la dernière à l'extrémité du glacier des Bois, on arriverait peut-être à des résultats sensiblement différents. Certains indices donnent à penser que le mouvement des glaciers a deux minima, l'un à leur origine, près des sommets, l'autre à leur extrémité, en sorte que la loi d'accélération, si tant est qu'il y ait à l'appliquer ici, se ferait sentir dans une partie de leur cours. Ces mesures néanmoins, si insuffisantes qu'elles soient, fournissent un argument bien fort contre la théorie du glissement. Mais il suffit de se faire une idée claire de l'écoulement des corps plastiques pour trouver dans les théories de Forbes et de Tyndall une explication plausible du fait démontré par Tyndall. Prenez un morceau de poix, représentant à peu près un cube et posez-le sur un plan incliné, après avoir piqué sur l'une des faces latérales une série d'épingles formant une ligne perpendiculaire à la base. Au bout de quelques minutes, si la chaleur est suffisante, un écoulement sera sensible et la ligne d'épingle se couchera lentement dans le sens de la pente. L'épingle inférieure se déplacera à peine ; celle qui est immédiatement au-dessus fera plus de chemin, et ainsi de suite. On peut concevoir le morceau de poix comme formé d'une série infinie de couches superposées. La première, celle qui repose sur le plan, une couche idéale, est sans écoulement ; la seconde a coulé en glissant d'une quantité infiniment petite sur la première ; la troisième a participé du mouvement de la seconde en y ajoutant son mouvement propre, et ainsi de suite à travers toute la série jus-

qu'à la couche supérieure. On voit que dans ce système les vitesses observées à la surface seront en raison de l'épaisseur du corps. Si le glacier est une masse plastique, le même phénomène s'y reproduira, et il est tout naturel que dans sa partie inférieure la Mer de glace chemine rapidement, attendu qu'elle devient d'instant en instant moins épaisse.

Le second argument de M. Huber est que certains glaciers, reposant sur des pentes raides, devraient, même en n'admettant pas l'accélération, se mouvoir sensiblement plus vite que ceux qui glissent sur une moindre déclivité. Il en est de cet argument comme du premier. Avec la théorie du glissement, il est difficile, sinon impossible, d'y répondre; dans celle de l'écoulement on y répond en disant que la rapidité du mouvement est en raison composée de la pente et de l'épaisseur. Un glacier de 200 mètres d'épaisseur reposant sur une pente de 15 degrés cheminera aussi vite et peut-être plus vite qu'un glacier de 100 mètres incliné de 30 degrés.

Le troisième argument est que les glaciers progressent même sur des lits horizontaux ou très-peu inclinés, et que pour expliquer ce fait il est difficile d'invoquer la pression des hautes régions sur les basses. Nous croyons avec M. Huber, on a pu le voir, que la pression des « hautes régions sur les basses » n'explique pas suffisamment le mouvement d'un grand nombre de glaciers, et même de glaciers très-inclinés. Comme lui, nous ne comprenons pas le *glissement* des glaciers quand il n'y a pas de pente; mais l'*écou-*

lement est possible dans toutes les conditions, même sur un plan absolument horizontal. Plaçons notre morceau de poix sur un plan horizontal et nous verrons l'écoulement se produire aussi bien que sur une pente ; seulement il se produira dans tous les sens également. Il paraît en être de même pour les glaciers. Celui du Rhône vient mourir sur le fond plat d'une vallée trop large pour qu'il la recouvre entièrement, il s'y étale en éventail par un écoulement rayonnant. Le glacier des Clarides repose sur une haute terrasse peu inclinée et coupée latéralement par un précipice ; je ne sache pas qu'on y ait pris des mesures, mais les masses qui en tombent fréquemment indiquent une pression ou poussée latérale.

Enfin M. Huber estime que si le mouvement du glacier était dû à son poids et si, comme on l'admet, la température du lit restait constante, il n'y aurait pas de raisons pour que le mouvement se ralentît pendant la saison froide. Encore un argument qui nous paraît très-fort contre la théorie du glissement et nul contre celle de l'écoulement. La facilité d'écoulement est en raison de la plasticité de la glace ; la plasticité dépend de son plus ou moins d'humidité. En été, le glacier est très-humide, il est donc plus plastique et peut s'écouler plus facilement ; en hiver il est presque sec et ne s'écoule qu'avec peine. S'il était tout à fait sec, le mouvement serait arrêté.

La conclusion de M. Huber est que chaque glacier est un *individu*, dont le mouvement dépend d'une infinité de causes différentes : altitude, dimensions, inclinaison, température,

orientation, sinuosités, rugosité du lit, absorption, etc. — N'est-il pas plus naturel d'envisager toutes les causes énumérées par M. Huber comme des circonstances qui modifient l'*individu glacier?* Quant à la cause constituante du glacier, celle qui fait que le glacier est autre chose qu'une masse de neige stationnaire, il semble impossible de la chercher ailleurs que dans une propriété intrinsèque de la glace, propriété qui rende un mouvement possible. A nos yeux la supériorité de la théorie de Tyndall est précisément d'avoir rattaché la formation des glaciers à une propriété de la glace en fusion ou voisine du point de fusion.

L'argument le plus sérieux, à nous connu, que l'on ait invoqué jusqu'à présent contre la théorie de l'écoulement est celui de la première apparence. M. Huber l'exagère lorsqu'il refuse aux molécules de la glace en fusion tout espèce de mobilité les unes par rapport aux autres. Toutefois, il est vrai que, quand on tient dans la main un morceau de glace, extrait de l'un quelconque de nos glaciers, on a peine à se figurer qu'une substance pareille puisse donner lieu à un écoulement. Il y a là une difficulté très-réelle, mais elle est peut-être plus grande pour l'imagination que pour la raison. Quoi de plus raide, de moins plastique qu'un feuille de verre. Il n'en est pas moins vrai que si on l'appuie obliquement contre une paroi et qu'on la laisse dans cette position pendant un temps assez long, elle se courbera par le seul effet de son propre poids. Les vitriers le savent bien. Quoi de moins propre à l'écoulement qu'un cylindre d'acier.

On l'obligera pourtant à s'écouler, ainsi que l'ont prouvé les expériences récentes de M. Tresca, si on le serre dans une caisse solide et fermée de toute part sauf un étroit orifice, et si l'on exerce sur lui une pression suffisante. Il y a bien d'autres exemples d'écoulement en réalité beaucoup plus extraordinaire que celui des glaciers.

Il m'est également impossible de comprendre l'opposition que M. Huber établit entre le glacier et la rivière, lorsqu'il dit que la rivière ne débite que l'eau qu'elle reçoit, tandis que le glacier naît, pour ainsi dire, de lui-même. C'est au contraire l'analogie qui me paraît frappante. Le glacier, comme la rivière, ne débite que les neiges qu'il reçoit, et l'extension d'un glacier est toujours en raison directe de la quantité de neige accumulée dans les réservoirs où il prend naissance. Ils grandissent après une série d'années humides et neigeuses, ils diminuent après une série d'années sèches, etc. Je ne connais pas de glacier qui naisse de lui-même. Il y en a qui ne sont pas dominés par des pentes neigées ; mais encore ne naissent-ils que dans les lieux où il y a de grandes accumulations de neige en hiver.

Si l'on vidait aujourd'hui le bassin du glacier d'Aletsch entièrement, et que demain on y entassât de nouveau tout ce qu'il contenait de neiges et de glaces, mais en les accumulant toutes au-dessus d'une ligne de niveau fixée à 2600 mètres — c'est à peu près, dit-on, la hauteur au-dessus de laquelle le sol garanti des rayons du soleil reste gelé — si enfin on pouvait maintenir ce dépôt égal à lui-même, sans augmentation ni diminution, je serais très-porté à croire

que dans cinquante ou cent ans le simple écoulement de ces masses entassées, tout semblable à celui du morceau de poix posé sur un plan incliné, aurait reproduit le glacier d'Aletsch actuel. De là à établir une assimilation entre les glaciers et les cours d'eau il y a loin; mais il y a plus loin encore à repousser toute analogie, comme le fait M. Huber. Remarquons d'ailleurs que plus on observe en grand, plus les analogies d'aspect sont frappantes. Il n'y en a point entre un morceau de glace et le verre d'eau qu'il remplira en se fondant; il y en a de très-grandes entre la Mer de glace et un fleuve, et tous les observateurs ont éprouvé l'impression qui a fait dire à M. le chanoine Rendu : « Il y a entre le glacier des Bois et un fleuve une ressemblance tellement frappante, qu'il est impossible (ajoutons presque) de trouver dans celui-ci une circonstance qui ne soit pas dans l'autre. »

La question me semble se poser ainsi. Tyndall a constaté le fait de la plasticité de la glace humide ; il a de plus émis l'hypothèse que cette plasticité était la cause du mouvement qui entraîne les glaciers. Cette hypothèse ne doit pas dominer, mais diriger provisoirement les observations. Dès à présent, les observations les plus urgentes à faire sont celles qui démontreront si, oui ou non, le mouvement du glacier est conforme à l'écoulement des corps plastiques. Il faudrait entre autres :

1° Observer la vitesse des glaciers partout où on peut en mesurer l'épaisseur. Nombre de glaciers aboutissent à une paroi qu'ils surplombent, celui du Glarnisch, celui de

l'Uri-Rothstock, etc. On peut en dessiner la coupe exactement, ce qui augmenterait de beaucoup l'intérêt d'observations indiquant leur vitesse immédiatement au-dessus. Quand on pourra comparer la coupe de plusieurs glaciers avec leur courbe de vitesse d'un bord à l'autre, la science aura fait un progrès notable.

2° Observer la vitesse des glaciers à diverses profondeurs. On signale comme une circonstance rare celle qui a permis à Tyndall de planter trois piquets sur une tranche latérale de la Mer de glace et d'en suivre le mouvement. La circonstance est en effet rare pour les grands glaciers encaissés dans de profondes vallées. Elle l'est moins pour ceux qui couvrent des terrasses accidentées. J'ai rencontré plus d'un lieu où l'on pourrait répéter avec avantage les observations de Tyndall. J'indiquerai entre autres le glacier de la Sandalp, au tournant de l'Hintere Spitzli [1]. Il se forme là une espèce de crevasse-vallée dont un versant est une paroi de rocher, l'autre une paroi de glace. En prenant les précautions nécessaires, il ne serait point difficile de faire contre cette paroi, au moyen de piquets, l'expérience des épingles sur le morceau de poix. Cette localité aurait en outre l'avantage que la crevasse se prolonge sur le flanc d'un glacier précipitueux, ce qui permettrait de répéter l'expérience à des niveaux différents. Il est probable que d'autres voyageurs pourraient indiquer d'autres localités tout aussi favorables, peut-être plus favorables encore. Ce

[1] Voir la première série des *Alpes suisses*, 1re édit., p. 89 et suiv.

serait un grand progrès dans l'étude des glaciers qu'une série d'observations analogues. On n'a encore que celle de Tyndall, qui est trop fragmentaire pour qu'on puisse en tirer des conclusions précises et développées. Sur une tranche pareille il faudrait pouvoir observer une rangée de piquets placés de dix en dix mètres, ou même plus rapprochés.

3° Dresser la carte exacte du courant de plusieurs glaciers, y compris leurs affluents et embranchements, à partir des sommets où reposent les neiges qui les alimentent jusqu'à leur extrémité. Toutes les observations que l'on a jusqu'à présent sont fragmentaires, et il n'y a pas un glacier dont on puisse dire que le mouvement en est connu dans son ensemble. Des cartes pareilles accompagnées de toutes les données qu'on aurait pu recueillir sur la nature et la forme du lit, sur l'épaisseur du glacier, etc., seraient d'un haut intérêt. Elles tireraient au clair la question de l'influence de la pente, et celle de la loi, s'il y en a une, d'accroissement ou de décroissement de vitesse dans le sens de la longueur du glacier. Rien ne contribuerait davantage aux progrès de la théorie que la comparaison de cartes pareilles représentant le mouvement de glaciers placés dans des conditions différentes, glaciers simples, glaciers composés, glaciers remaniés, glaciers de gorge, glacier d'esplanade avec possibilité de mouvement rayonnant, etc.

De telles observations devraient être poursuivies régulièrement d'après un plan d'ensemble. Elles demanderont du temps et de l'argent. Il est fort à souhaiter qu'une asso-

ciation s'en charge. Les seules associations qui puissent le faire sont les clubs alpins, et celui qui devrait en prendre l'initiative est sans doute le club alpin suisse. J'ai l'intention de le lui proposer dans sa prochaine session, à Berne.

Zurich, le 20 juillet 1868.



UNE DIFFICULTÉ HISTORIQUE

A PROPOS DES

COMBATS DE ROTHENTHURM

(Voir le morceau intitulé « Notre Forteresse » p. 183.)

Il y a deux versions sur les combats de Rothenthurm.

Celle que nous avons choisie est celle de MM. Monnard [1] et de Tillier [2]. Nous lui avons donné la préférence, non qu'elle nous parût plus probable, mais parce que l'autorité du continuateur de Jean de Muller l'a rendue en quelque sorte classique, et que, pour en suivre une autre, il eût fallu introduire dans le récit des discussions critiques que ne comportait pas notre cadre.

La seconde version est, du plus au moins, celle du colo-

[1] *Histoire de la Confédération suisse*, par Jean de Muller, traduite en français et continuée jusqu'à nos jours par MM. Ch. Monnard et Louis Vulliemin. Tome XVI (Ch. Monnard), Paris et Genève, 1847, p. 105 et suiv.

[2] Anton. v. Tillier, *Geschichte der helvetischen Republick*. Bern, 1843, I, p. 85 et suiv.

nel Roverea [1], de Zschokke [2], et de la plupart des historiens des petits cantons, Fassbind [3], Lusser [4], Steinauer [5], etc. Celui de tous qui s'éloigne le plus de la version classique est M. Steinauer. Voici comment selon lui les choses se seraient passées.

« Vers le soir (le soir du 1er mai, la veille du combat), Reding quitta les hauteurs boisées de la Schindelleghi, et se rendit à Rothenthurm, pour conférer avec le Conseil de guerre, qui s'y était transporté, sur sa demande. Le Conseil manifesta des dispositions moins énergiques que celles du peuple sous les armes. A la vérité on renouvela la décision de défendre la patrie jusqu'à l'extrémité ; mais on abandonna aux troupes le soin de choisir entre la défensive et l'offensive. Les officiers et sous-officiers devaient, avec quatre simples soldats, délibérer sur la question. Il était même permis au peuple armé qui gardait les différents postes de faire des sorties contre l'ennemi, mais dans ce cas la responsabilité de l'officier, chef du poste, obligé à une sortie par la majorité de ses hommes, était expressément déga-

[1] *Mémoires de F. de Roverea*, Berne, 1848, I, p. 442 et suiv.

[2] Zschokke, *Geschichte vom Kampf und Untergang der schweizerischen Berg- und Waldkantone* (traduit de l'allemand par Briatte sous le titre : Histoire de la destruction des républiques démocratiques de Schwytz, Uri et Unterwalden). Berne et Zurich, 1801. Voir p. 317 et suiv. de l'original, et p. 282 et suiv. de la traduction.

[3] Th. Fassbind, *Geschichte des Kantons Schwyz*. Schwyz, 1838, V, p. 439 et suiv.

[4] Lusser, *Geschichte des Kantons Uri*. Schwyz, 1862, p. 342.

[5] Steinauer, *Geschichte des Freistaates Schwyz*. Einsiedeln, 1861, I, p. 217 et suiv.

gée. Les officiers d'ailleurs ne devaient point s'opposer à de telles sorties s'il leur restait assez de monde pour que la garde du poste fût assurée. L'événement le plus remarquable de cette séance nocturne fut l'arrivée du curé d'Einsiedeln, qui par des fanfaronnades chercha à écarter les sérieuses préoccupations des chefs. Lorsqu'il fut question de convenir d'une seconde ligne de défense, il s'emporta et s'écria qu'une telle délibération était oiseuse et trahissait de vaines craintes, car si la Schindelleghi et les autres postes étaient défendus comme il comptait défendre l'Etzel avec les gens d'Einsiedeln, la victoire était assurée. « Je vous jure par tous les saints, s'écria-t-il, que nous défendrons cette frontière jusqu'au dernier homme. » Le lendemain matin il était en effet à l'Etzel avec 600 hommes d'Einsiedeln. Ils avaient à plusieurs reprises demandé un chef supérieur, mais personne ne se souciait de partager le commandement avec ce prêtre rétif. Prévoyant l'avenir, Reding leur écrivait qu'il attendait peu de leur curé comme soldat, mais qu'il se rassurait à la pensée de la fidélité et du courage de leurs officiers.

« Cependant Reding était inquiet. La retraite des Glaronnais, l'impossibilité de tout secours, le peu de confiance que lui inspirait le curé d'Einsiedeln, la crainte enfin que le poste de St-Jost, qu'on supposait devoir être sérieusement attaqué, ne fût abandonné, lui donnaient sérieusement à réfléchir. Il fit retirer les gardes avancées[1] et se disposait

[1] Ceci se rapporte probablement aux gardes avancées du poste de la Schindelleghi.

à la retraite. Mais l'alarme se répandit et l'irritation se propagea de rang en rang. Un bourgeois de Schwytz monta sur un tas de bois au bord de la route, et parla ainsi : « Chers concitoyens, vous savez que nous avons juré de« vant Dieu de défendre jusqu'à la dernière goutte de notre « sang, contre ces brigands de Français, notre sainte reli« gion et notre vieille liberté. Nous ne nous sommes pas en« core mesurés avec eux, tandis que nos frères des Métairies « et d'Einsiedeln, naguère encore nos sujets, ont déjà versé « leur sang avec joie pour l'héritage de nos pères. Convient« il aux vieux Schwytzois d'être en arrière sur eux ? Non ! « jamais! Il est indigne de nous de tarder. Soyons hommes « et battons-nous. » Un cri de colère suivit ce discours, et Reding, maîtrisé par la volonté de ses soldats, disposa leurs rangs pour le combat.

« Vers les 10 heures les Français, au nombre de deux mille hommes environ, s'avancèrent vers la Schindelleghi. Les balles bien ajustées des tireurs schwytzois, cachés derrière les arbres et les buissons, en tuèrent un grand nombre. Toutefois ils ne plièrent pas et l'attaque fut renouvelée avec impétuosité. Vers midi le feu devint plus faible. Petit à petit, il cessa tout à fait. Les soldats fatigués se reposaient un instant, lorsqu'arriva la nouvelle que les hommes d'Einsiedeln avaient abandonné l'Etzel sans combat, et que les Français devaient être en marche sur Einsiedeln. Ce fut un simple paysan, qui accourut de son propre mouvement, et raconta que le curé était arrivé à l'Etzel le matin et avait dit : « Mes braves gens, on vous trahit. Votre résis-

« tance est inutile. Ceux de Schwytz sont en fuite et les « autres postes ne seront pas défendus; c'est pourquoi je « vous conseille de faire volte-face. » Là-dessus il était retourné à Einsiedeln, et tout le monde l'avait suivi.

« L'Etzel ainsi abandonné, et Einsiedeln aux mains des Français, les soldats de la Schindelleghi couraient grand risque d'être tournés par l'ennemi. Mourir ou se rendre semblait leur lot inévitable. Reding se vit contraint de se retirer sur Rothenthurm avec toute sa troupe à laquelle se joignirent nombre de gens des Métairies. Le retraite commença à une heure, en bon ordre, et sans que les Français l'inquiétassent. Le même jour 600 Français entrèrent à Einsiedeln sous les ordres de Nouvion.

« Dans le même temps le bataillon Hediger, qui occupait les hauteurs entre St-Jost et le Morgarten, fut vivement attaqué par un corps français, arrivant d'Egeri et de Hütten. Trop inférieur en nombre, il battit en retraite. A peine était-il arrivé à Rothenthurm, que Reding, dont l'aile gauche [1] se trouvait découverte par ce moment de recul, lui ordonna de s'emparer de nouveau des hauteurs abandonnées. Quant à lui, Reding, il prit avec douze cents hommes position dans la plaine située au nord de Rothenthurm, attendant une attaque. Bientôt toutes les hauteurs qui dominent Rothenthurm, du côté de l'ouest, se couvrirent d'ennemis, qui se massèrent peu à peu, et s'avancèrent les rangs serrés du côté de la plaine. Entouré d'ennemis de tous

[1] Reding étant lui-même en retraite, l'aile gauche dont il s'agit ici, est devenue aile droite.

côtés, et sans espoir de succès, malgré tous les efforts et tous les sacrifices qu'il pourrait obtenir de sa troupe, Reding hésitait de donner le signal de l'attaque, lorsqu'arriva le landsturm de Schwytz, dont l'impétuosité mit fin à toute hésitation. Ne respirant que mort et vengeance, toute cette foule arrivait sans ordre, avec des cris de rage, et demandait à être conduite à l'ennemi. Des vieillards caducs, des enfants imberbes prirent part à la lutte, et des femmes elles-mêmes partagèrent l'exaltation générale. On en vit s'atteler aux canons pris à Lucerne, et les tirer péniblement sur le chemin montueux de Rothenthurm [1]. Beaucoup de filles de la campagne s'étaient armées de massues, de fourches ou de faux, pour se dévouer, elles aussi, à la défense de la patrie.

« Pendant ce temps les masses ennemies s'étaient approchées de la place où se réunit la landsgemeinde [2]. Entraîné par l'exaltation belliqueuse du peuple, Reding ordonna l'attaque. Lorsque les canons eurent tiré quelques boulets et que les bataillons eurent fait feu, les trompettes sonnèrent la charge. Les Schwytzois marchèrent à l'ennemi avec de sauvages cris de joie. Ils traversèrent la plaine d'un pas ferme et attaquèrent à la baïonnette. Les Français, inférieurs en nombre, furent incapables de résister à l'impétuosité du choc. Ils reculèrent, et leur retraite devint bientôt une fuite générale. En une heure le champ de bataille fut balayé. Grâce à la rapide retraite des Français, la perte, des deux côtés, fut insignifiante.

[1] Ce n'était pas encore la belle route actuelle.

[2] La landsgemeinde se réunissait autrefois à Rothenthurm.

« Cependant le Morgarten, ce lieu sacré où 483 ans auparavant, les Suisses avaient brisé le joug autrichien, était encore occupé par les Français. Déjà des hauteurs du col les Français descendaient les pentes qui conduisent à Sattel [1], lorsque les auxiliaires uranais, sous les ordres du capitaine Schmid, et cent cinquante hommes environ du landsturm des communes voisines, vinrent lui disputer le terrain. En même temps, le bataillon Hediger, parti de Rothenthurm, gravissait les hauteurs. Les carabiniers uranais entretinrent jusqu'à son arrivée un feu très-vif contre les avant-postes ennemis. Puis sitôt que Hediger, ayant gagné le dessus, put tendre la main aux auxiliaires d'Uri, on sonna la charge. Tombant à l'improviste sur le flanc de l'ennemi, les Schwytzois l'attaquèrent à la baïonnette. Les Français rompus et incapables de tenir se retirèrent sur Egeri. »

Dans quelques parties plus circonstancié, dans d'autres plus succinct que celui de M. Monnard, ce récit en diffère considérablement. — Quelques divergences portent sur les opérations militaires. D'après M. Steinauer, Einsiedeln n'aurait été occupé le 2 mai que par 600 hommes aux ordres de Nouvion, tandis que selon M. Monnard, d'accord avec la plupart des autres historiens, le principal corps d'armée de Schauenbourg, fort de 6000 hommes, aurait pénétré par l'Etzel jusqu'à Einsiedeln, et y serait demeuré pour piller l'abbaye; une division seulement aurait été renforcer Freys-

[1] Situé en arrière de Rothenthurm et plus bas, déjà sur le versant qui conduit à Schwytz.

sinet sur la route de la Schindelleghi à Rothenthurm. En outre, et c'est ici la différence capitale entre les deux versions, la lutte principale aurait eu lieu, selon M. Monnard, entre Reding et Freyssinet, lequel, arrivant de la Schindelleghi et suivant Reding à la piste, aurait massé ses troupes dans la plaine, dans le but évident d'emporter Rothenthurm d'assaut; mais Reding l'aurait prévenu, et marchant à lui « malgré la ligne de bouches à feu et de fusils qui vomissait la mort, » il l'aurait refoulé au loin sur la route de la Schindelleghi. Selon M. Steinauer, au contraire, Freyssinet n'aurait pris aucune part à l'action, il n'aurait point inquiété Reding, et la lutte aurait eu lieu entre ce dernier et le corps français qui, ayant occupé le St-Jost, menaçait de le devancer à Rothenthurm. Ce corps ne pouvait avoir de canons avec lui, le sentier du St-Jost n'étant pas praticable pour l'artillerie. Aussi M. Steinauer ne parle-t-il que des canons schwytzois. Les Français battus se seraient sauvés par les sentiers de la montagne, d'où ils venaient, et la victoire de Reding aurait consisté non point à rejeter l'ennemi une lieue ou deux en arrière du côté de la Schindelleghi, mais à reconquérir sur lui les hauteurs qui dominent Rothenthurm à l'ouest et au nord-ouest. Enfin, selon M. Monnard, les Français auraient perdu beaucoup de monde, d'autres historiens parlent d'un grand carnage; tandis que selon M. Steinauer les pertes auraient été insignifiantes.

Si la critique n'avait d'autre guide pour faire un choix entre ces deux récits que la seule vraisemblance, elle au-

rait peut-être quelque peine à se décider. Si l'on admet la version de M. Monnard, il est surprenant que les Schwytzois, après une attaque si impétueuse et dans la déroute générale de l'ennemi, n'aient pas conquis quelques-unes de ces bouches à feu qui, rangées en ligne sur le front de Freyssinet, vomissaient la mort; inutile de dire qu'une pareille conquête n'aurait pas été passée sous silence. Si l'on admet plutôt la version Steinauer, on comprend malaisément l'inaction de Freyssinet pendant la lutte. La reprise des coteaux du St-Jost n'a pas pu être l'affaire d'un instant. M. Steinauer parle d'une heure. Pour qui connaît les lieux, ce doit être un minimum, et si l'on y ajoute une heure d'attente pour laisser au landsturm le temps d'arriver et aux Français celui d'aborder la plaine, cela fait au moins deux heures pendant lesquelles Freyssinet, qui dans tous les cas n'était pas loin, laissa toute liberté d'action à Reding. Selon M. Fassbind, dont le récit est un des plus circonstanciés, Freyssinet serait survenu vers la fin du combat, et le feu des canons schwytzois, dirigé par le capucin Paul Stiger, l'aurait tenu en respect.

D'autres différences changent la physionomie même des événements. M. Steinauer accuse plus fortement la rivalité d'influence entre les chefs militaires et quelques membres du clergé. Des curés fanatiques et ignorants, démagogues et ultramontains, jaloux de tout pouvoir laïque, avaient pris sur le peuple un ascendant extraordinaire. Leur haine contre les Français était aveugle et sans bornes. Ils ne connaissaient pas d'autre tactique que le fanatisme qu'ils in-

spiraient. Ils entendaient que la guerre fût faite par eux et pour eux. Quelques-uns se montrèrent lâches devant l'ennemi ; tous furent hardis devant les chefs du peuple. Peu s'en fallut qu'une lutte engagée pour la liberté ne dégénérât en une croisade avec le crucifix pour seule bannière. C'est ce qui arriva quelques mois plus tard, dans le Nidwald, où l'on vit l'exaltation religieuse dominer tout autre sentiment, et s'emparer du peuple à tel point que sa politique ne fut plus qu'un appel au miracle. Les événements de Rothenthurm, tels que les raconte M. Steinauer, laissent entrevoir cette extrémité. Dans le récit de M. Monnard l'attitude du peuple schwytzois est bien autrement calme et stoïque.

M. Steinauer accuse de même énergiquement l'espèce de violence que l'exaltation populaire aurait exercée sur les chefs. Quoi de plus curieux que le partage du commandement entre les officiers et la troupe réglé par le Conseil de guerre de Rothenthurm ? Les purs militaires n'étaient plus maîtres de la situation. Reding lui-même, le chef aimé du peuple, obéit plus encore qu'il ne commande. A la Schindelleghi, il croit une retraite nécessaire afin de concentrer la défense, ses hommes s'y opposent comme à une lâcheté ; à Rothenthurm, il hésite à donner le signal de l'attaque, et c'est le landsturm qui l'y contraint. Dans le récit de M. Monnard, tout se passe plus régulièrement et plus militairement. On voit bien sans doute que le peuple est fort irrité ; mais cette irritation ne va guère qu'à lui donner plus d'élan dans l'attaque. Reding

est l'âme de tout, il combine, il commande et ses hommes exécutent. Le récit de M. Steinauer ne porte aucune atteinte, sans doute, à la haute réputation de bravoure de ce noble chef. Toutefois sa physionomie n'est plus la même. La version classique, sans lui attribuer d'illusions sur l'issue finale, le fait agir comme s'il croyait à une victoire possible. Il semble n'avoir point d'arrière-pensée. Chef habile autant qu'énergique, et toujours maître de lui-même, il joue avec une sérénité héroïque un jeu désespéré. Le Reding de M. Steinauer a moins d'assurance. M. Steinauer ne cite pas son célèbre discours : « La mort et point de retraite! » Peut-être le tient-il pour suspect; mais dans la bouche de son Reding ce discours tendrait moins à exalter les courages, qu'à déchirer les voiles et dissiper les illusions. Il nous montre Reding calme et triste, mélancoliquement intrépide, au milieu d'un peuple dont la rage se tourne en désespoir. Fidèle à son serment et à sa patrie, il ne songe pas à lui-même, mais bien à tous ces braves qui vont tomber. Il a l'expérience de la guerre, et jusque dans la chaleur de l'action il ne perd pas le sentiment de l'inutilité de ce tardif déploiement d'héroïsme. Il ne heurte pas l'enthousiasme populaire, il le respecte, et moins fort que le torrent qui l'entraîne, il le suit et tâche de le guider.

Je ne voudrais pas choisir entre ces deux versions; mais surtout je ne voudrais pas exclure absolument celle de M. Steinauer, quoique, en plus d'un point, elle me laisse des doutes. Telle qu'il la raconte la lutte a plus de physionomie, de mouvement, de caractère. Plusieurs traits d'ailleurs confir-

ment son récit, entre autres les orages de la landsgemeinde. La plupart des historiens, et M. Steinauer est du nombre, parlent d'une grande majorité en faveur de la capitulation; M. Fassbind, au contraire, dit que la majorité fut petite. Ces deux assertions contraires ne sont pas inconciliables. L'espèce de persécution dont Reding lui-même fut l'objet de la part de ses propres concitoyens, pour avoir conseillé l'acceptation, donne à penser que la majorité fut plus grande en apparence qu'en réalité. Peut-être en voyant céder leurs frères d'armes, nombre de citoyens, partisans de la lutte à outrance, renoncèrent-ils à voter; mais ils se retirèrent la rage dans l'âme, et en gardèrent un long ressentiment. D'autres traits encore, l'émeute que souleva le départ du commandant Schmid d'Uri (voir Lusser, p. 344), l'accueil qui lui fut fait au port de Brunnen, où la population furieuse l'accabla de malédictions et faillit se jeter sur lui et ses gens; les conspirations qui après quelques semaines ou quelques mois se formèrent ouvertement contre le nouvel ordre de choses; les nombreux volontaires qui, dès le mois de septembre, au mépris des ordres des magistrats, et malgré les postes à la frontière, coururent au secours des Unterwaldiens soulevés : tout annonce que l'impulsion partit d'en bas, et que l'exaspération populaire joua, même à Schwytz, le rôle prépondérant. C'est dans le landsturm que fut l'âme de la résistance. Aussi, malgré l'expérience de Reding et de plusieurs autres officiers, malgré les instincts et l'intelligence militaires de cette population de tireurs, la lutte peut fort bien avoir eu le caractère convulsif des soulèvements populaires enfantés par le désespoir.

Toutefois il est dangereux, en histoire, de se laisser guider par la seule vraisemblance; aussi, quoique je n'eusse point l'intention de faire ici œuvre positive d'historien, et qu'il suffit à mon dessein de soumettre la question au lecteur et de m'en rapporter à son jugement, ai-je désiré obtenir quelque témoignage précis en faveur de l'une ou de l'autre des deux versions. Je me suis adressé dans ce but à M. le professeur G. de Wyss, mon collègue et ami, qui a bien voulu mettre à mon service sa science et sa sagacité critiques. Quelques-unes des observations qui précèdent sont de lui. Après avoir examiné les différents récits des auteurs, il a pensé que l'homme le plus capable de décider la question serait M. Kothing, archiviste cantonal à Schwytz. Il lui a donc soumis la difficulté et en a reçu en date du 22 juillet 1868 une réponse fort obligeante, dont voici les principaux passages :

« Je suis en mesure de répondre positivement aux questions que vous me posez sur les événements de Rothenthurm en mai 1798.

« Le récit exact de ces événements se trouve donné dans un ouvrage où probablement vous ne l'auriez pas cherché en première ligne. C'est l'ouvrage de Zschokke : *Untergang der Waldkantone*..... Zschokke, en qualité de commissaire helvétique, prit sa demeure chez Reding, afin de protéger sa famille et sa maison. Cette circonstance amena une liaison amicale entre ces deux hommes, qui différaient entre eux sous tant d'autres rapports, et peu de temps après l'acte de médiation Zschokke revint à Schwytz, où il passa

plusieurs semaines avec son ami, dans une petite campagne que la famille Reding possédait sur la montagne appelée l'Urmiberg, et où il écrivit l'histoire des événements de 1798, en s'appuyant pour ce travail sur les communications orales de Reding, et sur les pièces des archives de Schwytz, qui portent encore les Nos que Reding leur a donnés de sa main. Zschokke se servit aussi d'un mémoire manuscrit d'un ecclésiastique, Schuler, plus tard chanoine à Bischofzell, manuscrit qui est encore en possession de la famille Reding. Le récit de Zschokke peut donc être considéré comme tout à fait authentique.

« Pour être parfaitement sûr de ce que je vous communique, j'en ai parlé aujourd'hui-même au colonel Aloïs Reding [1], qui me confirme en tout point ce que je viens de vous dire. »

J'avoue qu'en effet ce n'est pas dans le récit de Zschokke que j'aurais cherché des renseignements authentiques. Deux choses me le rendaient suspect. D'abord un certain vernis littéraire, tout conventionnel, et que M. Kothing ne garantit certainement pas. Zschokke a des phrases comme celle-ci : « Tel Reding et les siens, tels Léonidas et ses Spartiates, calmes et intrépides, attendaient autrefois la mort aux Thermopyles. » Il n'y a rien au monde de plus monotone et de plus contraire à la vérité que cette littérature de convention. Parce qu'il y a eu jadis un Léonidas, qui a ouvert la série des héros grecs, on veut que tous les héros soient Léonidas. De grâce laissons à chacun son caractère. L'his-

[1] Le fils du héros de Rothenthurm.

toire en sera plus riche, et surtout n'invoquons pas les souvenirs heureux de la jeune Grèce à propos de combats qui rappelleraient plutôt la triste Pologne se débattant dans l'agonie. Les événements prennent sous la plume de Zschokke un air d'élégance et de discipline, parfois plus marqué encore que dans la version classique. Le landsturm y est à peine mentionné; Reding y est un officier très-obéi, et tout ce peuple armé se comporte avec la régularité ponctuelle d'une troupe de ligne. Marianus Herzog commande à Einsiedeln, là tout est désordre; Reding commande à Rothenthurm, ici tout marche correctement. Le contraste est parfait. Il se pourrait que M. Steinauer, qui est d'Einsiedeln, ait fait quelque tort aux vieux Schwytzois. Toutefois j'ai peine à me fier complétement à Zschokke. Ce sont deux choses fort différentes que d'être exact en reproduisant la suite en quelque sorte matérielle des événements ou d'être moralement fidèle en en donnant la physionomie originale. Il suffit de puiser à de bonnes sources pour atteindre à l'exactitude matérielle; il faut bien autre chose pour être moralement fidèle.

En outre, il y a dans le récit de Zschokke des *à peu près* géographiques, qui contribuaient à me le rendre suspect. Des hauteurs de l'Urmiberg, où il a probablement fait quelque promenade avec son ami Reding, il a pu voir tout le champ de bataille déroulé à ses pieds comme une carte géographique, Reding lui aura tout montré de la main, et cependant une partie considérable de son récit est d'autant plus difficile à suivre qu'on connaît mieux les loca-

lités. La *vallée* de Morgarten, entre autres, y joue un rôle considérable. « Au milieu de la chaîne des montagnes « qui séparent les cantons de Zug et de Schwytz, entre « le paisible lac d'Egeri et le mont appelé Sattel, s'é- « tend une vallée verdoyante, aux pentes adoucies. C'est le « Morgarten. Les colonnes françaises, venant d'Egeri, s'y « acheminaient en grimpant. Ces hauteurs, depuis la re- « traite de la Schindelleghi, étaient restées sans défense : « c'était un poste à reconquérir : tout dépendait de là. » Pauvre Morgarten ! Le plus fameux des noms de l'ancienne Suisse ! Zschokke en fait une vallée ; de Roverea dit aussi couramment la vallée de Morgarten ; le traducteur de Zschokke en fait une plaine suspendue sur des rochers ; quant au grand public, il est en général persuadé que Morgarten est un village. Le Morgarten n'est ni une plaine, ni une vallée, ni un village. C'est un *coteau* très-vert, dont la pente, semée de prairies et de bouquets de bois, plonge immédiatement dans le lac d'Egeri. Les rochers ne s'y font remarquer que par leur absence. Le dessus s'aplanit légèrement sur quelques points ; plus en arrière s'élève la ligne des hauteurs mamelonnées qui s'étendent du défilé de Schorno au col du St-Jost, et séparent le bassin d'Egeri de celui de Rothenthurm[1]. Ce coteau, qui a joué un rôle capital

[1] C'est parce que le Morgarten est un coteau, que nous avons toujours dit LE Morgarten, comme on dit LE Brunig, LA Côte, etc. nous conformant en cela à l'usage adopté par quelques historiens et à l'usage populaire. — La carte Dufour place le nom du Morgarten un peu trop à l'est ; il le faudrait parallèlement au lac et allant presque jusqu'au point où elle donne l'altitude de 1001 mètres. Voir sur

dans la lutte de 1315, grâce aux bannis, n'a joué qu'un rôle très-secondaire dans celle de 1798, dont le théâtre était beaucoup plus étendu. Quelques détachements ont pu y passer; mais il n'a servi de point de mire ni à l'attaque ni à la défense. On ne voit pas d'ailleurs pourquoi il aurait été abandonné depuis *la retraite de la Schindelleghi,* située tout à l'opposite.

Toutefois on aurait tort d'attacher trop d'importance aux *à peu près* géographiques de Zschokke. L'exactitude géographique n'est pas commune. Et si, comme le double témoignage du fils d'Aloïs Reding et de M. Kothing le met hors de doute, Zschokke s'est appuyé sur les renseignements oraux donnés par Reding lui-même, on peut le tenir comme un guide sûr, sauf à tâcher de tirer au clair les parties obscures de son récit et à s'en tenir aux faits qu'il donne comme positifs, sans trop insister sur la couleur générale. Suivons-le donc en le comparant rapidement avec les autres historiens.

Le fameux discours de Reding : « La mort et point de retraite, » ou, comme dit l'allemand avec une simplicité plus mâle : « Wir fliehen nicht, wir sterben, » a été réellement prononcé. La scène du serment, qui suivit, n'est pas non plus imaginaire. Deux hommes seraient sortis des rangs à la demande de Reding, et lui auraient serré la main en pro-

ce sujet le travail de M. Ithen, médecin à Ægeri, sur la bataille du Morgarten, dans le tome deuxième du *Schweizerischer Geschichtsforscher,* et la carte topographique du canton de Zug, *en quatre feuilles.*

mettant au nom de tous qu'ils tiendraient ferme et ne l'abandonneraient pas. Zschokke garantit l'authenticité du discours. Il le tenait évidemment de Reding, ainsi que les détails relatifs au serment. Le moment était assez solennel pour justifier une scène pareille. Toutefois, quand on étudie les termes mêmes de la harangue de Reding, ainsi que toutes les circonstances accessoires, on se demande si Reding, en sa qualité de militaire, ne se défiait pas de la solidité des milices improvisées qui l'entouraient, et si, tout en affermissant les courages, il ne songeait pas aussi à neutraliser certaines influences dissolvantes. C'est envers lui personnellement qu'il veut qu'on s'engage, et le peuple répond : nous ne *vous* abandonnerons pas. Il avait déjà fait assez d'expériences, entre autres à Lucerne, pour ne pas être sans inquiétude. — L'original allemand indique assez clairement que cette scène eut lieu à la Schindelleghi. La traduction française pourrait faire croire qu'elle eut lieu plutôt sur « les hauteurs verdoyantes du Morgarten, » où les Schwytzois « voulaient renouveler le monument sacré de la valeur de leurs pères. » Les folles herbes de la légende sont toujours promptes à pousser.

La scène du Conseil de guere est racontée par Zschokke de la même manière que par M. Monnard. Il trace de Marianus Herzog un portrait plus énergiquement laid, et il insiste sur l'opposition que ce prêtre démagogue faisait au Conseil de guerre, dont il travaillait à ruiner sous main le crédit, ainsi que celui de tous les notables du pays. « Le Conseil de guerre, dit-il expressément,

était le but de toutes ses attaques. » Il est bien probable que nous avons ici le jugement de Reding lui-même sur le curé d'Einsiedeln. — Zschokke ajoute qu'au moment de quitter le Conseil, Marianus Herzog renouvela entre les mains de Reding le serment de défendre l'Etzel avec les hommes d'Einsiedeln jusqu'à la dernière extrémité, et qu'il lui promit de lui faire savoir aussitôt (durch Eilboten) tout ce qui se passerait. Encore un détail qui vient sûrement de Reding. — Quant à la délibération relative aux sorties, Zschokke n'en parle pas ; mais son silence à ce sujet ne saurait être invoqué comme une preuve positive contre le récit de M. Steinauer.

Zschokke ne dit rien non plus du projet de concentration de Reding, et de l'opposition qu'y firent les soldats. Mais encore ici son silence ne prouve pas. Quant au combat de la Schindelleghi, il n'y a pas de différence notable entre lui et M. Monnard.

En revanche, et c'est le point important, dans le récit de la retraite sur Rothenthurm et du premier combat qui y fut livré, Zschokke donne raison à M. Steinauer. Il est suffisamment clair et précis pour qu'on puisse envisager la version que nous avons appelée classique comme définitivement condamnée. Il faut renoncer à la ligne de bouches à feu sur le front de Freyssinet. Freyssinet était en arrière. Il n'arriva pas ou n'arriva que trop tard ; Zschokke n'en fait aucune mention. Son inaction ne peut guère s'expliquer que par la fatigue de ses troupes et les pertes qu'il avait éprouvées à la Schindelleghi. C'est par la colonne

qui descendait du St-Jost que Reding fut menacé ; il se jeta sur elle, la mit en complète déroute, et reconquit les hauteurs avec une étonnante rapidité. Zschokke parle d'une demi-heure. Il ajoute que dans d'autres occasions il faudrait plus de temps pour gravir les collines du St-Jost que les Schwytzois n'en mirent à les prendre. C'est tellement juste qu'on a peine à ne pas lire une heure, avec M. Steinauer. — Il diffère encore de M. Steinauer sur trois points. Premièrement, il dit que les Schwytzois ne se laissèrent point effrayer par la multitude des Français. M. Steinauer veut, au contraire, que les Français fussent inférieurs en nombre. Je crois à la presque égalité. Zschokke évalue la colonne des Français à deux ou trois mille hommes. Il en donne douze cents à Reding ; ajoutons-y le bataillon Hediger et le landsturm, et nous ne serons pas loin de compte. Dans le récit de Zschokke, les chiffres viennent probablement de Reding : les phrases sont de lui. En second lieu, Zschokke ne parle pas du landsturm, non plus que des hésitations de Reding. Quant au landsturm, le silence de Zschokke n'a pas grande portée. Quant aux hésitations de Reding, elles seraient prouvées et Reding lui-même ne s'en fût point caché, que son ami n'en aurait probablement pas parlé. Toutefois, ce qu'on appelle *hésitations* ne fut peut-être que tactique. Pour éviter une attaque de bas en haut, sur des pentes raides, Reding a dû attendre que les Français se fussent, au moins en partie, déployés dans la plaine. On conçoit l'impatience du landsturm, qui devait rester immobile en les regardant descendre. Peut-être en

ce point M. Steinauer s'est-il trop confié aux sources populaires. Sa version doit venir du landsturm lui-même. Enfin M. Steinauer parle de pertes des deux côtés insignifiantes, tandis que Zschokke affirme que les Français perdirent beaucoup de monde. Ici encore je pencherais plutôt pour Zschokke. C'est là un de ces points sur lesquels un historien n'oublie pas de faire des questions. Reding était modeste, et s'il a parlé de pertes sérieuses, il faut le croire plutôt que M. Steinauer, qui paraît enclin à diminuer les exploits des vieux Schwytzois. D'ailleurs on aurait peine à comprendre une attaque aussi impétueuse, une déroute aussi complète, une poursuite aussi rapide avec des pertes insignifiantes.

Le second combat, auquel on a plus particulièrement donné le nom du Morgarten, est celui qu'on a le plus de peine à se figurer exactement. Toutefois on en saisit au moins les traits généraux. Les Français doivent avoir tenté deux attaques convergentes et simultanées, l'une par le St-Jost, l'autre par le défilé de Schorno, la première prenant Reding en flanc, la seconde le tournant. Cette seconde attaque était appuyée par des éclaireurs et des flanqueurs en nombre plus ou moins considérable, qui, au lieu de s'engager dans le défilé, gagnèrent les hauteurs à gauche, escaladant peut-être le Morgarten. Les assaillants furent d'abord retardés dans leur marche par un détachement du landsturm et par les tireurs uranais postés à Sattel, où l'avant-garde française débouchait après avoir déjà franchi le défilé, ce qui donna le temps à Hediger de

tomber des hauteurs plus voisines du St-Jost, qu'il avait eu l'ordre de reprendre, sur le flanc de la colonne française qui était engagée dans le défilé et en occupait les abords. Cette attaque de flanc décida la victoire, qui fut complète, car selon Zschokke les Français furent poursuivis jusqu'à Egeri, et tentèrent vainement de se rallier en chemin.

Zschokke ne parle pas de la molle conduite du commandant Schmid, d'Uri, qui laissa les Schwytzois poursuivre les Français ; mais son silence ne prouve rien, non plus que celui de M. Monnard. La comparaison des récits de Fassbind (Schwytzois), et de Lusser (Uranais) met le fait en pleine lumière.

Pour les combats du lendemain, aux environs d'Arth, le récit de Zschokke ne diffère pas de celui de M. Monnard.

Enfin, l'une des parties les plus intéressantes du récit de Zschokke est la description qu'il donne de la nuit du 2 au 3 mai à Rothenthurm. On pourrait, au premier abord, prendre pour une paraphrase dramatique tout ce qu'il rapporte des discussions engagées au bivouac. On l'envisagera différemment s'il faut y voir un écho des entretiens de Reding. Il est évident qu'ici Zschokke fournit un grand argument en faveur de M. Steinauer. Il justifie la couleur générale dont celui-ci a revêtu son récit. L'armée tint cette nuit-là à Rothenthurm la véritable landsgemeinde, plus orageuse encore et plus décisive que celle du lendemain. Toutes les passions s'y firent jour ; toutes les opinions y furent bruyamment débattues. Reding ne commande pas ; il écoute, il obéit, et si, malgré son discours de l'avant-veille,

il entre en pourparlers avec Schauenbourg, c'est que tel est le vœu de la majorité de la troupe réunie autour de lui.

Il y a donc quelques changements à apporter à la version classique; mais ils sont sans influence sur les considérations générales que nous avons exposées dans la troisième partie de notre travail sous le titre de *Théorie et Commentaire.* Que Reding ait chargé victorieusement les bataillons de la Schindelleghi ou ceux du St-Jost, peu importe, elles restent les mêmes. Mais ce qui résulte de l'ensemble de ces observations, c'est que nous n'avons pas encore de récit complet de cette lutte courte et mémorable. Elle attend un historien qui donne aux faits tout leur caractère, aux hommes toute leur physionomie. C'est une regrettable lacune dans notre histoire nationale. Il n'y a pas dans les annales des peuples de chapitres plus instructifs que ceux où l'héroïsme brille inutilement. Rothenthurm est notre Waterloo; c'est une de ces journées dont les peuples sages ne laissent rien perdre, qu'ils étudient, non point pour excuser leur défaite ou la rejeter sur quelque puissance occulte, mais pour s'en rendre compte, pour l'expliquer par les causes qui l'ont produite, et faire mieux, si possible, à l'avenir.

Zurich, le 26 juillet 1868.



TABLE DES MATIÈRES



LES ALPES



3me SÉRIE

H. GEORG, ÉDITEUR, BALE ET GENÈVE

GENÈVE ET LES RIVES DU LÉMAN

Par Rodolphe REY

(Auteur de l'*Histoire de la Renaissance politique de l'Italie, 1814—1861*).

1 vol. in-12 de 443 pages. Prix : 3 fr. 50.

Contenu : Coup d'œil général sur les destinées du pays romand. — Description de Genève. — Les arts du dessin. — Commune genevoise. — Fondation de la republique. — L'établissement calviniste. — L'Escalade. — La cité politique. — Les naturalistes. — Rousseau et les publicistes genevois. — La restauration. — Le radicalisme à Genève. — Genève contemporaine. — Les rives du lac, les campagnes vaudoises. — Le Jura vaudois. — Lausanne. — Passé du pays de Vaud. — Sciences et lettres dans le pays de Vaud. — Vinet et son école. — Démocratie vaudoise. — Vevey et Chillon. — Les Alpes vaudoises et la vallée du Rhône. — Le Chablais.

« L'ouvrage de M. Rey est un livre sérieux, écrit d'une manière attrayante, conçu dans un esprit tout à la fois conservateur et libéral, ses renseignements sont puisés à bonne source, et ses jugements, alors même qu'ils paraissent un peu sevères, ne sortent pas des bornes d'une polémique courtoise..... Il se borne à mettre sous les yeux du lecteur un tableau fidèle et vivant des deux principaux types qui se rencontrent sur les rives du Léman. »

(*Journal de Genève* du 19 août 1868.)

« Il est souvent téméraire de prédire l'avenir d'un livre, mais nous serions bien trompé si, dans dix ans, *Genève et les Rives du Léman* n'était devenu un ouvrage classique, du moins dans la Suisse romande.

(*Gazette de Lausanne* du 1er septembre 1868.)

PÉTRIFICATIONS REMARQUABLES

DES

ALPES SUISSES

Par W.-A. OOSTER

3 volumes in-4°

1. Céphalopodes; 6 parties avec 64 planches. 1857—1863 Fr. 30.
2. Brachiopodes; avec 20 planches. 1863. Fr. 25.
3. Echinodermes; avec 26 planches. 1865. Fr. 40.

Tiré à 100 exemplaires seulement.

Une Excursion au Mont-Blanc, avec 3 planches. 75 cent.

Bulletin de la Société ornithologique suisse. Tome I. 2 livraisons.— Tome II, 1[re] livraison. Grand in-8°, avec planches. 5 fr. la livraison.

Favre, Alph. Carte géologique des parties de la Savoie, du Piémont et de la Suisse voisines du Mont-Blanc. Une feuille coloriée, très-grand in-folio. $^{1}/_{150000}$. 14 fr.

— Recherches géologiques dans les parties de la Savoie, du Piémont et de la Suisse voisines du Mont-Blanc. 3 vol. in-8° avec atlas in-folio. 60 fr.

— Mémoires sur les terrains lyasique et keupérien de la Savoie. In-4°. 2 planches. Genève 1859. 6 fr.

Galiffe et Hammann. Genève historique et archéologique. Un beau vol. grand in-8°, illustré de près de 90 figures. (Sous presse, pour paraître en décembre 1868).

Gautier (Ad.) La République de Gersau. 80 cent.

Olivier (Juste). Chansons lointaines. In-8° avec illustrations de Roux, Gleyre, etc. 6 fr.

Petit-Senn. Bluettes et Boutades. Édition elzevirienne sur papier vergé. 2 fr. 50.

Pictet, F.-J. Matériaux pour la paléontologie suisse, ou recueil de monographies sur les fossiles du Jura et des Alpes. In-4°. Genève 1858—68. Prix des séries I à V 1[re] livr., prises ensemble. 438 fr. 50.
Les différentes parties et monographies se vendent aussi séparément.

Plantamour, E. Du climat de Genève. (Observations météorologiques de 1826 à 1860.) 208 pages in-4°. Genève 1863. Cart. 10 fr.

— Mesures hypsométriques dans les Alpes, exécutées à l'aide du baromètre. In-4°. Genève 1860. 2 fr.

— Expériences faites à Genève avec le pendule à reversion. In-4°. 1866. 7 fr. 50.

— Des anomalies de la température observées à Genève pendant 1826—1865. In-4°. 1867. 5 fr.

— et **A. Hirsch.** Détermination télégraphique de la différence de longitude entre les observatoires de Genève et de Neuchâtel. In-4° avec 4 planches. Genève 1864. 7 fr. 50.

Reuter, G.-F. Catalogue des plantes vasculaires des environs de Genève. 2[me] édition. In-8°. Genève 1861. 5 fr.

Rutimeyer et **W. His.** Crania helvetica. Sammlung schweizerischer Schädelformen. 82 lith. Doppeltafeln mit Text. Gr.-4°. Basel und Genf, 1864. In Kapsel. 60 fr.

Rilliet, A. Histoire de la Restauration de la République de Genève. 1 vol. in-8°. 500 pages. 1849. 4 fr.

— Histoire de la réunion de Genève à la Confédération suisse en 1814. In-8°. 83 pages. 1864. 1 fr. 50.

Association zoologique du Léman, ses publications :

A. BROT. La Famille des Nayades, 9 planches. 10 fr.

CHÉVRIER. Monographie dugenre Nysson. 2 fr.

V. FATIO. Les Campagnols du bassin du Léman. 6 planches. 12 fr.

H. TOURNIER. Description des Dascillides du bassin du Léman. 4 planches. 12 fr.

Sous presse pour paraître en 1868 :

G. LUNEL. Les Poissons du lac de Genève et de ses affluents, in-folio avec planches en couleur et retouchées au pinceau.

